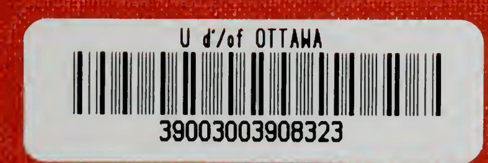

U d'/of OTTAWA
39003003908323

MASQUES

MODERNES

DU MÊME AUTEUR :

ROMANS

Dinah Samuel, édition définitive, avec préface : *le Modernisme*, 9e mille (Ollendorff).. 3 50
Miss América, 6e édition, (Ollendorff).................... 3 50
Le Cœur, 4e édition (Victor Havard)...................... 3 50
L'Amant des Danseuses, avec un ballet illustré : *les Étoiles*, 1e édition,(Dentu).................................... 3 50

NOUVELLES

Entrée de Clowns, illustrée, 3e mille, (Jules Lévy)........... 5 »
Pierrot et sa Conscience, un volume illustré (sous presse)....
La Guerre, (prochainement).... .... 3 50

THÉATRE

Les Bohémiens, ballet lyrique illustré, avec un intermède : *la messe de la Lune*, (Dentu).............. .... 5 »
Les Éreintés de la Vie, pantomime en un acte, illustrée, 2e mille, (Dentu).. 2 50
Les Étoiles, tirage à part, 50 exemplaires sur Japon (Dentu)... 5 »
Lulu, pantomime en un acte, illustrée, préface d'Arsène Houssaye, 7e édition (Dentu)..... .... 2 »
La Gomme, pièce en trois actes, illustrée, 11e édition. (Dentu).. 3 50

CRITIQUE DOCUMENTAIRE

Le Massacre, 3e édition (Dentu),......................... 3 50
Le Cerveau de Paris, 3e édition (Dentu).................... 3 50
Le Défilé, 4e édition (Victor Havard)..................... 3 50
Masques Modernes, avec frontipice par Félicien Rops, (Dentu). 3 50

POÉSIES

Parisiennes, 2e édition (Lemerre)......................... 3 »



E. Dentu

FÉLICIEN CHAMPSAUR

MASQUES MODERNES

FRONTISPICE

PAR

FÉLICIEN ROPS



PARIS

E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR

3, PLACE DE VALOIS, PALAIS-ROYAL

1889

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE

Trente exemplaires numérotés à la presse

SUR PAPIER IMPÉRIAL DU JAPON

Ces exemplaires ont le frontispice de Félicien Rops, en trois états, tirés en noir, en bleu, — et en couleurs, sur Japon à grandes marges

A

MON AMI

GEORGES LAGUERRE

Député de la Seine

Souvenir cordial des premières années de Paris

FÉLICIEN CHAMPSAUR

Paris, 1889.

Peintres et Graveurs

I

FÉLICIEN ROPS

(Deuxième portrait.)

Figaro, 16 juin 1888

On a beaucoup vu, au Salon, le très excellent portrait de Félicien Rops, par M. Mathey. Qui donc, Félicien Rops? Un homme du plus prodigieux talent, un des artistes les plus originaux de ce siècle, mais connu seulement d'initiés ; pourtant son œuvre gravé est si considérable qu'il a fallu pour le cataloguer, incomplètement, un gros volume de cinq cents pages, pareil à un missel.

Le missel de Satan.

Car Félicien Rops a la hantise de la femme. et du

péché dont elle porte le diamant souverain à la ceinture. Dans le troisième volume de leur journal, les Goncourt racontent à la date 1866, une visite de Rops ; ils silhouettent ce bonhomme brun, ses cheveux rebroussés et un peu crépus, sa tête où il y a du duelliste de Henri II et de l'espagnol des Flandres. «Il nous parle, écrivent-ils, du moderne qu'il veut faire d'après nature, du caractère sinistre qu'il y trouve, de l'aspect presque macabre qu'il a rencontré chez une cocotte, à un lever du jour, à la suite d'une nuit de pelotage et de jeu.» Plus loin, à la date 1868, les Goncourt évoquent encore Rops, avec la même formule : « Il nous parle spirituellement de l'aveuglement des peintres à ce qui est devant leurs yeux, et qui ne voient absolument que les choses qu'on les a habitués à voir: une opposition de couleur, par exemple, *mais rien du moral de la chair moderne*. Et Rops est vraiment éloquent. » — On le voit, cet artiste n'est pas éclos d'aujourd'hui ; ces notes des Goncourt sont d'il y a vingt ans, même plus ; et déjà, en 1856, Rops donnait hebdomadairement de verveuses lithographies à une feuille satirique de Bruxelles : *Uylenspiegel*. Ah ! pour qui ne peut se résigner à la banalité habile, le suffrage universel est dédaigneux ; la foule marche sur les grands chemins frayés, battus par des milliers de pieds. Mais à présent Rops peut être tranquille, il a mieux que de la publicité.

Une élite l'admire.

Et Rops n'est ni plus ni moins fier qu'avant, comme si autrefois son témoignage lui suffisait.

Gai philosophe, la raillerie poussée d'aventure jusqu'à la mystification, connaissant toutes sciences depuis la magie et l'alchimie, ayant voyagé dans le monde entier, scrutateur, œil vif et traits mobiles qui sans cesse accompagnent son pittoresque de phrases, ses mots justes et imagés, Rops, toujours le « bonhomme » brun des Concourt, bonhomme qui ne l'est pas certes, le gars aux cheveux noirs rebroussés, sourit dans sa barbe à deux pointes.

Le méphistophélique! L'autre semaine, une Parisienne très élégante, une jeune mondaine — mettons Paulette, de Gyp, — sonnait à la porte de l'atelier de Rops. Il ouvre, étonné; et elle dit, un peu de pudeur rose à ses joues pâles et un frêle minois de jolie clownesse sous la voilette.

« — Vous me connaissez, monsieur, vous savez que je suis une honnête femme... Voilà un an, depuis mon mariage, que je vous entends célébrer comme un merveilleux aquafortiste, et personne, pas même mon mari, ne veut me montrer votre œuvre qui est assez souvent obscène, paraît-il... Tant pis! Vous êtes loyal, et je mets sous votre protection... Voulez-vous me faire voir, vous, ces gravures mystérieuses... ?»

Rops, gravement, comme s'il présentait les sujets les plus convenables, a tiré de ses cartons ce qu'il a chez lui de croquis, rapidement mordus ou tracés à la pointe sèche, d'études voluptueuses magistralement fouillées, quelques dessins, deux ou trois pastels ou aquarelles, toutes ces pièces rares enfin que se disputent les amateurs, où est fixée à jamais la psychologie du nu au XIX[e] siècle, la psychologie du nu contemporain.

Paulette ne broncha point, regarda toutes les séries de ces planches érotiques; et quand Rops fut à sa dernière, la curieuse, — blonde bonbonnière de baisers, toute béante d'admiration, -- dit:

« — Ce n'est que ça? »

Enthousiaste de cet éventaire de chefs-d'œuvre, mais désillusionnée par le champ étroit du vice, Paulette.

Vrai, Rops en a rougi.

Parisien d'amour, et par amour, — il est Hongrois d'origine, et Belge de naissance, — M. Félicien Rops, ainsi que tel écrivain, efféminé confiseur, ne papillote point des cantharides dans du papier rose; lorsqu'il ne complique pas ses dessins comme les rébus que la Circé faisait deviner à ses pourceaux, c'est un artiste mâle. Et telles eaux-fortes de lui, — qui ont leur place à côté de celles de Rembrandt ou

de Dürer, — en sont la preuve magnifique.

L'œuvre entière de Rops compte quelques milliers de pièces; et plusieurs centaines sont des merveilles, d'un art souverain. Parfois on en a pratiqué la contrefaçon; mais les tribunaux ont poursuivi et condamné ces faussaires, dont les décalques et les vols sont aisément reconnus par les véritables amateurs.

S'il est impossible d'admirer longuement, en détail et comme on voudrait, la plume à la main, tout l'Œuvre de Rops (quelle puissance, par exemple, quel modelé, quelle perfection de forme, quelle vie, quelle chaleur, quelle volupté saine dans « l'hamadryade », à califourchon sur une branche de l'arbre — son amant!) je veux citer cependant tel dessin rehaussé de pastel. *Le Tentateur,* avec un buste d'homme et la terminaison du serpent, enroulé au tronc de l'arbre de la science du bien et du mal, tient, entourant Eve d'un de ses bras et d'un repliement de queue, la première des femmes, tandis que l'autre main cueille la pomme et va l'offrir à l'Eve immortelle, et dont nous sommes tous épris. Elle renverse sa tête blonde, et les doigts joints en son giron qu'elle protège encore, elle est déjà presque conquise ; elle écoute le Démon, et elle semble jouir autant des promesses de bonheur qu'il murmure doucement que du plaisir même; c'est la Femme, câline, coquette, frisonnante,

troublante, perfide, adorable. A côté des amants, cette légende: *Eritis similes Deo*; vous serez semblables à Dieu. (De fait, l'amour est souvent comme Dieu en trois personnes).

II

JEAN VAN BEERS

(LE VRAI)

Revue Illustrée, 1er mai 1888

Mesdames,
Messieurs,

Le peintre qui a l'honneur de comparaître devant vous est, certes, depuis quelques années, pour des causes diverses et pas toujours artistes, connu du public, et d'un public nombreux. Tels de ses petits tableaux ont plu, en des expositions, ou bien aux vitrines des marchands. On se souvient encore du vif succès bourgeois qui accueillit une « ohnète » et gracieuse page de couleurs, à un des Salons derniers : *la Sirène*. La chromolithographie, — qui est à la peinture ce que les orgues de barbarie sont à la musique, une calomnie — a popularisé cette com-

position. De même, tels autres envois au Salon ; je ne saurais pourtant, bien que l'avocat de M. Jan van Beers — dans une circonstance difficile qu'il traverse par son irréflexion, — en parler avec la même faiblesse complaisante que pour tels ou tels tableautins, quincaille de parisianisme, où la verve de l'artiste, moins solennelle, moins apprêtée, plus intense, plus intime, se revèle curieusement.

Oui, M. Jan van Beers était — si ce n'est apprécié — connu du public au moins, et depuis déjà assez belle lurette, lorsqu'est arrivé ce récent et fameux procès, fameux encore parce qu'il est d'hier, que mon client a suscité en attaquant ses contrefacteurs, procès qui s'est retourné contre lui, et où il s'est défendu avec une ingénuité remarquable. « Ah ! que vous avez été naïf! » lui disait l'autre jour M. Munkaczy, qui n'est pas naïf, lui, en visitant l'Exposition organisée, pour la forte somme, dans la galerie de M. Durand-Ruel. Ingénu, en effet, M. Jan van Beers, d'avouer ce que pratiquent les plus célèbres peintres comtemporains, *avoir fait parfois un tableau en double,* et s'être un jour, pour certaine toile, *fait aider par un manœuvre dans la préparation des dessous*. La confession est imprudente ; les ennemis transformèrent le cas exceptionnel en habitude, car ce peintre a, — ce qui prouverait un peu son mérite, — de nombreux décrieurs ; on ne lui pardonne pas de vendre deci, delà,

assez cher ses petits tableaux parisiens. Puis il est étranger ; il travaille, il s'amuse, il vit enfin loin des coteries ; il a vaguement réussi sans elles. Donc. haro sur le baudet ! Il n'y a plus assez de chroniques, chroniques à coups de bâton, pour lui tomber sur le dos. — Ma foi ! c'est injuste, et je demande la permission de plaider.

D'abord, je ne veux pas m'occuper du procès en lui-même. On a plaisanté beaucoup, avec infiniment d'esprit facile, sur les vrais et les faux van Beers. « Il n'y en a pas de vrais, dit l'un. — Je préfère les faux, dit l'autre. » Ce qui est certain, assure le peintre, « c'est qu'il y a des van Beers, de quelque provenance qu'ils soient. Et ils ont un genre, une manière. Dans un salon, une galerie d'amateurs, pas besoin de voir la signature. Et c'est quelque chose, en peinture comme dans les lettres, d'avoir un genre, une manière, où vous êtes aussitôt reconnaissable. Les trois ou quatre rapins qui se prétendent les auteurs de ces tableaux si alertes, s'ils en sont capables, peuvent affronter la critique en signant de leur nom ; ils ont un sens particulier de la modernité. » — Quoi qu'il en soit, voilà qu'après avoir parlé des vrais et des faux van Beers, il faut distinguer encore dans les vrais, car il en est de plusieurs sortes :

les grands tableaux d'histoire ;

les moyens tableaux de genre;

les paysages;

les petits tableaux, fantaisies et observations modernes;

les portraits.

N'est-ce pas, Messieurs les juges, toutes ces classifications sont bien tentantes pour les malintentionnés, pour les calomniateurs, aussi pour les simples médisants, hélas! et pour les procès? D'autant que M. van Beers prête fort l'échine, à se montrer sévère.

D'abord. les tableaux d'histoire. Ils datent de la première façon de ce peintre. Né, il y a une quarantaine d'années, dans une petite ville près d'Anvers, ce jeune belge eut l'ambition d'être le peintre des épopées historiques de son pays. « *Le Vivat des gueux,* — épisode de la bataille d'Austruweel », est de cette inspiration du début. Un chef vêtu de la cuirasse, coiffé d'un feutre à plume blanche et rouge, lève d'une main son épée, et de l'autre brandit le drapeau, dans la mêlée furieuse. A citer encore : *La Sorcière*. Et une composition qui n'est pas sans qualités de couleurs et sans puissance dramatique : *Reconnaissance du peuple envers Jacques van Arteveld*e. Ces tentatives d'évocations du passé, on ne pourrait le nier sans mauvaise foi, sont estimables, les preuves d'un excellent apprentissage,

et, mieux que cela, des preuves du talent banal.

M. Jan van Beers ne fut pas encouragé par ses compatriotes. Il vint à Paris, la ville qui répand sur le monde sa clarté intellectuelle, qui lui envoie partout, comme une électricité, l'illumination de son cerveau prodigieux. Et là, ses goûts se transformèrent. Il vit la Parisienne; je ne veux pas dire la femme née à Paris, mais la jolie femme, — même la presque laide, car lorsqu'elle sait s'habiller, dessus et dessous, elle peut être délicieuse, — la jolie femme venue de n'importe où, et qui sut acquérir l'allure exquise, cet on ne sait quoi appelé « le chic ». — Le chic de Paris.

Adieu, les tableaux d'histoire. M. Jan van Beers, dès lors, a l'obsession de la vie élégante; et son œuvre en est hantée, soit qu'il parachève, jusqu'à devenir presque détestable, de moyens tableaux de genre, — seconde classification, — soit qu'il peigne lestement, mais encore avec minutie, de tout petits panneaux pour lesquels tous ceux qui sont épris de poupées distinguées, luxueuses jusqu'à la peau, tous ceux qui aiment Paris, son aspect et son parfum de vice, tous ceux qui s'intéressent aux joliesses des mœurs boulevardières ou mondaines d'aujourd'hui, tous ceux qui aiment la femme et « l'état d'amour » de cette fin de siècle, ne peuvent pas — c'est l'expiation de leurs péchés — ne pas avoir une attirance.

On a pu reprocher à quelques œuvres de M. Jan van Beers de faire songer à des photographies coloriées ; et d'aucunes, en effet, ont le tort de sembler de parfaits — l'épithète est employée dans le meilleur sens — modèles de « chromos. » Il ne s'agit pas ici de telle toile, par exemple : *Flirtation.* Un monsieur en habit noir, légèrement incliné, fait la cour à une femme blonde en robe rose, coquette dans un fauteuil et jouant avec son éventail, noir comme les bas noirs qu'on voit un peu au cou des petits pieds croisés sur les coussins de peluche. Il ne s'agit pas d'un autre tableau : *Peace with honor.* Ou bien encore, un jeune homme en costume de lawn-tennis, assis sur un banc de jardin, près d'une jeune fille, semble lui murmurer un premier aveu. C'est très gentil, sans doute, mais un peu « romance » ; et l'exécution, bien que très habile, n'ôte pas au sujet de sa banalité. (Il semble, ce n'est point, corbleu ! marchander la critique.)

Pourtant, même ces « photographies coloriées », — pour employer de nouveau les termes dont une horde d'ennemis et qui, hélas ! ont raison, car même un avocat ne peut plus discuter, on a la preuve, et on possède de ces photographies avant le tableau, se plaît à disqualifier les œuvres de M. Jan van Beers, — ces photographies coloriées, dis-je, font bonne figure parmi la multitude de toiles qui en-

combrent, au printemps, le Palais de l'Industrie. Tout est relatif.

Où donc, l'originalité?

Dans les petits paysages? Eh! ils sont intéressants; le peintre, qui a su les faire, de souvenir, dans son atelier, en évoquant ses impressions avec une fidélité d'exactitude et de sentiment qui tient du prodige, est un artiste, comme tant d'autres. Des crépuscules, des nuits sur les plaines flamandes, vus et « rendus » par ce peintre bien doué, sont suggestifs de poésie; la nature y respire, pour les gommeux au moins, qui, il est vrai, ne se soucient guère de la nature, et ne la connaissent pas.

Là cependant n'est point encore la personnalité de M. Jan van Beers, mais en des cadres étroits : *Parisiana*, une femme aux cheveux noirs nattés, en robe de gaze jaune, couchée sur un divan, ses menus pieds en l'air, bien chaussés; *Pschutteuse*; *Pierrette en gaieté*; *Pierrette à l'éventail*; *Paresse*; *Au soleil*, une blonde délicieuse dans le nimbe rouge d'une ombrelle. — Pourquoi citer? On pourrait bien trouver une dizaine de ces petites œuvres qui ont le caractère, la marque de ce temps, et qui témoigneront devant l'avenir autant que quelques aquarelles et dessins des maîtres français de la caricature, dont l'exposition est un si éclatant succès, en ce moment

à l'École des Beaux-Arts. C'est une peinture maigre, étriquée et fine, vernie et calamistrée, qui, lorsqu'elle ne veut pas être du trop bon faiseur, a, comme les sujets, un charme pervers.

Il est précisément du trop bon faiseur, ce tableau : *le Mal du pays*. La fille élégante dont on aperçoit la voiture au loin, sur la route, et qui se frotte avec tant de douceur intime au tas de foin dans les grands prés, rappelle trop la perfection d'un célèbre tailleur pour dames; et c'est bien dommage, car cela sent un peu l'herbe fraîchement coupée, les grands pâturages, et cette belle fille rousse évoque une gracieuse vache, rêvassant au soleil, dans la paix profonde des verdures. — Il est compréhensible certes, que d'aucuns poursuivent un idéal et le veuillent partout; passons. Pour nous en tenir au talent, M. Jan van Beers possède son métier; et il suffirait de regarder le portrait de M. Peter Benoît, qui est au Musée royal d'Anvers.

Quant aux fantaisies, j'y reviens, aux « petits tableaux » plusieurs sont d'une inspiration personnelle. Mais, — on objecte, — ce n'est pas du grand art. Pardon, il n'y a que les niais, MM. les moutons de Panurge, de l'ami Panurge, aujourd'hui critique intransigeant, pour se buter à ces cerceaux : on cabriole au travers. Pour ma part, j'ai, il y a déjà quelques années, alors que le sculpteur Rodin n'était pas connu, même des cénacles qui aujourd'hui l'apothéosent, consacré

une longue étude à ce sublime portier de l'enfer, et qui la garde bien sa porte. (*Figaro*, 5 janvier 1885.) J'ai défendu encore, le premier, le peintre Besnard ; j'ai célébré M. Félicien Rops et M. Willette ; aujourd'hui pourtant j'avoue, car telle est ma pensée, (et c'est peut-être mon amour des modernités et de quelques silhouettes de femmes qui me perd ici), une inclination pour deux ou trois œuvres parisiennes — pas plus, par exemple — de M. van Beers, à l'heure précisément où ce peintre est le plus attaqué. Quant à Toi, grand art, il n'est pas au monde que la Vénus de Milo ; mademoiselle Réjane aussi, qui pourtant n'a rien à voir avec les nobles esthétiques, est adorable ; elle a le charme d'aujourd'hui. De même, ce souple virtuose et gommeux petit maître ; c'est un vice que j'avoue, je le sais bien, mais il a, en deux ou trois petits cadres, comme mademoiselle Réjane ou la souriante Cerny, la beauté du diable et l'attraction du péché.

III

MARCELLIN DESBOUTIN

Événement, 17 juillet 1889

On annonce une exposition, chez Durand-Ruel, de ses œuvres peintes et gravées ; M. Émile Zola, qui n'a pas souvent de ces complaisances, à écrit la préface du catalogue ; et l'estime du solitaire de Médan suffirait à attirer l'attention sur Marcellin Desboutin, si les magnifiques gravures à la pointe sèche de ce maître en son genre ne faisaient, depuis assez longtemps déjà, l'admiration des artistes. — Voilà plusieurs années, Marcellin Desboutin était un des grands hommes de Montmartre ; le soir, après dîner, on le voyait arriver dans un des cafés de la place Pigalle et s'y installer à côté de Manet, Degas,

Duranty, de Pissaro dont la barbe si longue et si blanche est patriarcale. Les uns sont morts, les autres s'en sont allés; aujourd'hui le café n'abrite plus les théories impressionnistes, mais les subtilités décadentes et symboliques. Et plus ça change, plus c'est la même chose.

Manet, Duranty, au cimetière Montmartre, — Degas et Pissaro, en route pour la mode, — qu'était devenu Desboutin ? On se le demandait de loin en loin, les soirs où on était fatigué d'éreinter les camarades absents. D'aucuns racontaient qu'il s'était exilé dans le Midi, à Nice, qu'il se consacrait tout entier à une œuvre considérable. Il est revenu, il est rendu à Paris, le bon Desboutin, dont la silhouette extraordinaire de lazzarone est inoubliable. Haut de taille, grisonnant des cheveux et de la barbe, pittoresque par ses vêtements fantasques, son chapeau, sa pipe, aristocrate, par sa cravate de dentelle, ses yeux doux, clairement intelligents, le sourire fin de ses lèvres, il est de nouveau parmi ceux qui aiment son talent et son esprit, l'excellent portraitiste qui sait si bien, avec son burin, attraper l'individualité du modèle et retenir la vie, dans la justesse des contours, sous le flou des clairs et des ombres.

Elle est bien curieuse la vie de Marcellin Desboutin ; et je voudrais l'esquisser. Mais j'avoue n'avoir pas

contrôlé tous les renseignements, et je vais conter plutôt la légende de ce maître aquafortier. — D'une vieille famille de Saintonge, ses études achevées chez les prêtres, il étudia le droit et surtout la peinture. Le diplôme de licencié obtenu, il voyagea à travers toutes les grandes villes d'Europe et leurs musées; il copia, à Amsterdam, sans se lasser de l'admirer, la superbe composition de Rembrandt : *la Ronde de nuit*. Enfin, durant près de vingt années, il vécut grand seigneur, comme la nature le fit, à Florence, dans la villa Pazza, qu'entoure un immense jardin anglais, sur la cîme d'une des collines méridionales, d'où on embrasse le panorama féerique de la ville et des paysages mouillés par les eaux de l'Arno.

Marcellin Desboutin fut — c'est toujours la légende — dans son palazzetto, l'hôte de Guillaume, alors roi de Prusse, le futur empereur d'Allemagne, auquel il donna des fêtes. Ces temps sont anciens; on ne prévoyait même pas que les aigles noirs de Germanie pussent venir s'abattre férocement sur le coq de France. — Desboutin, qui reçut aussi royalement d'autres majestés, Lamartine, Dumas Ier, possédait une riche galerie de tableaux qui était un prétexte au prodigue amphitryon pour offrir aux artistes allant de Paris à Rome bon souper et bon gîte.

On dépensait sans compter. C'est une année

après 1870, après la guerre epouvantable, qu'un Américain millionnaire demanda à Desboutin sa fille en mariage. Desboutin était veuf depuis longtemps. Il consentit, déclarant au surplus qu'il donnait à sa fille trois cent mille francs de dot. — Afin de livrer cette somme, il dut établir l'état de sa fortune; alors, dans ses chiffres, il reconnut, avec stupéfaction que, pour payer ses dettes, il lui fallait vendre ses propriétés. Marcellin Desboutin, ruiné, dit au millionnaire qu'il était obligé, malgré lui, de retirer sa parole et de se refuser au mariage de sa fille. Bientôt le Yankee apprit, à Florence, le motif de cette résolution, et il sollicita de nouveau la main de celle qu'il aimait.

Desboutin consentit; après quoi, le lendemain de l'union des deux époux, — n'ayant rien voulu accepter de sa fille, dont il avait insouciamment dilapidé l'héritage, — il vint à Paris, afin de n'être plus qu'un artiste. Et ce fut toute une autre existence, un Desboutin inconnu, d'une énergie incomparable, d'un charme de conversation et d'une bonté d'esprit qui conquirent aussitôt.

Dès la première année, il exposait un tableau qui fut loué par tous les salonniers. (Je ne me souviens plus du titre, et je ne puis le retrouver, étant dans un village du Finistère, au bord de la mer, et privé de

mes notes.) Malheureusement, Desboutin, qui est impeccable et enthousiasmant lorsqu'il manie la pointe sèche, peint dans une gamme un peu sourde qui — parfois — atténue les chatoiements infinis de la lumière.

Peintre et graveur, Marcellin Desboutin est aussi auteur dramatique. On a représenté de lui, à la Comédie française, un drame en vers, — *Maurice de Saxe,* je crois, — qui eut seulement une trentaine de représentations, mais qui montre, au milieu des défauts, deux qualités, la poésie et le souffle. Manquent le mouvement et le métier. Mais Desboutin jamais ne s'est découragé. — Après la villa Pazza, à Florence, l'atelier pauvre et noble, rue Rochechouart; après le gentilhomme, le stoïcien pittoresque.

S'étant remarié, il s'est fait une nouvelle famille; il a des enfants qu'il adore et qu'il a peints ou fixés sur ses plaques de cuivre dans toutes leurs attitudes délicieuses et puériles. — Je vois encore, il y a quelques années, dans les rues de Montmartre, Marcellin Desboutin, coiffé de son chapeau de pifferaro, en cravate de dentelle et vêtements étranges, allant chercher le lait, le matin, ou acheter les provisions, quand la maman était retenue à la maison par les petits. — Plusieurs hommes dans Desboutin. Le fantaisiste de Montmartre, le laborieux exilé en pro-

vince pour une longue besogne d'art, le Maître qui fait aujourd'hui de ses œuvres une exposition dont Zola se fait le Jean l'Annonciateur sont-ils bien les mêmes que le somptueux viveur de Florence ? Les atomes qui le composaient alors se sont renouvelés plusieurs fois, car tous les sept ans plus rien ne reste de nous. Pour lui, son âme même et sa vie sont changées. Comment donc subsiste, à travers nos transformations, la personnalité.

Mais voici ce que dit Zola : « J'ai connu Marcellin Desboutin chez Manet, il y a longtemps déjà, une quinzaine d'années. C'était une inoubliable figure, l'évocation d'une de ces puissantes et intelligentes têtes de la Renaissance, où il y avait de l'artiste et du capitaine d'aventure. Et l'âge a eu beau venir, l'homme n'a pas vieilli. Il a gardé, à soixante-sept ans, ce masque tourmenté d'éternelle vigueur. » Et la conclusion : « Je crois au vif succès de cette collection d'œuvres, dont les premières datent de 1856, et dont les dernières ont été faites en juin 1889. On y pourra suivre la formation et le développement d'un des talents les plus originaux de notre époque. Il y a là toute une vie de travail et de sincérité artistique. » C'est parfaitement jugé, dans une note très juste ; et M. Émile Zola a montré, en donnant cette préface, qu'à côté de son talent, il y a encore (et ce n'est

pas ainsi chez tout le monde, par exemple chez tel confrère célèbre, aux coups de stylet dans l'ombre et derrière, par la main de ses gens) place pour un cœur de brave homme.

IV

ANTOINE GUILLEMET

8 septembre 1888

Comment diable commencer cette esquisse ? La plume reste en suspens, hésitante, ne sachant quel premier trait dessiner. Il s'agit d'un peintre de talent et, tout d'abord, je vois l'homme aimable, le grand beau gars à moustaches blondes, souriant, humoriste, le Parisien au courant des mille menus faits du boulevard, des salons, des ateliers, les commentant d'une façon sceptique, d'un mot alerte. On sent un brave cœur d'artiste, mais d'artiste qui ne s'indigne plus ; il faut bien être « dans le train », et le train n'emporte pas toujours des gens vertueux. Oui, mais il reste à Guillemet l'esprit, et un esprit qui ne tran-

sige pas, qui souligne finement. Oh ! certes ce peintre, dont les tableaux donnent la nostalgie des vastes horizons et de la mer, est un Parisien — parisiennant.

Aussi un lettré. Au courant de tout ce qui a été publié de remarquable depuis vingt ans, épris de la récente littérature, il est l'ami intime de plusieurs chefs, Zola, Maupassant. Mais si, tout l'hiver, Guillemet est un mondain forcené, un assidu de premières représentations, il sait, l'été, l'automne, s'exiler, pendant six mois trop courts. dans un village ignoré au bord de la mer ; et là il vit dans la recherche d'un art toujours plus parfait, en contemplation de la nature. Ce Parisien fuit Paris la moitié de l'année ; il se repose des hommes.

Voulant faire un portrait de Guillemet — car depuis longtemps j'ai l'envie irrésistible d'écrire un peu du bien que je pense de ce maître paysagiste — je lui ai demandé de me donner quelques notes biographiques. Je n'aime pas beaucoup emprunter leurs renseignements aux dictionnaires ; et, s'adressant directement au sujet, on a plus de chance d'être exact. Voici donc ce qu'a répondu Guillemet ; j'espère qu'il ne m'en voudra pas de l'indiscrétion. Elle peut donner une presque idée de sa causerie si amusante, légère, de bon sens et de jolie vivacité :

« ... Rien n'est plus comique que le monsieur qui donne des notes sur lui-même. Notes toujours indulgentes pour le moins. On ne se voit pas, n'est-il pas vrai ? ou, du moins, on se voit mieux.

» Aussi, est-ce en langage télégraphique que je vais vous parler de moi. Pardon. — Un peu plus de quarante ans. Ne précisons pas. Fils d'un vieille famille d'armateurs de Rouen. Goût pour la marine (la vraie, pas à l'huile). Famille ne veut pas. — Un peu de droit qui mène à tout, disent les bourgeois. Puis débute dans la peinture à l'huile — la marine, pas la vraie. — Compensation à l'autre.

» Présenté à Corot. Empoigné du coup par la bonté et le génie du Maître, et présenté ensuite à toute la pléiade : Daumier, Barye, Daubigny, Courbet. — Voyage en bateau avec Daubigny père et fils. — Puis envolée dans l'exentrique. Connaissance faite, au café Gerbois, de Manet, *et cœtera*. Bref, *l'école des Batignolles*. Duranty, très intime, puis Zola, Cesanne, les terribles. Inauguration de la peinture, au pistolet. *Quid est* ? Moins cela ressemble à quelque chose plus on est proche du génie. — Refus au Salon. Lutte homérique.

» L'âge vient, les gris dans la peinture. — Connu Vollon. Début sérieux au Salon, de 1872 : *Une mer basse à Villerville*, qui est au musée de Grenoble. — 1874 ; *Bercy en décembre*, qui obtient une seconde

médaille et qui est au Luxembourg. Après : *le Quai d'Orsay*; *le Chaos de Villers.* — En 1880 : *le Vieux Bercy.* — Décoré. — Et la suite : *le Hameau de Landemer,* à présent au musée de Bordeaux; d'autres tableaux, encore, toujours. — Et voilà. J'oubliai le jury, depuis 1880, mais ça, il n'y a quoi s'en vanter. Adorant les lettres autant que la peinture. Sortant beaucoup l'hiver, et, l'été, enfoui dans des trous inhabitables. (Nota, j'ai une fille que j'adore). Ça c'est très important, du moins ce me semble. Dites que j'aime Paris et ses vues et que je ne sais pas pourquoi je peins autre chose... »

Qu'ajouter de plus ?...

Dire en complétant, que Guillement est né à Chantilly (Oise), en 1842 ; qu'il a fait ses études à la pension Savary ; qu'un de ses camarades de classe est aujourd'hui le peintre de mondanités, Gustave Jacquet. Il faudrait ressusciter les enthousiasmes extravagants, les haines violentes du clan « des Batignolles » ; mais Duranty, Manet sont morts, les comparses disparus, et de cette bande du café Gerbois, Zola seul demeure, qui a fait revivre plusieurs de ce groupe dans son roman : *l'Œuvre*. Et comment ressuciter, avec des mots, les navigations jusqu'à Rouen et au-delà, avec de gaies escales, tout le long de la Seine, sur le bateau du père Daubigny, *le*

Bottin? Tout cela c'est la jeunesse d'un autre; c'est la chanson dont le rythme, avec les années, s'atténue, même pour cet autre, s'apaise dans le souvenir en une lointaine caresse, attendrie et mélancolique.

Puisque cette chanson doucement s'imprécise pour qui en jeta, tout l'avril de sa vie, joyeusement les couplets, comment évoquer, avec son charme souriant, cette poésie nomade? — Et les leçons de Corot à Guillemet, à travers les décors baignés d'aube ou de crépuscule, en face de la nature? Renaîtra-t-il, l'été passé, à Ornans, en 1869, avec ce magnifique voyant, Courbet, qui enseignait surtout, la palette et le pinceau à la main, mais qui joignait ses conseils brutaux, d'une grosse voix paysanne?

La vie marche, et là-bas, sur la route, le passé diminue; presque rien au bout du chemin accompli. Ce qui reste, c'est le rêve, un peu de rêve fixé en des poèmes, des proses, des musiques, des sculptures, des tableaux, — l'émotion, par exemple, qu'à une heure poignante du jour, dans une certaine partie du ciel, nous fit un paysage, cette émotion glissées et maintenue parmi les couleurs sur une toile.

Parfois, Guillemet a marqué ce frisson des choses et encore, à ce Salon de 1888, dans son tableau: *la Plaine de Cayeux*. Et toujours il est épris de la

terre, de la mer, de leurs aspects incessament variés, du ciel, de ses jeux de lumière. Dans ce peintre solide on retrouve l'élève de Daubigny, de Courbet, de Vollon ; mais par sa fougue brillante, son observation personnelle, par ses qualités de talent bien développées, il est arrivé au premier rang.

Seulement « l'École des Batignolles » n'est pas morte, car les cénacles renaissent et se transforment. toujours intransigeants. avec d'autres folies d'où sort un peu d'art nouveau, les époques heureuses. Aujourd'hui, d'aucuns, parmi la troupe de peintres impressionnistes, symbolistes, cloisonnistes (?), traitent peut-être Guillemet, un de leurs meilleurs aînés, de réactionnaire. Mais ils l'estiment — même ces farouches — et ils le diraient, s'ils n'étaient esclaves de leur indépendance.

V

THÉODULE RIBOT

8 mai 1887

Il est peu d'existences plus nobles et d'un plus fier exemple artistique que celle du peintre Ribot. On parle beaucoup de l'exposition merveilleuse véritablement qu'il fait, ce mois, de son œuvre des dix dernières années, dans les galeries fort bien aménagées de M. Bernheim jeune, rue Laffite. C'est une prodigieuse évocation de muets personnages, isolés de tout décor, aux bras croisés, aux poses recueillies, obscurément méditatives, — les femmes, presque toutes, la tête coiffée de voiles noirs qui couvrent encore les épaules, les corps comme drapés de deuil, — les hommes, leurs figures dans l'ombre de

feutres à larges bords ou du capuchon dantesque. Tous ces visages sont sillonnés de rides, tels que des glèbes coupées de sillons; ils disent sans plaintes, en leurs attitudes quasi contemplatives, résignées sous les destins toujours pareils et cruels, la triste épopée des humbles.

Toutes ces toiles — qu'elles représentent seulement un gigot, une casserole, un pot de grès, mais toujours avec la vie particulière des choses — tous ces dessins font naître, en une magie de noirs et de lumières, une admirable vision d'êtres personnels. — Un artiste, Ribot, et de ceux qu'on doit le plus estimer. Je l'ai vu en sa petite maison, entre cour et jardin, de Colombes. Par l'escalier de bois, étroit et mal éclairé, je suis monté, derrière le maître peintre, — un vrai maître peintre — à son atelier, un grenier, une mansarde de quelques mètres carrés, aux murs sans aucun ornement, badigeonnés, de plus en plus, d'obscurité par l'essuyage des pinceaux. Le jour arrive par une minime tabatière; dans l'ombre de la soupente, trois femmes assises, vêtues et embéguinées de noir, madame Ribot, sa fille Louise et une nièce, une orpheline, dont la grâce blonde est comme une clarté dans cette pénombre de limbes ou de géhenne.

M. Ribot cause; il dit ses longs débuts misérables,

les métiers d'ouvrier qu'il fut obligé d'accepter pour vivre et nourrir sa famille, sa foi profonde dans l'art, ses seules joies venues de lui, son adoration pour quatres grands créateurs : Delacroix, Daumier, Millet, Courbet; et il raconte sa seule entrevue avec Millet.

« Un dimanche que je pus m'échapper, j'allai à Barbizon et je me présentai chez Millet. Je le vois encore, barbu, chevelu, hirsute, en sabots d'où sortait de la paille, me disant : « — Comment vous appelez-vous ? — Je suis peintre et je n'ai pas de nom, je m'appelle Ribot. — Qu'est-ce que vous voulez ? — Si vous me permettiez de voir une œuvre de vous, une seule, je serais bien heureux. » Il retourna un tableau commencé, une paysanne qui enfournait du pain. Ah ! monsieur, que c'était beau ! Bouguereau aurait pu aller là apprendre à dessiner un coude ! Je regardais depuis deux minutes. Millet me dit : « Et maintenant, faites-moi le plaisir de sortir d'ici. » Eh bien, j'étais si content d'avoir vu cette esquisse, d'avoir vu Millet que, dehors, dans la forêt, je courais et, de joie, je sautais les fossés... Le soir, rentré à Paris, je me mis à peindre, pour être à mon tour quelqu'un, jusqu'à ce que, épuisé, je tombai de fatigue, de sommeil... »

De taille normale, les yeux d'azur tendre luisant sous un béret de velours bleu, les fortes moustaches blanches qui descendent, puis se redressent en croc,

un capuchon flottant sur les épaules, il parle, il sort du passé les souvenirs, les infortunes, ce peintre, un rival de Millet ; — et, de loin en loin, assises, les trois femmes, à ces histoires qui sans doute leur sont familières, mais qui sont toute leur vie, sœurs de charité de l'idéal, rient dans la presque-nuit de la lucarne, sous le toit en pente, — dans cet atelier typique des tableaux de Ribot, — d'un étrange et doux rire, sans bruit.

Les décors de Paris

I

LA BOURSE

Événement, 28 janvier 1887

Pour tout le monde, la Bourse, c'est, presque à l'angle de la rue Vivienne et du boulevard, dans une première enceinte formée par une grille de fer, au bout de deux escaliers qui occupent, devant et derrière, toute la largeur de l'édifice, dans une cage de lourdes colonnes, une grande boîte, piquée d'un drapeau et de paratonnerres, où, quotidiennement, sauf les dimanches et les jours de fêtes reconnues par l'État, une cohue d'hommes — qui semblent à la plupart des passants une tribu de fous — de midi à quatre heures, crient, gesticulent, hurlent parfois,

et d'une façon particulière qui ressemble à l'aboiement.

Les profanes qui, par curiosité, se sont risqués à pénétrer dans cette halle mystérieuse de l'argent en sont sortis, d'aventure, sans leurs chapeaux ; un remisier ou un commis le fait partir adroitement d'un revers de main, et, une minute, on se renvoie cet amusement de groupe en groupe, comme une balle; il arrive aussi au bon badaud d'être bousculé, enfermé dans un cercle, poussé, tiré à droite, à gauche, sans savoir à quelle tête s'en prendre. Ce n'est rien, une plaisanterie des jeunes prêtres du Veau qui défendent les arcanes du temple. Puis, de temps en temps, les journaux annoncent que la police a mis les scellés sur les livres de telle maison de finance et arrêté les patrons, s'ils ne sont pas en fuite ; qu'un agent de change, spéculant pour son compte avec l'argent des clients, n'a pu faire face à des engagements de plusieurs millions à la dernière liquidation et qu'il a « sauté ».

Ce mot veut dire que le malheureux s'est fait sauter la cervelle, car lorsqu'un membre de l'honorable corporation des agents de change a été coupable d'imprudence ou de malechance, il est d'usage qu'il s'expédie lui-même dans le royaume des vers de terre ; et s'il faiblit à ce dernier devoir, des bulletiniers écriront : « En ne se suicidant pas, M.*** a

commis un acte répréhensible qui gêne fort ses collègues. » Les bulletiniers ont raison ; ainsi le veulent les lois de la lutte pacifique, comme disent les politiciens et les économistes, de la lutte pacifique, la plus horrible des batailles, car c'est la guerre avec toutes les fourberies, toutes les cruautés, sans le droit des gens qui fait qu'on respecte les brancardiers, les infirmiers, les sœurs de charité. Dans la lutte pacifique, il n'y a pas d'ambulance. Au contraire ! les infortunés, atteints grièvement, s'ils n'ont plus d'espérance et ne renoncent pas à l'orgueil de porter le front haut, pour être corrects, s'achèvent d'un coup de revolver. L'agent de change incapable de solder les pertes subies sur ses opérations, doit « s'ôter », pour qu'un autre s'y mette.

C'était la tradition ; mais elle s'en va, comme bien d'autres sentimentalités. Il n'est pas moderne de se tuer, à ce qu'il paraît.

La déconfiture d'un agent de change qui choisit pour se cacher la villa d'un ami et non pas le tombeau de famille, la retraite à Mazas d'un des saigneurs de la bourse des petits rentiers, voilà ce qu'on sait ; ou bien encore, — à la suite d'une information payée par M. de Bismarck sur la caisse des « reptiles » et publiée par un journal anglais, prêtant à l'Allemagne l'intention de nous demander des explications à

propos de mouvements de troupes sur la frontière de l'Est — que tous les fonds publics sont en désarroi, que la Rente a baissé d'un franc en une heure, après déjà plus de deux francs de baisse en quelques semaines.

Le bourgeois lève le nez, ou en fait un.

Dans ces heures, trop fréquentes, il semble qu'un souffle de défaite passe, à la Bourse, à travers l'immense hall. Tous se précipitent avec fièvre ; les vendeurs ne trouvent pas de contre-parties, et les cours s'effondrent. Ceux qui ont lancé la nouvelle ou qui la connaissaient d'avance ont vendu rentes et valeurs pour « travailler » sur la baisse ; ils les offrent en masse sur le passage de la bourrasque. La spéculation, l'épargne prennent peur ; et c'est la panique ! Alors, à trois heures, lorsque retentit, pour les agents de change, le coup de cloche de fermeture, parmi leurs clameurs — et le tumulte des coulissiers qui, eux, s'acharnent une heure encore, et, presque chassés par les gardes en habit bleu, échangent les derniers paquets de rente, ferme ou à prime, sur les degrés de pierre du monument — cette sonnerie frénétique évoque le bruit désespéré d'une cloche d'alarme, en mer, sur une bouée qu'agitent le flot et le vent, au milieu d'une tempête.

Le soir, de neuf heures moins le quart à dix

heures, boulevard des Italiens, dans la vaste salle, mal éclairée, du Crédit lyonnais, les boursiers se retrouvent. Dans une presque pénombre, un bureau circulaire, recouvert d'une housse bossuée par les tables et des dossiers de chaises, imite assez bien les vagues, comme on les représente au théâtre. Ils se pressent là les uns contre les autres ; — lorsqu'un remisier, après une rapide causerie avec son client venu à la « petite Bourse », parce qu'il est inquiet de l'argent à gagner ou déjà perdu, a un ordre à exécuter, il se jette parmi ceux qui font la « cote » autour de ce bassin artificiel et joue brutaleme t des coudes et des epaules.

Certes, le spectacle est amusant, avec une nuance comique, de ces têtes de tous les âges, ayant dans le cerveau une seule, une très unique pensée : l'argent, de ces yeux qui brillent, de ces bouches ouvertes comme les lèvres rondes de masques antiques, de ces bras tantôt reposés, tantôt projetés en avant, le poing fermé, deux, trois ou quatre doigts allongés pour marquer des centimes. « Je prends 6.000 ! — J'ai pour demain ! » Les propositions vociférées se croisent, soulignées de gestes furieux, dans la lumière électrique très vacillante, au-dessus de la toile aux aspects de piscine.

On éteint tout à coup ; la petite Bourse se répand sur le trottoir où les tenaces, certains soirs,

sont dispersés par les gardiens de la paix.
Le lendemain, à midi, ils recommencent.

Ils sont tous là, sauf les hauts barons — ainsi Rothschild — qui opèrent de loin. De leur bureau, où ils reçoivent au même instant par le téléphone, le télégraphe, les cours des plus importantes places européennes, de Paris, de Londres, de Berlin, ils envoient des ordres et parfois changent l'aspect du marché.

Ce sont, ceux-là, les chefs de la religion de l'or, qui remplace de plus en plus l'ancienne ; ils sont forts, ils sont milliardaires par le même moyen, la révélation divine, qui éleva la puissance sacerdotale pendant des siècles ; seulement, pour eux, la révélation s'appelle l'information rapide. Ainsi pourvus — quelquefois même avant les gouvernements, lorsque les ministres des finances ou tels faiseurs de l'histoire contemporaine ne sont pas des polichinelles complices, dont ils tirent les ficelles — des nouvelles du monde entier, ils se gorgent d'or, gagné, volé sûrement.

Tel est, parmi l'écroulement absolu des nobles chimères, le respect universel pour la richesse, qu'ils ne sont plus des trafiquants d'or, mais les rois de l'Or, les dieux de l'Or.

Et nous les saluons.

La chambrée est complète, à deux heures, au mo-

ment de la poussée des commis qui vont prendre les cours de réponse des primes. Au milieu, dans le rond de la « corbeille », les agents de change. Ce sont eux, à l'ordinaire, les plus calmes : ils circulent dans leur rond, allant, tournant ainsi que des fauves. (L'un, surtout, avec sa tête rousse, aux prunelles pénétrantes, sa moustache hérissée de tigre, son allure flegmatique et féline, éveille cette comparaison). De temps en temps ils regardent autour l'agitation des commis du comptant protégés, eux, par une balustrade rectangulaire, des assesseurs proposés aux Rentes enfermés dans la « guitare », et surtout des coulissiers qui, à côté, entre les colonnes intérieures, ont l'air d'une troupe de chiens dévorants, — d'aboyeurs, au moins — et se disputent. Oui, ils ne crient pas les cours, ils les jappent, et lorsque presque tous ensemble s'égosillent, de ces lèvres d'hommes s'échappe, c'est caractéristique, ce confus aboiement qui, au dehors, paraît la folie d'une meute.

A l'entrée du hall, sur la droite, dans l'ombre des colonnes, sous les galeries, sont tapis les banquiers allemands et levantins, presque tous juifs, chacals et hyènes que les boursiers eux-mêmes désignent sous le nom de « bande noire ». Adossé à une colonne, son poste fixe, M. Ephrussi, entouré de remisiers très gommeux, écoute le diapason des cris (car une oreille exercée peut reconnaître à des inflexions d'en

semble, à d'imperceptibles nuances vocales si le marché est bon ou s'il faiblit) et combine — avec une suite d'opérations, achats de rentes, vente d'actions, d'obligations, avec du comptant, du ferme, des primes, dont un sou, dont cinq, dont dix, avec des arbitrages, — une page de chiffres. Il est certain d'avance du résultat harmonieux comme un compositeur, pointant des blanches et des noires, des bémols, des dièzes, des croches doubles, triples, quadruples, des portées de musique, entend, à mesure qu'il écrit, leur chanson. Ainsi le banquier de haut vol, en transmettant ses ordres, semble écouter d'ores et déjà le choc des nombreux rouleaux tombant, bien pliés ou éventrés, dans les tiroirs, le froissement distingué, en mode mineur, des billets de banque, billets de mille, de cinq cents, de cent francs, de cinquante — timides, ces derniers — le tintement des louis d'or, le carillon des monnaies d'argent, le bourdon populaire des grosses pièces de cent sous, et, comme un rire de gamines blondes, le chœur joliet des petites pièces de cinq francs en or, qui donnent, en cette valse de la fortune, la note aiguë des fifres.

Chaque jour continue la lutte pacifique, civilisée en apparence, mais sauvage, acharnée — avec l'exagération des capitaux fictifs et l'escroquerie conforme

à la loi — où l'un est la nourriture de l'autre.

Sous le péristyle stationnent, — voisinant avec les banquiers d'argent, pour le change, les effets de commerce, les chèques, — les coulissiers des valeurs internationales et des valeurs non cotées; ils sont à l'air par tous les temps, toutes les pluies, toutes les neiges. C'est pourquoi ils ont reçu le sobriquet de « Pieds-Humides ». Des poètes, ces boursiers! Ils ont la recherche et la trouvaille de l'image pittoresque, de l'épithète homérique, sans compter que lesdits Pieds-Humides ont aussi, quand ça ne va plus, quand les différences en perte sont trop crevantes, les « pieds légers » d'Akhilleus.

Cette foule, dedans et dehors, est mêlée, comme à présent, d'ailleurs, la société entière; entre les agents de change et les puissants et ignobles banquiers allemands ou levantins, tous juifs — parmi lesquels erre un ramasseur de bouts de cigare, (en voilà un toujours à la baisse!) — des domestiques de grande maison, des concierges spéculent sur des obligations, vendant à la hausse, rachetant plus bas. Et près des grilles, entre l'urinoir et le bureau d'omnibus, de vieilles femmes sortent de leur cabas des titres tombés presque à rien et les cèdent au comptant. Une de ces vieilles vend un paquet de ces valeurs dégringolées à un gars en blouse, le type du tueur de bœufs à la Villette; l'homme, en la payant,

lui donne dix francs de moins, Un vieux, venu là pour trafiquer, le fait remarquer. « De quoi te mêles-tu? est-ce que ça te regarde? » beugle le boucher en renfonçant avec le paquet d'obligations le « gibus » du pauvre diable, et il part en un dandinement de brute. — De l'autre côté, tandis qu'en face attendent les voitures de maître, des chasseurs et de petits porteurs du télégraphe jouent aux billes.

La Bourse, c'est le vol. Beaucoup, à la Bourse, volent comme ce boucher dans d'autres proportions, avec plus d'égards, il est juste de le reconnaître, depuis les formidables banquiers, les Rothschild — le baron Nathan, arrivant à Londres vingt heures avant la nouvelle officielle de Waterloo, acheta, sans risques, des rentes à 57 francs, les revendit quelques jours après à 81 francs et gagna d'un seul coup 35 millions, pendant qu'à Paris ses frères en ramassaient une centaine avec l'opération inverse; ainsi chaque goutte de sang versé sur le champ de bataille se transforma pour eux — depuis donc les formidables banquiers, jusqu'aux tripoteurs interlopes, soutireurs de « petites bourses », fondateurs d'agence où tous les ordres sont reçus, si peu importants qu'ils soient.

Le parquet et la coulisse n'acceptent pas pour les opérations à terme d'engagements au-dessous de 1,500 francs de rente pour le 3 0/0 et de 2,250 pour

le 4 1/2 0/0. Eux ne refusent rien; tout est bon à prendre; pas de minimum. S'il y a d'honnêtes gens à la Bourse, parmi les agents de change et les coulissiers, on ne peut le prétendre des filous indiscutables qui envoient des circulaires par centaines de mille, alléchant le public par des promesses de bénéfices à jamais illusoires. Ils font toujours la contrepartie de l'épargne, trop loin pour être bien renseignée; le cautionnement est bientôt dévoré. Si, par hasard, le client a de la veine, on ne lui paye pas ses différences; s'il les a gagnées, il peut les perdre, et la perte ne tarde guère. Cautionnement et bénéfice se trouvent engloutis. Le patron regarde toute somme envoyée par le gogo, pour garantie de ses opérations, comme acquise. — « Encore ça de gagné! » s'écrie t-il dans un accès de belle humeur et de franchise.

Personne ne gagne à la Bourse, hors les matadors, barons de Mazas, et les intermédiaires, empochant toujours d'énormes courtages, quoi qu'il arrive. Un client qu'on trouve, c'est, en moyenne, mille francs à deux mille francs par mois pendant près d'une année, suivant la déveine plus ou moins lente, mais sûre, emportant tout, en une fois ou deux, si on s'entête. — A côté de braves garçons, d'ailleurs, que d'individus à face élégamment patibulaire! les mieux vêtus, les plus gommeux sont souvent ceux

qui n'ont pas cinq louis en propre; Des Grieux qui cherchent une mangeoire! Ils ne parlent que de capitaux fantastiques, et ils ont une chambrette près de la Madeleine, dans un quartier chic, au cinquième, près des domestiques. « J'ai pour demain! » Demain, c'est l'espérance, le loup botté qui dit : « Tous ces chats sont à moi! » Demain, ce sera le million, le milliard.

Demain, ce sera aussi l'effroi des peuples devant la féodalité financière arrivée à son apogée; — la guerre pour la vie, impossible sous l'oppression des Rois, des Princes, des Barons de l'argent; — la Révolution, qui déjà gronde, menace, prête à couper les hauts pavots mortifères à l'ombre desquels on s'endort; — la foule, un jour de la fin de ce vieux siècle, par excellence siècle de l'Or, de l'Or que Balzac fit le héros gigantesque, monstrueux de sa Comédie humaine, se ruant à la Bourse pour accomplir sans doute un grand'œuvre inutile (car les juifs sont trop adroits et insinuants pour ne pas être à la tête de la réforme sociale; Karl Marx est juif, et la terre voit les mêmes recommencements) en démolissant la Bastille nouvelle, Signe, de l'argent qui, après la déclaration des Droits de l'homme, ramène l'inégalité; — demain, c'est tout cela peut-être.

Et, sur les ruines de la Bourse, sur le sol aplani,

— comme, en 1789, là où fut la Bastille, — on plantera un mai vert, avec, à une petite variante près, le même écriteau :

ICI, ON SAUTE

II

LA RUE

1

PARADE D'ENTREE

Le Figaro, supplément littéraire illustré, du 3 mars 1888 (*dessins de Raffaëlli*).

Le spectacle amusant, divertissant, la rue! Vrai théâtre des Variétés, où vont et viennent, continuant à jouer leurs rôles, les acteurs et les actrices de la vie! C'est toujours la même aventure, et pourtant rien ne se ressemble: les grandes passions, certes, — amour, ambition, luxure, intérêts, — sont pareilles à celles qui agitèrent les siècles endormis, comme des rois sous les cathédrales, dans les his-

toires des peuples. Mais le temps change les décors et les accessoires; il transforme aussi les âmes; et ainsi tout est nouveau.

Quelle féerie! — Les soirs de printemps ou d'automne, aux retours de Bois, — ou bien, sur les boulevards, à l'heure d'absinthe, les beaux jours d'été, quand, vu de la place de l'Opéra, le soleil énorme, pareil à un bolide de braise, semble tomber derrière l'église de la Madeleine et mourir, irradiant des toits, par des accrocs de lumière, une tente de café, les vitres de kiosques à journaux, des dessus de fiacres, en une agonie très lente de pourpre, de gemmes et d'or, — encore, autour des gares, quand les trains de banlieue charrient des rires, des frôlements aux jupes, des lilas, — en hiver aussi, par la neige aux flocons envahissant le ciel et qui jonchent la ville impure, Rome décadante, Byzance plus exquise, de blancheurs liliales, — quelle féerie!

Et, lorsque flotte dans l'air la fièvre de gros événements, — une défaite, hélas! sur un océan lointain, par delà d'autres mers, — une élection à la Présidence, avec la cohue sur les larges voies centrales, les soldats campés autour des fusils en faisceaux, des manifestations en guenilles qui passent et qui hurlent, c'est toujours la rue, — alors presque la rue des années épouvantables où un vol de flammes, courant de monument en

monument, agrandissait, sur une capitale, d'un bout de l'horizon à l'autre, le drapeau rouge.

La rue, son peintre Jean-François Raphaëlli l'a représentée souvent, et le mieux. Il suffit de se rappeler ses dessins d'un contour exact et personnel, ses tableaux où parfois un simple coin désolé de terrain vague, une berge nue avec son chemin de halage évoquent la formidable ville prochaine, — sans même besoin d'une de ces silhouettes dont l'intellectuel et original artiste a peuplé son œuvre, déjà vaste, comme d'une création d'hommes.

Ce grouillement incessant, perpétuel, qui va entre les maisons, et dont un peu rôde en lambeaux près des fortifications, vagabonde à travers les banlieues, Raffaëlli se plaît à l'exprimer; et il rend merveilleusement, avec les aspects extérieurs, l'âme, c'est-à-dire la vie des rues, — où l'esprit court, parfois ramassé comme un chien errant.

Au bal de l'Opéra, un « habit noir » s'approche d'une svelte femme en domino mauve, et son bras se courbe, la main preneuse, autour de la souple taille. Comme l'inconnue ne résiste que ce qu'il faut pour un peu de pudeur et plus de charme :

— Tiens! celle-ci doit être plus spirituelle que les autres.

— Non, je suis bête.

— Alors, causons.

— Oui, vous soutiendrez votre esprit, et moi ma bêtise.

— Tu es le salon ?

— Non, je suis la rue.

Ce masque venait d'un salon ; mais la rue aussi est drôle. Oh ! l'esprit entendu en passant ! Du boursier, par exemple :

— Tu salues ce garçon ? Il m'a filouté mille francs.

— Sacristi ! alors, tu peux l'estimer, mon cher. C'est quelqu'un.

L'esprit du boulevardier. « Pourri de chic » le vieux chroniqueur voit passer M. Romain, l'acteur, le beau Romain, pâle et toussant ; il dit au « Vieux Carafon » :

Du dernier des Romains, voilà ce qui nous reste.

C'est « nature » entre la rue Drouot et l'Opéra, sur le tard de la journée. — Et l'esprit de l'enfant ? Bébé se promène avec son père, qui lui donne la main :

— P'pa, pourquoi m'man m'a dit hier, que j'étais peureuse comme la lune ? Si la lune « aurait » peur, elle ne resterait pas seule la nuit.

Il y a surtout la bêtise de la rue, ou sa naïveté, et

Flaubert se distrayait férocement à la recueillir. Les Goncourt, qui sont les grands maîtres littéraires de cette époque, parce qu'ils ont su regarder autour d'eux et se soucier, seulement comme moyen, de la hâblerie des rhétoriques, content dans leur « journal » leur joie de saisir une phrase typique sur un trottoir, et de la noter. Vallés ramassa, pour une feuille d'antan, ce beau titre : *La Rue*. Qui fera le livre ?

Nul théâtre n'est plus renouvelé que dehors : c'est distraction charmante et vision imprévue. Mais, comme dit l'Écriture, « ils ont des yeux, et ils ne verront pas ; ils ont des oreilles, et ils n'entendront point. »

2

LA CHUTE DU MINISTÈRE

Six heures du soir; le crépuscule tombe. Un ministère aussi, paraît-il. Sur toute la ligne des grands boulevards, une horde de pauvres diables aboient : « Demandez le discours de M. Clémenceau! Le vote de la Chambre ! La démission du ministère ! » Et même des indifférents au mouvement politique achètent — à un kiosque, blanc de papier et de lumière, ou à un des crieurs, si le kiosque est trop encombré de clients, — un journal encore tout humide de l'imprimerie. Le vendeur ne prend pas la peine de plier, tant il est pressé; vite, on regarde les nouvelles. « Tiens! cinquante voix contre le ministère! Un de plus, au compte de Clémenceau! A qui le tour! » Le dilettante sourit.

D'autres jettent, dès l'abord, un coup d'œil à la cote de la Bourse. Ah! quelques centimes de baisse! — ou de hausse, pour fêter la chute du cabinet, en escomptant le nouveau. — « Tant mieux ! » ou « Tant pis ! », suivant de la perte ou du gain. D'autres

gémissent en eux, rapidement, car ils sont de Paris; — tel des ministres tombés leur avait promis une place, fait espérer quelque sinécure, ou bien la croix. Il faudra recommencer les démarches, avoir des aboutissants au pouvoir futur. « Sacré Clémenceau! » — Il semble que, sur le boulevard, court un tout petit frisson de plus, dans le mouvement habituel un tantinet surexcité.

Car il y a toujours une curiosité, malgré la fréquence de ces changements et l'habitude qui vient. On s'interroge : « Si nous avions Floquet? — Et la Russie, mon cher? — L'ambassadeur est au mieux avec lui. — Et Clémenceau, alors? — Il serait Président de la Chambre. — Ah ! très malin ! Il ne pourrait pas interpeller le ministère. » Nombre de ces papotages se continuent en histoires de femmes ou parties de dominos, dans les cafés, dont les glaces flamboient, comme les devantures des magasins.

Oh! dès le crépuscule — à l'heure des rencontres de femmes et d'amis sur le boulevard, à l'heure des théâtres, parmi les arbres malingres, les voitures qui roulent, les tables envahissant le trottoir, les kiosques transparents, les colonnes multicolores des affiches de théâtres, les reverbères du trottoir et des refuges, les milliers de fleurs de gaz, entre la double et haute rangée de plusieurs étages, lourdes masses sombres, sur ces cages de verre, pleines de clartés, — la vie plaisante!

3

IMPROMPTU SUR UNE SILHOUETTE

Cette Parisienne est,
jusques au bout de son nez,
le plus gracieux modèle.
Hier, bouton pur, aujourd'hui
rose éclose, elle séduit
et porte sa bagatelle
en ville. — Chère infidèle!

4

CAFE DE COMÉDIENS

On voit que la « froidure a fait son temps » ou bien que l'automne est en chemin et que vont partir les hirondelles, quand deux ou trois cafés spéciaux, aux environs de la Porte Saint-Denis, sur le boulevard même, — le « Louis XIV », le café de la « Grande-Chartreuse », — regorgent plus qu'à l'ordinaire, à l'heure de l'absinthe, de cinq à sept, d'une foule aux mentons glabres, aux joues bleuies ; ce sont les acteurs et les actrices de province. Ils ont terminé leurs engagements, et ils viennent en chercher d'autres. Ils ont quitté les préfectures, sous-préfectures, et ils se disent leurs succès :

— « M'as-tu vu » à Grivedesvignes ? Un triomphe, quand j'ai joué Don César de Bazan ! Toute la presse de la ville, mon cher, m'a couvert d'éloges. Ah ! si on me voyait à Paris !

— « M'as-tu vu » à Montélimart ? reprend un autre. Toujours le roman comique d'autrefois, mais

sans pittoresque allure, sans le pourpoint, la dague rouillée, le manteau de velours usé, le chapeau à plumes. Pauvres existences vagabondes! Celui-ci, après avoir joué tout l'hiver en province, trouve moyen, l'été, de chanter dans les églises, comme y chanta le peintre Raffaëlli ; celui-là, d'octobre à Pâques, sacrifie à la gloire, et de ci de là, dans les départements, il est Hernani, Ruy Blas, il s'essaye dans les grands premiers rôles; mais, l'été, il est garçon, aux Ambassadeurs, jusqu'à l'automne. Il fut Triboulet, à Sisteron, et devant un public admiratif « suspendu à ses lèvres » — le bien curieux dessin à faire pour Odilon Redon! — il clamait :

Maintenant, monde, regarde-moi,
Ceci c'est un bouffon, et ceci est un roi!
Et quel roi! le premier de tous! le roi suprême!
Le voilà sous mes pieds, je le tiens, c'est lui-même!
La Seine pour sépulcre et ce sac pour linceul!

Et, pendant la saison chaude, Triboulet est garçon de café, à Paris, à Rouen! — Boum ! voilà! dit-il de la même voix qui faisait frissonner Sisteron.

Il y a aussi celui qui créa un grand rôle, oh ! combien de temps de cela ! dans un théâtre de Paris. Depuis, il en a gardé une attitude hautaine et géniale; jamais il n'a consenti à s'éloigner ; il organise des

tournées pour le dimanche et va jouer dans les environs, — souvent, il n'a pas déjeuné; il ne dînera guère tantôt; mais il vient, à l'heure où tous sont là, prendre une « consommation » et savourer la gloire.

5

LES FIGURANTS DE PARIS

Paris, c'est le décor. *La Comédie humaine,*
le titre de la pièce. Un grand homme la mène,
parfois ; les autres sont des figurants qu'il traîne.
— Alors, ma chère, allons cueillir la marjolaine.

6

LES CHIFFONNIERS

(*Les types de Paris.* Dessins de J. F. Raffaëlli, Chez Plon, 1889.)

De tous les êtres de nuit que niche Paris moderne, — filles, gommeux, chiffonniers, — ils ne sont pas, ces derniers, les moins curieux à observer, s'ils sont, cependant, les moins connus.

Le chiffonnier, vu au travers de la lorgnette du théâtre, dramatisé ou idéalisé par l'enflure boursouflée d'un style pompeusement romantique (tel celui de M. Félix Pyat), n'est guère le chiffonnier. — Seul, dans la rue déserte il passe, ayant en main sa lanterne, furetant de-ci, de-là. Autour de lui, tout dort. Sur le pavé, sur le bitume, traînent des bouts de luxe. Il les ramasse, les jette en sa hotte et les emporte. A l'aube, en sa tanière, — comme le fauve, — il s'en retourne. Ses petits l'attendent.

Un peu de statistique; quelques détails.

D'après les papiers officiels, on compte soixante mille chiffonniers à Paris. Sur ce nombre, les trois quarts travaillent, aventureux : ce sont les « coureurs ». Douze mille sont « placiers ». — Le placier est au coureur ce que le négociant patenté est au camelot. Le placier ne besogne pas, la nuit. Il sort, au matin, pour son habituelle tournée. Il a ses clients, et le bonjour des concierges, des domestiques. Dans la toilette des immeubles et du trottoir, il les aide souvent. En route, dès sept heures en été, dès six en hiver, pour fourrager dans les vidées, il a, vers neuf heures, terminé ses visites.

Sur la rive droite, des coins de la plaine Clichy, de Levallois, de Saint-Ouen, la rue Damrémont, à Montmartre, appartiennent un peu au chiffonnier. Caricature macabre de propriétaire, il y construit des immeubles. Là, côte à côte, de distance en distance aussi, s'élèvent de petites baraques, parfois constructions et mélanges rudimentaires de plâtras, de lattes, de planches, de morceaux de tapis, de vieilles descentes de lit, de tringles de fer, de cercles de tonneaux défaits et allongés, de détritus. Les toits, faits de loques cousues ensemble, claquent sous le vent. Une seule chambre, où sur le tas des ordures glanées, les familles, pêle-mêle, filles et garçons, vivent, dorment ou aiment, en un grouillement. L'avril, vêt,

autour de ces ébauches de maisons, les terrains vagues et sales d'herbe maigre, fleurie çà et là de chardons et de pissenlits. Au milieu des huttes, un marchand de vins, un assommoir : l'odeur d'absinthe cabriole avec l'odeur des immondices.

Sur la rive gauche, le chiffonnier n'a plus cet aspect. La cité Doré, la Butte-aux-Cailles, la cité Jeanne d'Arc, — bâtisses de pierre plantées là par des capitalistes en mal de spéculation, — l'abritent en de tortueuses ruelles, d'étroites impasses, où pendent, aux volets des fenêtres, les peaux de lapins, où rôdent des chiens étiques. Là, une atmosphère brutale de truanderie — modernisée. Cité Jeanne d'Arc, le « surin » fait concurrence au crochet, quand il faut. Une carte mal abattue, un regard de fille, ça se comprend, — et les couteaux au clair.

Le chiffonnier est plus famille, sur la rive droite. L'après-midi du dimanche, il vient de partout un peu, de Clichy, de Levallois, de Montmartre, à la cité Marcadet, au bas des fortifications. Comme au village, — au soir des foires, — des couples s'avancent, lavés, peignés. Les gars sont en blouse, bleue ou blanche, en cravate rouge ou le cou nu ; les femmes, en robe simplette ou ridiculement affublées de pouffs énormes, en cheveux, un filet retenant les nattes.

Ils se rassemblent, se reconnaissent, échangent

des bonjours, des bécots. Des groupes se forment. On boit, on mange, on joue. Le loto, les billes, le pile ou face vont leur train et passionnent. On s'amuse franchement.

Mais la nuit tombe. Ils se séparent, ces braves gens, s'éparpillent dans la brume. Et après, quelquefois, avoir dansé aux sons d'un accordéon lamentable et poussif, ils rentrent en leurs logis. Ils se désendimanchent alors, reprennent le vêtement horrible, la hotte, le crochet, la lanterne. En route pour Paris, pour les moissons abondantes.

Les chiffonniers ont leur aristocratie.

L'un d'eux, placier aux Champs-Élysées, a, pour son industrie, un cheval et une voiture. Son fils est élève à l'École Monge. Le gain annuel de cet homme est de cinq à six mille francs. Il vend les pièces d'argent, fourchettes et cuillers — que jettent, par distraction, les gens de maison au tas des ordures. « Il vend l'argent. » Un autre, très vieux, n'a point « mangé » depuis quinze ans. Il vit en absorbant, quotidiennement, huit litres de vin, — sans compter les gouttes.

Un type étrange aussi, « la femme en culottes », qui vient de mourir. Propriétaire d'une impasse qu'elle habitait, elle louait à des confrères. Elle faisait rentrer ses loyers à coups de poing. Ils tombaient dru sur les réfractaires. Elle a amassé une belle fortune.

C'est là tout un peuple obscur qu'on ne voit pas, qui, à certaines heures, où le reste des Parisiens sommeille, sort de ses trous, de ses tanières. Des viveurs, hôtes des cabarets de nuit, coudoient parfois leurs silhouettes courbées, qui ont le « mannequin » sur le dos, dans la lueur incertaine des derniers becs de gaz et la pâle clarté du jour naissant.

On connaît la rencontre de M. de Camors avec l'un d'eux. — Camors a laissé choir un louis dans le ruisseau. Un chiffonnier est là ; il dit : « Ah ! monsieur, ce qui tombe au fossé devrait être au soldat ! » — « Ramasse-le avec tes dents, répond Camors, et je te le donne. » L'homme hésite, couve d'un regard de haine les joyeux compagnons de Camors, et, s'agenouillant dans la fange, il saisit, avec ses dents, le louis.

Camors lui crie, alors, comme honteux de cet avilissement imposé au misérable : « Hé ! l'ami, veux-tu gagner cinq louis, maintenant ? — Oui. — Donne-moi un soufflet ; ça te fera plaisir, à moi aussi ! » Et l'homme frappe, brutalement, enfiévré. Camors veut lui remettre l'argent promis : — « Garde, dit le chiffonnier, je suis payé ! » Et il s'éloigne.

La scène est jolie, si elle n'est pas vraie. Ils ne sont pas moins de soixante mille braves gens comme cela, à Paris, qui voudraient pouvoir en faire autant.

III

LES GRANDS MAGASINS

Figaro, 21 Janvier 1888

Leur apparence extérieure a été fort bien décrite dans un roman de M. Emile Zola : *Au Bonheur des Dames*. Les symphonies des jours d'exposition y sont parfaitement notées, dans une manière romantique et grossissante certes, par traits lourds d'accumulation qui emplissent, pour chaque tableau, une série de pages.

Les expositions de blanc, des toiles, des gants, des dentelles, des chapeaux, des ombrelles, des soldes, autant de poèmes de couleur qu'exécutent, à des époques régulières de l'année, les directeurs des grands magasins. M. Zola — dont cette œuvre d'ail-

leurs n'est guère plus présente qu'un coucher de soleil admiré, il y a plusieurs années — a magnifiquement restitué, dans son énorme et grasse peinture de mots, les aspects de ces géants du commerce accroupis dans Paris et dévorant autour d'eux les petits comme les moyens boutiquiers.

Mais il reste à glaner, après le Moissonneur.

Autour, parmi un incessant va-et-vient de foule qui entre et qui sort, des centaines de fiacres sont alignés; ils attendent les clients allés au capharnaüm. Dedans, si on n'y était habitué, le spectacle tient de la féerie ; les plus beaux décors et ensembles des plus prestigieux ballets ne valent point la vue d'une de ces énormes halles, surtout les jours d'exposition. Sous les plafonds de verre, dans la clarté du jour ou des rayonnements électriques, ce sont ici des pyramides de nouveautés, là des entassements harmonieux de lingerie, de dentelles empilées, de rubans qui semblent jetés avec négligence; ce sont des attractions, des chatoiements, des resplendissements de tout.

On circule là sans acquérir; les richesses de notre globe, en attendant celles des étoiles, — depuis l'article de Paris jusqu'aux tapis apportés, par des acheteurs envoyés à grands frais, du fond de l'Inde, — sont exhibées là aux mondaines, aux bourgeoises,

aux filles célèbres et menues. aux artisanes. à la cohue de femmes. de femmes surtout. Les hommes sont plus rares; ils accompagnent ou bien ils flânent. en quête aussi d'une « nouveauté ». D'aucuns pourtant. — c'est un des caractères de l'homme-femme. — ont plaisir à errer dans ce monde de tissus, de cachemires. de fourrures. de broderies, de satins, de bibelots. de tentations.

Mêlée à ce peuple curieux. l'activité est étonnante des employés, des auxiliaires dans leurs longues blouses noires, des caissiers avec la continue musique de l'argent qui tombe sur le cuivre cannelé. Çà et là. les montées et les descentes mystérieuses des ascenseurs; tout autour et en haut, dans chaque salle, le pittoresque des tentures d'Orient suspendues aux balcons; éparse, une clameur douce, comme le bruit du colosse qui respire; enfin, toujours et partout, d'un bout à l'autre, battant les comptoirs ét les devantures comme l'Océan fait les récifs et les rivages, un immense coudoiement, parfois exquis, sexuel et social.

C'est une griserie.

Dessous. dans les caves qui. sont comme les coulisses des grands magasins, grouille un autre mouvement. presque aussi intense: il y a là. dans ces catacombes, une vie formidable. Voici d'abord les ré-

serves abondantes de marchandises de toutes sortes. A côté, le salon des Lumières, où on essaie les robes de soirées, à quelque heure que ce soit, les étoffes afin de savoir leur couleur exacte, leur ton précis aux reflets des bougies et du gaz, car le gaz, — alors que l'électricité est partout installée dans les moindres parties du fastueux établissement, — s'attarde dans ce salon des Lumières, l'électricité n'étant pas encore d'usage universel et n'ayant pas encore chassé des maisons les yeux roux de l'autre.

Plus loin, les petits ateliers du menuisier, du plombier, du zingueur, du peintre, pour les réparations courantes; — la papeterie, en blouse grise, qui fournit à la consommation d'en haut, contre les bons signés par les chefs, les fiches, les crayons, les carnets, les registres, les étiquettes, la ficelle, les pains à cacheter, les agrafes ; — la librairie, qui envoie par centaines de mille, en province et à l'étranger, des prospectus, des catalogues, sans compter la multitude de brochures polychromes distribuées dans Paris ou offertes aux acheteurs ; — la salle du contrôle où sont vérifiés les bulletins de tous les vendeurs ; — la réserve des « rendus », où sont classées les marchandises refusées par les clients, les objets qui ont cessé de plaire et vont, d'ailleurs, retourner à l'étalage ; — les cuisines, avec des réfectoires différents pour les chefs de rayons, les chefs de comptoirs, les

commis, et enfin pour le troupeau ouvrier des emballeurs, des facteurs, des humbles.

A une extrémité, la cave des réceptions où arrivent les ballots de tous les coins de la terre qui, après avoir été pesés, vérifiés, inscrits, s'engouffrent ; — à l'autre extrémité, la cave des sorties, et, devant le seuil, les voitures attelées de trotteurs qui portent les colis à domicile, dans Paris et la banlieue, aussi les camionneurs pour les expéditions au chemin de fer. Ce sont là les coulisses ; et, dans ce multiple spectacle souterrain, moins joli, moins coquet, moins apprêté, mais aussi puissant que celui des halles de vente, les chambres de machines à vapeur et des machines électriques joignent la note, d'un éclat d'argent, de pistons et de bielles énormes, toujours allant, coups de jarrets d'acier d'une monstrueuse bête industrielle, membres infatigables, qui sont de cette vie prodigieuse, pressentie dès l'entrée, comme la Force visible, brutalement.

Les magasins de nouveautés sont des endroits, — les seuls, à ce que prétendent les misogynes, — où la femme, presque voluptueusement, de toutes les pointes énervées de son être, frissonne. On la voit arriver, résister plus ou moins, puis, les yeux peu à peu enflammés de désirs, de convoitises, errer, de-ci, de-là, cupide, surexcitée par les « occasions »; elle va

vers le brillant des étoffes, des soieries, des peluches, des velours, comme l'alouette vers le resplendissement des miroirs. Elle cherche des plumes pour son plumage.

Par coquetterie ?

Non, mais par instinct, pour établir ou confirmer son pouvoir. Une jolie femme — elles le savent bien — est une souveraine. Dans un salon, tous les hommes vont vers sa grâce, les artistes, les politiques, les institutaires, les généraux, les magistrats, les aristocraties, les décorations ; ils s'inclinent avec des âmes et des concupiscences de chiens. Ils sont plus ou moins obligés, eux, de faire preuve d'intelligence, de génie, de talent, d'adresse, de bravoure ; mais elles, les très jolies, les très belles, elles existent, et n'ont besoin de rien plus. Elles apparaissent et elles sont victorieuses. Toutes les femmes sont des guerrières d'amour, honnêtes ou non ; elles viennent aux grands magasins quérir leurs armes, car elle n'est pas « moderne » la phrase de Victor Hugo : « La femme nue, c'est la femme armée. » Et les triomphes de celles qui s'habillent bien ? — Mais ici les conquérantes sont conquises.

Et chaque détail fut choisi, voulu à cet effet. Ces bazars, où la majorité de la clientèle se compose de femmes, sont presque absolument desservis par des

hommes. A toutes les voluptés des étoffes, des parfums, de l'attirance des objets, s'ajoute celle des commis. — Quelle idée ! Vite, beaucoup s'insurgent à cette seule mauvaise pensée, car les plus minimes bourgeoises ont un brin des seigneuresses de jadis qui se mettaient au bain, nues, devant leur page ou un valet, et ne s'en inquiétaient pas. Mais pourquoi des femmes ne sont-elles pas là, de préférence, pour un public de femmes ? Il n'y aurait pas le fluide mâle, le magnétisme des sexes ; et c'est pourquoi les hommes composent les neuf dixièmes du personnel des grands magasins.

Le commis est en coquetterie avec la visiteuse ; il lui fait sa cour discrètement, sur un terrain neutre ; il s'agit de la prendre, de la retenir, de la captiver ; et c'est presque le même jeu, ce sont les mêmes inflexions que dans le « flirt ». La femme n'y met pas d'attention, certes ; elle subit, *quand même*, l'influence ; et cette excitation, si latente et si incertaine qu'elle soit, s'ajoute aux autres.

Avez-vous observé une femme qui se fait mettre ses gants ? Oh ! les gants, très longs ! C'est une caresse qui va et vient du bout des doigts, d'entre les doigts mignards, aux fossettes du coude. Les amants ou les maris ne doivent pas pouvoir en supporter l'imagination, qui défendent à leurs femmes de valser. C'est trop sensuel, trop précis. — Et les em-

ployés qui essaient un manteau à une femme ? Ils ont une nonchalance appuyée à les agrafer ; ils lui prennent la taille, passent la main dans le dos, sur les épaules, sous les bras, font lisser le corsage sur elle, insistent aimablement, repincent pour le moindre pli ; ils « pelotent », comme dit l'argot de Paris. — Et aux chaussures ? — Voilà pourquoi celui qui eut l'idée des grands magasins a fourré des hommes partout. Un psychologue, un génie, cet anonyme.

Balzac, l'admirable magicien, ne comprenait l'amour que dans le luxe. Tout est là pour le luxe ; l'amour n'est pas loin. Il ne s'agit pas de l'amour en quête duquel vont les flâneurs des grands magasins ; ils cherchent et ils trouveront : la femme est là dans une des antichambres monumentales du Péché. Et ceux qui ne trouveront pas tout de suite, se frotteront au moins à des corps onduleux, dans la foule, dans les cohues des jours d'expositions. C'est une des hystéries, une des maladies de ce lieu où la pensée du vol germe si aisément, pour le seul plaisir du mal, sous une poussée invincible de l'esprit démoniaque. Des femmes très riches, très honnêtes ont succombé, dans les grands magasins, à la tentation du vol.

« — Moi, disait un galant homme qui les excusait, quand je vais là, je garde mes mains dans mes poches. »

L'amour n'est pas loin. S'il n'a pas rendez-vous près de tel ou tel rayon, il monte au premier étage, dans la salle de lecture. Sur des tables, les plus importants journaux du monde entier, du papier à lettres, des enveloppes, des plumes, tout ce qu'il faut pour écrire, pour être « perfide comme l'eau », selon la comparaison de Shakespeare.

La femme a dépensé beaucoup, plus qu'elle ne voulait souvent ; et il y a, dans cette salle, une boîte aux lettres qu'on lève plusieurs fois par jour. Les grands magasins expédient — à travers Paris, délicieux à cause de ses vices, prétendrait Montaigne, — l'amour menteur et adorable ; et, si des amants ou des maris sont trompés, par milliers, cela n'amène, tant la vie est simple, guère de séparations ou de drames. « On rend ce qui a cessé de plaire », comme dit la règle de ces maisons, d'ailleurs admirables ; et, presque toujours, la vie s'en arrange.

Mais tout cela n'est que détail. Une observation que chacun a pu constater résume la puissance des grands magasins, leur conquête absolue de la femme. Lorsqu'on doit faire une visite assez importante : « Que dirai-je ? » pense un homme. — La femme se demande : « Que mettrai-je ? »

IV

LE PAVILLON CHINOIS

(Au peintre parisien Louis Dumoulin, retour de Chine.)

Figaro, 19 novembre 1887

Dimanche.

Entre deux murs de troncs d'arbres surgissant d'un tapis de feuilles sèches, — qui craquent sous le pied des promeneurs et des promeneuses égarés dans les étroits sentiers, comme si des petits Poucets, en guise de mies de pain, avaient semé des oublis, — sous une voûte frissonnante en l'agonie de novembre et du jour exténués, une arcade, jusqu'à l'horizon brumeux, de branches dépouillées par les premières bises, sous un ciel de plomb qui, à travers un dôme de branchettes entrecroisées, une dentelle noirâtre de menu bois, transparaît, ciel de l'hiver pro-

che, ciel bas emmitouflant la terre de brumes, c'est — aux Acacias. — sur une triple file, un mouvement continu, régulier, lent et monotone, de voitures. Décor à la sépia, peu à peu sombre, haussé de ton par la rouille ou l'or de frondaisons moribondes et par les éclats de miroirs d'encre des dessus des coupés.

A droite des voitures, une cohue élégante va et vient doucement, où des yeux mouillés de jeunes filles, de jeunes femmes évoquent des pervenches d'avril, et des bouches sensuellement fines les roses rouges envolées ; à droite, la foule péripatéticienne, jolie et exquise, avec, çà et là, des silhouettes balourdes, des formes communes endimanchées. — En victorias, les filles célèbres, aux visages connus, comme la lune, et tous ceux qui vivent du faste et de sa publicité, certains peintres, certains boulevardiers, certains hommes d'esprit, certains hommes du monde. Des bonjours s'échangent, des sourires, des regards ; ce sont des plaisirs, ce sont des affaires, c'est Rome au temps des Augustules, c'est Byzance, c'est Is, c'est Paris, pareille à Is. — un dénombrement d'une épopée monstrueuse et complexe de l'argent, des ambitions, de l'envie, du luxe, de la luxure, et, qui sait ? de l'amour, car on trouve encore des fleurettes épargnées, au plus fort de la mêlée des champs de bataille. — Les arbres, aux ramures défeuillées, sont gris, presque mauves, dans le terne

jour du soleil invisible. Paris revient; s'en est allé l'été, s'en va l'automne, — s'en va.

Le Z des larges avenues, depuis la place de la Concorde jusqu'à la Cascade, est ainsi, comme aux Acacias, peuplé d'équipages mondains ou galants, de voitures de cercle, et de milliers de piétons, employés, commercants, bourgeois de Paris qui flânent. De l'orée du Bois, si l'on se retourne du côté de la ville, c'est jusqu'à l'Arc de Triomphe gigantesque, dressé sur la hauteur, avec une grande ombre dans le trou de sa porte, entre les réverbères éteints, l'hiver, qui de chaque côté fait la haie avec ses arbres dénudés et çà et là les bouquets de ses verdures persistantes, entre la double ligne des somptueux hôtels, — un fourmillement de taches noires, (sauf sur l'allée des cavaliers, qui étend, quasi déserte à cette heure, son long ruban de terre marron), un fourmillement continu, indistinct, d'où à mesure émergent chevaux, coupés, victorias, cochers mastic ou bleus, — et les visages parés d'une sélection parisienne. Sélection de fortune, d'intelligence, de beauté, de vice, — de bien comme de mal ; les deux triomphent et se saluent. Le ciel, à présent moins lourd, plus pâle, traîne dans les coins des nuagillons violets ; puis il s'assombrit de crépuscule où s'effacent peu à peu les tours du Trocadéro, les sveltes tours blanches coiffées d'or.

Le retour du Bois commence. Tandis qu'à la gare, à quelques pas de la porte Dauphine, le populaire s'engouffre dans les trains qui, toutes les sept minutes, errent le long des fortifications, autour de Paris, bêtes de fer sifflant et recourbant leurs formidables échines, lâchent des panaches de fumée par les cheminées dissimulées, dans le bas de l'avenue, au milieu de corbeilles d'arbustes, — les voitures élégantes disparaissent : mais les voitures galantes, celles des viveurs et des fêteuses, s'arrêtent au Pavillon chinois ; depuis l'hiver dernier, c'est la mode. Tantôt, sous le crépuscule, avec le découpage bizarre de ses toits faisant comme des pointes d'ailes membraneuses, on eût dit, à le regarder en clignant un tantinet les yeux, dans le trouble et l'incertain du jour en fuite, une immense chauve-souris embarrassée, abattue dans les arbres. Vite il s'est allumé ; à présent, — comme un décor qui change au théâtre, suivant l'éclairage — il a l'air d'une maison de verre et de fleurs, où brillent, à travers les carreaux humides du soir, les globes de gaz, pareils à des magnolias de lumière.

Oui, il s'est « allumé ». A chaque instant, de la suite de victorias engagées à mesure dans le chemin qui contourne entre les deux ailes, descendent les trios de gommeux, et, seules, ou deux à deux, les marchandes de plaisirs, toute la promotion de Cy-

thère, tout le bataillon érotechnique, avec çà et là de gentilles capitaines et des officiers supérieurs du baiser, accompagnées de vieilles « brisques », pour ordonnances. Passions, égoïsmes, vanités chauffent là; et les désirs variés, fièvres pécuniaires ou sexuelles, avec le brouhaha des mots et des rires, montent vers le plafond enfumé où sont peints des frondaisons japonaises et des oiseaux du pays d'Orient, du Céleste-Empire, des terres de soleil; ils s'allument, aussi les regards cupides, luxueux, en ce marché choisi de caresses et d'argent, — *struggle for kisses and money*. Tout ce phosphore de pensée intense et en branle ne tombe-t-il pas, composant un peu de cette tiédeur particulièrement spéciale et nuancée qui sent la jolie fille et le bon cigare, un peu de cette clarté trouble, qui est troublante aussi — pistils de gaz, pétales opaques, magnolias énervants ?

Les yeux des femmes sont bleus comme des billets de banque, verts comme des absinthes; leurs bouches sont rouges du carmin mis sur les baisers de la nuit. Beaucoup reviennent des courses; elles ont leur carte — leur carte d'entrée au pesage — attachée à un bouton de la manche ou du devant de leurs vestons en drap anglais, de leurs waterproofs à grands carreaux. Arrivées des faubourgs de Paris,

par le Moulin de la Galette et l'Elysée-Montmartre, des honnêtes provinces, des étrangers proches ou lointains, apportant au minotaure son tribut de vierges, et, parfois victorieuses du sphinx, filles de concierges, d'ouvriers, de bas employés, de pauvres diables, — à présent une aristocratie de batiste, une aristocratie de dessous, — elles sont les maîtresses. La vie crie : « Sauve qui peut ! » Ils se sauvent, les jolis animaux ; et c'est ici, dans la poésie d'un crépuscule particulier, d'un charme d'automne où Paris qui rit s'éveille et revient à lui — on rentre ! on rentre ! — un « tattersall » de leurs marchés ; c'est une halle aux baisers.

Les hommes, des jeunes gens pour la plupart, sont bruyants ; ils jettent leur gourme, mais d'aucuns sottement. Ils n'ont pas l'amie qui leur plaît, mais celle qui est un peu célèbre, dont le nom est cité par les « échotiers » de ces dames. « Comment, moi, rien aux femmes ! s'exclamait un journaliste. Je paie toujours mon écho. » Et ça fait de la gloire, dont les amants des filles sont fiers. — Alors, le Pavillon chinois, de cinq à six, est plein. On applaudit à outrance, on pousse des cris, des onomatopées de bêtes : « Messieurs, j'ai connu intimement Gramont-Caderousse. » Au fond de la salle, devant la cheminée où rutile un large brasier, le comte de la N***, drapé dans un pardessus de fourrure, l'œil brillant

d'un fou, le geste large et nombreux, déclame une pièce de vers incohérente où il s'agit de son ami Caderousse, de « l'infâme » Wilson; M. de la N*** demande qu'on envoie en Calédonie le « compagnon d'autrefois » et qu'on lui donne, comme dernière faveur, à tenir, au bagne, une boutique de revendeuse à la toilette. Le tapage est énorme, tumulte que dominent, çà et là, quelques mots. La clameur des gommeux, des filles est si violente que la fin du vers et de la pièce sombre dans l'ouragan des voix et des mains. Pauvre comte ! — Puis Gontard, connu de la haute noce par plusieurs années de « fumisteries », dont les succès plaisants se racontent comme une légende, chante, à la façon de Paulus : *En revenant de la Revue*. Une blonde à fossettes, mignonne et frisottante sous un cabriolet Empire, accompagne au piano; et tout le monde, assis ou debout, reprend au refrain. — Le spectacle est drôle. Que de détails « amusants ! » comme dit l'argot des peintres. Ici, le reflet dans une glace d'un coin de table, — de chapeaux de soie reluisants sur des têtes jeunes et éreintées, maintenues raides par de grands cols cassés, — de visages de femmes, gentiment coiffées de fantaisies, les yeux pervers avivés par le kôhl, minois sous la voilette, avec un retroussis qui laisse nues les lèvres rouges, — le tout coupé par le cadre de cette eau. En face, à travers les vitres,

du côté du Bois, un autre aspect. Le ciel, très bleu maintenant, le morceau qu'on en voit, un ciel qui semble glacé, transparaît derrière l'emmêlement des hautes ramures, et, au bas, où l'emmêlement devient un mur de nuit, filent — procession régulière de lueurs, aucune plus vite, — les lanternes des dernières voitures. Et, dans l'azur, s'affirme une pâle lune d'argent. « Oh ! la lune ! — Oh ! l'argent ! »

Tout à coup, en quelques minutes, — comme si ce monde obéissait à une règle, et, en effet, ils en subissent une, — chacun s'en va. A partir de six heures, il n'y a plus qu'une douzaine d'habitués, de retour d'un « rallye » dans les environs. Dehors, une bande de petits gommeux se pressent autour d'une victoria où vient de remonter une femme aux cheveux cuivrés, nuance chaudron, qui, il y a très peu d'années, dégringola sur l'avenue de Villiers, d'une aile du Moulin de Montmartre. Tous veulent monter avec elle. « Non ! non ! d'un gai ton de colère ! Je n'emmène que Fantôme ! » C'est le surnom — rien d'artiste comme la réalité — d'un jeune vieux gringalet dépilé avant l'âge, qui s'est blotti à côté d'elle et qui se ruinera, se tuera peut-être pour elle, pour cette preuve d'amour, ce choix devant tous les autres. La victoria part au galop de deux che vaux bais ; les petits gommeux suivent, courant au-

tour, comme des levriers en paletot. Vers l'Arc de Triomphe, qui se dresse dans les ténèbres, sur Paris, en un fond d'apothéose, la fille, — l'humble modiste d'autrefois, la gamine du revers de la Butte, avec son cortège, qui jappe, de bourgeoisie et de noblesse, — fuit entre la double ligne de feux roux.

Et bientôt tout disparaît, — la levrette et ses amoureux qui, à mesure, s'égrènent — dans la symphonie noir et or.

Croquis anglais

HENRY IRVING

Événement, 7 juin 1887

Presque tous les journaux français ont annoncé que M. Henry Irving, le grand tragédien et impresario anglais, donnait, vendredi, au Lyceum-Théâtre, une représentation au bénéfice des victimes de l'incendie de l'Opéra-Comique. Les employés et les artistes apportant leur service gratuit, la location étant très belle, on sait que la recette, c'est-à-dire la somme envoyée de Londres à Paris, sera environ de dix mille francs. Sans faire remarquer que c'est un exemple pour certains organisateurs de fêtes de charité parisienne — *pas de frais défalqués*, *le concours désintéressé de tout le monde* — j'espère que mes

compatriotes seront touchés du sentiment qui a mû le directeur du Lyceum-Théâtre, comme je l'ai été moi-même quand, lundi soir, le distingué « acting manager », M. Bram Stoker, sachant que j'étais dans une loge, est venu m'annoncer, de la part de M. Irving, sa résolution d'offrir le produit net d'une représentation aux victimes de notre récent désastre boulevardier. — Certes, il y a là mieux qu'une manifestation de fraternité cabotine, car on se fût moins ému pour cent cinquante ouvriers brûlés dans une fabrique ou engloutis dans une mine, et, s'il y en avait, on eût recherché et puni plus sévèrement les coupables. Qu'un train déraille par la faute d'un malheureux aiguilleur à qui une minute de distraction dans sa vie pitoyable et humble aura été fatale, le pauvre diable sera envoyé au bagne. Mais un directeur de théâtre! sacrilège! C'est ratiociner sur des chimères; voilà longtemps, le Bonhomme a dit :

Suivant que vous serez puissant ou misérable,
Les jugements de cour vous feront blanc ou noir.

Dans le témoignage, si généreux et si cordial, de M. Irving, je me plais à voir non seulement un mouvement d'humanité mais encore une sympathie pour un peuple, sympathie que lord-maire exprimait, il y a quelques semaines, en un spirituel discours, lorsqu'il présida le banquet des membres protecteurs de

l'hôpital français de Londres : « Nous sommes comme deux frères qui peuvent, un instant, être séparés par une discussion d'intérêts, mais qui, aussitôt, se retrouvent plus amis qu'avant. »

De l'avis de tous, même de ses détracteurs, M. Henry Irving, « le meilleur acteur anglais et le seul successeur des Garrick, des Kean, des Kemble, et des Macready » — est encore le plus parfait gentleman. Et ici je citerai les lignes que lui consacra un diplomate étranger, dans son ouvrage : *la Société de Londres*. Tous les détails sont d'accord avec l'opinion d'un grand nombre et, pour mieux dire de tous. « Ses prodigalités ont séduit l'imagination populaire. Sa générosité et sa munificence bien connues ont fait de lui une idole. Tout ce qu'il fait est fait sur une grande échelle, sans ostentation et sans violer aucune des lois du bon goût. Quelles que soient les fêtes qu'il a imaginées pour ses amis, elles ont été parfaites en leur genre. Son extérieur est intéressant, il ne manque pas, il est vrai, d'excentricité, mais il ne manque pas non plus de distinction. Ses manières sont polies et douces, sa voix, en dehors du théâtre, est toujours agréable et son sourire particulièrement captivant... C'est un homme d'affaires rusé et infatigable. Il n'encourrait jamais le risque le plus lointain d'un échec

dramatique en négligeant les détails qui peuvent aider au succès. Dans une grande société, il est réservé, et il rappelle à quelques gens feu lord Beaconsfield... C'est le seul acteur vivant qui, je le pense, a été choisi, *honoris causa*, comme membre du club de l'Athenæum, et probablement c'est le seul acteur à qui le même honneur ait été aussi conféré par le comité du Reform Club. » Nous sommes loin du comédien de jadis qui, regardé comme un gueux, errant de ville en ville comme s'il avait toujours eu cinq sous dans sa poche, — lorsqu'il n'était pas accueilli dans un château en qualité d'espéce de bouffon — couchait à la belle étoile, après avoir dîné de rayons de lune.

Ceci pour le mondain, pour l'homme hors de ses rôles : *Richelieu*, mauvaise pièce de Bulwer ; — *Hamlet*, Benedict (*Beaucoup de bruit pour rièn*), de Shakespeare ; — *Werner*, tragédie de Byron ; — *Faust*, adaptation de Gœthe ; — *Louis XI*, arrangement de Casimir Delavigne. C'est un savant, un inquiet, plus qu'un comédien inconscient, mais un artiste véritable ; avant de se montrer en un rôle nouveau, il recherche tous les documents qui peuvent lui servir à sortir son héros du passé, de la mort où il repose, du linceul de phrases dont les écrivains les enveloppèrent, et, comprenant les mots, ces signes

évocateurs, lorsqu'ils sont assemblés avec talent ou génie, se grimant en cardinal de Richelieu, par exemple, d'après le portrait de Philippe de Champaigne posé dans sa loge. relisant les mémoires de Philippe de Commines, Victor Hugo (*Notre-Dame de Paris*). Walter-Scott (*Quentin-Durward*), avant de jouer Louis XI, — il donne, sur la scène, l'illusion même de l'existence, l'émotion des réalités.

Ainsi, pour le fondateur, mal apprécié, de la monarchie française, M. Irving, par la façon merveilleusement expressive dont il interprète son rôle, crée, une seconde fois après la nature, qui le fit vivre il y a quatre siècles. ce terrible Louis XI ; le roi complexe et prodigieux. en cette apparition théâtrale, ressuscite.

Pour cette représentation au bénéfice des victimes — pas des morts. je pense — de l'Opéra-Comique. M. Henry Irving a choisi un de ses plus grands succès, le plus grand même : *Faust*. Il est très curieux à voir, en effet. en son incarnation de Méphistophélès ; nous avons là mieux que le pantin de convention qui ricane et chante à l'Opéra et sur toutes les scènes inférieures et similaires.

Ce n'est point que je sois d'accord tout à fait avec la manière de concevoir de M. Irving; car on peut lui faire deux reproches. Parfois il accentue trop le caractère « farceur » de Méphisto (c'est une « blague »

en vérité, qu'il fait à Dieu en essayant de lui ravir l'âme de Marguerite.) Parfois il est trop tragique ; on dirait, en vérité, que cette petite âme blonde de jeune fille est l'infini, la synthèse de l'univers, que se disputent deux êtres mystérieux. Ne semble-t-il pas que cette aventure, malgré le symbole, est moins importante ? Qu'un acteur français, Mounet-Sully, par exemple, jouât Méphistophélès, je souhaiterais qu'il fût plus sourieur, plus galamment ironique, d'une perfide désinvolture de dandy adolescent; cette escapade d'enfer dans la chambre d'étude de Faust et dans le jardin de Marguerite est une distraction de jeune Satan.

Cette élégance, d'interprétation n'empêcherait pas que, de retour dans son royaume des ténèbres, Méphisto, comme est magistralement Irving, au sommet du Brocken — en une mise en scène qui serait ridicule si, par le concours des plus humbles figurants et un art absolu, tous jouant leur partie, elle n'atteignait au prodige, à l'épouvante — ne devînt le Maître grandiose, parmi les tonnerres, le frémissement d'ailes grises des anges du mal, le chœur des ombres glissant, rampant, surgissant tout à coup en des cris d'orfraie, parmi les lamentations blasphématoires des êtres de négation orgueilleuse, des gnômes de vice et de nuit, *le Satan gigantesque*, dont la face illuminée d'éclairs clame les défis, et

dont la main, qui semble atteindre le ciel — *tant le Damné est formidable* — menace celui qui s'y cache.

Mais si M. Irving est supérieur dans ce rôle de Méphistophélès, où les Anglais l'acclament, il suffit de l'entendre dire : « Ah ! docteur ! docteur ! » pour comprendre, à l'intonation finale, une souveraine ironie. « Vous croyez tout connaître, et vous êtes un écolier ; vous ne savez même pas jusqu'au bout le b-a-ba des choses. Ah ! docteur ! docteur ! » Et cette intonation revient, toujours variée et toujours pareille, chaque fois qu'il s'adresse à Faust. Si M. Irving est inoubliable avec sa face impassible, sans tressaillements, si ce n'est d'un ironique sourire presque mort qui égaie à peine les lèvres, le front élevé, sans plis, les yeux vert d'or sous d'épais sourcils, fantasques, angulaires, le nez fort et crochu d'un être de ténèbres, la démarche caractéristique et géniale, son corps de diable boiteux qui trottine et cloche, comme si, dans sa chaussure d'emprunt, il dissimulait les pieds fourchus du Bouc, — s'il est inoubliable en sa haute et tortueuse silhouette rouge, de Méphisto, ou drapé de son manteau noir il m'a fait un plaisir plus complet encore en Louis XI ; il y est incomparable.

Dévot, familier, sournois, caressant, peureux —

de temps en temps se grattant la tempe du doigt, d'un mouvement machinal qui relève un peu son chapeau orné de saints — terrible comme lorsqu'on a fait évader Nemours et qu'il renverse à terre Marie, la fille de Commines, — double toujours, comme lorsqu'il demande à François de Paule « de le bénir tellement qu'il en devienne plus jeune. » — cajoleur de son médecin encore plus que du moine — M. Irving se sert de l'œuvre de Casimir Delavigne ainsi que d'un mannequin grossier aux apparences de momie, d'où il tire un homme.

Et quel homme ! Louis XI !

Bien qu'il y ait dans cette tragédie, surtout le roi de la légende, le scélérat rusé, le fantoche qui tremble pour sa peau et que sa terreur de la mort agenouille, le sournois cruel, presque grotesque entre son médecin Coyctier, qui tient sa santé, et François de Paule, qui tient son salut, — non pas le roi qui, au milieu de nobles, aussi puissants que lui et parfois davantage, ligués entre eux et avec l'étranger, fit le royaume de France, le grand roi tel qu'Urbain Legeay, en son histoire de Louis XI, le restitua pour nos admirations, un négociateur plus probe encore que ses proches en une époque de trahisons — M. Henry Irving précise l'un et laisse entrevoir l'autre. Louis XI, c'est une âme moderne embarrassée dans la foi, Pascal sur le trône, deux siècles

avant celui de Port-Royal. Méphistophélès au seuil du moyen âge, tout embourbé encore dans les ornières de l'an mil, un de ces hommes dont les ambitions, qui leur semblèrent parfois des crimes, furent si fières et si hautes qu'elles semblaient s'agiter dans l'ombre de Dieu; la clarté faite, on ne voit plus que des génies.

Si M. Irving ne marque pas tout cela, il prête du moins à y penser, En tout cas, nul plus que lui — si ce n'est Sarah Bernhardt — n'a la science du pittoresque. « Il est souvent à peindre, » me disait M. Whistler, président de la Société des artistes britanniques, l'étrange et original évocateur de troubles et troublants paysages, de femmes élégantes et perfides, vicieuses charmeresses. Comme Sarah, M. Irving sait allier la grandeur à la familiarité, aux licences — pour l'ancienne convention théâtrale — de simples attitudes.

A l'acte de la chambre à coucher, où, dans une haute cheminée, flambe menu un énorme brasier, Louis XI, à trois reprises différentes, se chauffe. La première fois, assis sur un escabeau, il approche ses doigts glacés, tremblottants, où le sang n'arrive presque plus; la seconde, le dos tourné vers le feu, relevant son manteau, il parle ou il écoute; la troisième, assis encore, il prie les saints de son chapeau

qu'il tient entre les mains, ces images dont tout à l'heure il disait : « Si je croyais qu'elles pussent connaître ce qui se passe dans ma tête, je les brûlerais. » C'est admirable d'exactitude; c'est, à chaque instant presque, en figure vivante, un tableau de maître.

Enfin, au cinquième acte, la couronne sur ses cheveux blancs, drapé dans son manteau bleu royal, lorsqu'il entre, tenant son sceptre comme un hochet, la mort sur le visage, et laisse tomber le sceptre, puis s'affaisse sur un siège recouvert d'une étoffe d'un rose fané — en dehors de son art infini de tragédien — il est, jusqu'au moment où il glisse et tombe allongé sur le ventre, *cadavre enveloppé de splendeur*, en ses poses successives, le plus intelligent et le plus magnifique artiste corporel.

II

JERSEY

---

10 juillet 1887

Elle continue sa tradition de lieu de refuge, Jersey, l'île charmeuse. Après Montgommery qui, ayant eu l'aventure, en un tournoi, de crever du bout de sa lance l'œil d'Henri II, jugea bon de s'enfuir à Saint-Hélier, d'où il eut tort de revenir pour des rébellions protestantes, car, assiégé dans Domfront par Matignon, il se rendit, sur promesse de la vie sauve, et fut décapité après, selon l'ordre de Catherine de Médicis ; — après Jean Cavalier, le paysan cévenole, qui finit gouverneur de Jersey ; — après des bandes d'émigrés, dont Chateaubriand, vers 1793 ; — après le duc de Berry, qui de là fit voile vers Cherbourg

à la suite de l'abdication de Napoléon : — après Victor Hugo, le plus glorieux des exilés jersiais ; — après le poète, c'est le comte de Paris. Il a choisi l'île adorable pour y réunir ses fidèles de Bretagne et y revendiquer, bien bourgeoisement, le royaume de France en serrant les mains à quelques amis dans une petite villa gaie de fuchsias et de roses.

Il est allé aussi, je pense, se renforcer de patience et de philosophie par une visite à son frère et cousin le roi des Ecrehou. Rochers bas et déserts, sauf dans la belle saison où des Jersiais, possesseurs là de vagues cabanes, vont pêcher le homard, le congre et couper du varech pour engraisser les terres, îlots et îlettes fouettés par l'ouragan, cinglés par le raz, les Ecrehou ont un roi, nommé Philippe Pinel — Philippe Ier — depuis quarante années gouvernant là, respecté des peuples voisins. Dans le palais du roi Philippe, dressé en pierres sèches sur le seul point des Ecrehou à l'abri des marées d'équinoxe, dans la seule chambre — qui a une cheminée, un poêle de fonte, quelques ustensiles de cuisine ébréchés et bossus, un lit de varech bordé de cailloux de granit fichés en terre, et pour distraction une grive en une cage d'osier suspendue au mur — le comte de Paris, causant avec le maître des Ecrehou, a pû comparer son destin à celui de ce roi régnant et réfléchir sur la vanité des rêves, tandis que, par la porte, il voyait çà et là, dans l'aire sablonneuse.

les grandes mauves sauvages aux hampes en fleurs s'inclinant aux souffles de mer, puis les flots bleus et, au bout de l'horizon, la côte de France, d'un gris bleuté.

Là-bas, très loin, Paris, la ville dont il est comte, — « Oh ! vile ! » dit l'exilé — est indifférente en sa chanson quotidienne de plaisir, de travail, de progrès, en sa clarté de capitale prodigieuse que, la nuit, lueur diffuse au ciel, on distingue, dans la campagne environnante, à plusieurs lieues. Oh ! ville !

Quelques heures de chemin de fer, deux heures et demie de bateau, on est transporté dans une autre civilisation presque, dans d'autres mœurs, d'autres coutumes, et — reculé au moyen âge — le Parisien trouve des seigneurs prélevant la dime, seigneurs de fiefs et seigneurs de manoirs, des messires, des baillis, des sénéchaux, des centeniers, un connétable, une féodalité plaisante et bilingue, mais où le Français est officiel, en même temps une liberté complète, l'autonomie en douze paroisses sous le protectorat de John Bull, des magistrats électifs, pas d'impôts ni de monnaie, ni de sang, et tout le décor, d'un très intense pittoresque, de la vie moderne. — Oui, délicieuse, l'île qu'un cataclysme effroyable, en 709, détacha du continent, sous une invasion d'eau irrésistible et terrifiante ! Jersey, bateau de fleurs au milieu du champ de désastre, la plus coquette des Channels

Islands, « morceaux de France tombés dans la mer et ramassés par l'Angleterre », a dit Victor Hugo, dont les vers viennent sous ma plume :

> Jersey dort dans les flots,ces éternels grondeurs,
> Et dans sa petitesse ; elle a les deux grandeurs.
> Ile, elle a l'océan, roche, elle a la montagne,
> Par le Sud Normandie et par le Nord Bretagne.

Dans un pays minuscule, c'est un imprévu des paysages les plus variés. Une suite pimpante de baies, d'anses, de criques, de plages enchanteresses au sable fin et doux en des hémicycles de prairies très vertes, d'un vert exaspéré, où paissent, dans l'herbe jusqu'au jarret, des vaches illustres, fines d'allure, alertes et graciles ; — au long de la mer, des ondulations de tamaris, des bouquets de lauriers-roses et des fourrés d'eucalyptus ; — partout, des vergers, avec des choux gigantesques, des jardins édeniques, des maisons blanches parmi l'ombre des feuillées, des cottages en des parterres de rosiers, de camélias, de formiums, d'œillets, de hauts tournesols cherchant le soleil avec leurs faces jaunes, des oasis de géraniums monstres et des haies de fuchsias arborescents où se balancent des multitudes de clochettes pourpres ; — ici, des chênaies profondes, des pacages toujours, où, errent les silhouettes rousses de taureaux et de vaches. la richesse de l'île, des vallons d'une fraîcheur quasi

froide au plus brasillant midi ; — en tous les sens, des routes sous une continue arcade d'ormes, des sentiers sous un long berceau de branches ; — enfin, çà et là, car tout n'est pas sourire et avril, au nord et à l'ouest, très découpés, âpres avec des bruyères, des genêts, soudain contraste, des panoramas d'Océan grandioses, des murailles de granit, falaises déchiquetées au bas desquelles la mer se lamente, des trous où les vagues s'engouffrent et grondent épouvantables, des chapelets de récifs, au larges, contre lesquels écument les courants, le Gulf-Stream, des rocs aux crépuscules fantastiques et, sur eux, le tournoiement de mouettes, de goélands qui piaillent en une sorte de gémissement, d'appel plaintif, humain comme des cris et des pleurs d'enfant. — Tel est, malgré l'horreur farouche de quelques aspects, Jersey, bouquet épanoui, reposoir de verdure dans l'hymne des flots.

Ceci est le primitif décor, la nature chauffée par la tiédeur que les courants traînent depuis les tropiques. Mais non moins intéressante est la ville, la capitale de cet Etat minuscule. Calme le jour, Saint-Hélier, qui a élevé sur une de ces principales places publiques, ô ironie de la gloire ! une statue dorée à un personnage inconnu, est propre extraordinairement au grand soleil, derrière le fort Régent et le château Élisabeth

qui gardent l'entrée du port. Les touristes sont en excursion à Gorey, à la grève de Lecq, à Plémont ; le grand marché seul est animé, avec ses comptoirs fleuris de marchands de fruits, de légumes, de poissons, ses étals de boucher et de tripier, jolis comme des devantures de modiste.

Mais le soir, dès sept heures, quand les magasins de Gruchy versent dehors les bataillons de petites vendeuses blondes, les rues, King street, Halkett place surtout, New street, prennent une physionomie originale de mouvement. Entre les boutiques éblouissantes, où dans les vitrines étincellent les bijoux de granit, des babioles qui veulent être des souvenirs, les papiers d'argent ou d'or des cigares exempts de régie ; entre des affiches immenses, les bars, les concerts, les boutiques où, à la porte, raccrochent des waterproofs et des manteaux de caoutchouc, une cohue va et vient ; des bourgeois en voyage circulaire, des collégiens en vacance ; — des clergymen, graves en leurs redingotes à collet droit et suivis de leur épouse et de leur géniture ; — des Anglais en complet de flanelle, chaussés pointu, coiffés de chapeaux en drap quadrillé, à oreillettes ; — des salutistes qui hurlent des cantiques sur des airs de beuglant ; — des policemen avec un ceinturon, dans le dos, leur lanterne sans feu, le bâton au côté ; — les soldats en veste rouge bien ajustée, larges d'épaules,

marchant devant eux sans se déranger d'un pouce dans la bousculade de la chaussée et des trottoirs ; — puis une foule de gamines raccrocheuses ou faciles, avant de rentrer chez leurs parents, des petites filles récemment écloses que çà et là on suit dans les « passes » ou encore au pied du fort Régent, sur les bancs, en face de la mer qui dit aux baisers rapides sa chanson éternelle.

Jusqu'à dix heures, des musiciens ambulants ont installé des orchestres au coin des carrefours, des crieurs de journaux agitent leurs cloches. Enfin, la rue s'apaise, se fait silencieuse ; il n'y a plus çà et là, à part quelques touristes noctambules, que des groupes louches, des prostituées errantes ; les petites filles sont rentrées.

Une capitale d'une modernité extrême, d'une saveur londonienne, au milieu d'un Eden, voilà Saint-Hélier.

La plage, avec le casino, est à quelques minutes, à George-Town. C'est là qu'est la maison de Marine-Terrace, habitée par Victor Hugo pendant les trois premières années d'exil. — Sur cette époque, dans des lettres de Victor Hugo et de sa famille adressées à mon grand-père, M. Charles Robelin, j'en trouve une de Madame Hugo, particulièrement intéressante et qui raconte la vie intime des exilés :

Dimanche, 29 janvier 1854.

« Mon cher ami, je ne veux pas que le mois de janvier se termine sans vous envoyer mon souhait de bonne année. L'année dernière, j'ai pu vous serrer la main. Maintenant, je ne le puis, hélas ! j'ai le bras trop court. Mais pour le cœur il n'y a pas d'obstacles. Tous les décrets n'y peuvent rien. Aussi mon cœur est-il bien souvent près de vous.

« Notre existence est tranquille. Le travail en est le fond. Une fois par semaine, nous avons à dîner quelques proscrits mélangés de rares Jersiais. Une actrice de Paris, Mlle Grave, fait en ce moment les beaux jours de l'île, je devrais dire les beaux soirs. Elle a joué, la semaine dernière, la reine dans « Ruy-Blas ». — La population de la ville avait rempli la salle. — Nous sommes en ce moment dans une grave attente. Un homme, assez grand scélérat, devait être pendu à Guernesey (île voisine). Mon mari a écrit une lettre pour provoquer les habitants de Guernesey à demander une commutation. La lettre, qui a l'éloquence du cœur et de la conviction, écrite par un homme de génie, a fait grande sensation. D'abord un sursis à l'exécution a été accordé par les juges, ensuite une pétition accompagnée de 1,500 signatures a été envoyée par les Guernesiais à leur reine. Nous atten-

dons le résultat. Ce sera une grande joie si cette homme a la vie sauve.

» Ce qui me manque, cher ami, c'est de ne pouvoir former un seul projet. L'avenir a son livre fermé pour nous. L'exil est presque la seule situation où l'on ne puisse rien projeter. Je ne puis me dire : L'année prochaine, celle qui suit ou bien l'autre, j'irai à Saint-James passer l'automne et là je verrai entrer par la porte grillée mon cher Robelin, mes Meurice. Je suis comme un être qui marche dans un épais brouillard, je ne sais où je vais. Tout ce que je demande, c'est d'avoir le temps de m'arranger un petit nid et pouvoir y recevoir mes amis, de les voir tous venir à ma table, avant que de m'en aller dans le gîte qui nous est préparé là-haut, il m'attire aussi; des êtres bien aimés m'y attendent, Les deux logis me plaisent également. Mais je tiens à les habiter tous les deux. Je suis une gourmande.

» Mes enfants se portent bien. Tous mes hommes sont allés festoyer chez un proscrit hongrois, Teteki, galant et charmant garçon. Auguste vient de s'approcher de moi, il sent encore le vin. Je n'ai pas de détails. Mais il y a dû avoir quelque griserie. — Ma fille est charmante, elle s'arrange de tout, elle profite de tout, elle sait presque l'anglais. C'est une rose philosophe, — elle s'arrange de tout, excepté pourtant du mariage. Elle a manqué depuis l'exi

deux bonnes occasions. Jusqu'ici le mariage ne lui sourit pas. J'aurais pourtant voulu faire sauter mes petit-enfants sur mes genoux. Mais mes grands enfants ne sont pas matrimoniaux. Ils s'accrochent sans en vouloir bouger à la maison paternelle. — J'écris devant moi comme une bête, je n'ai plus de place pour vous dire adieu.

«ADÈLE HUGO.»

Le grand poète, comme chacun sait, fut obligé de quitter Jersey pour un calembour de Félix Pyat. La reine Victoria venait de donner au maréchal Canrobert l'ordre du Bain, et Pyat avait ainsi exprimé le menu fait dans le journal des proscrits à Saint-Hélier : «La reine a mis Canrobert au bain.» L'empereur trouvait que son flagellant était trop près de France, et Hugo, sous prétexte de calembour, dut se retirer plus loin, à Guernesey.

Sur les trois années de séjour du poète dans la première île, j'essayai d'avoir quelques anecdotes d'un vieux bonhomme de Saint-Hélier qui eut la fortune de causer avec Victor Hugo, presque quotidiennement, à Marine-Terrace : «— Je le vois encore dans la mer, sa belle tête hors de l'eau...» C'est tout ce que j'en pus tirer ; il ne se rappelait pas autre chose. En effet, à Jersey, les hommes ne mettent pas de

vêtements pour se baigner; on y regarde un bout de costume comme indécent, et Victor Hugo lui-même, notant ce trait de mœurs, a dit « qu'un caleçon souligne ». C'était, pour le Maître, une joie de l'exil d'aller, simplement, — tout nu — causer avec l'abîme.

III

HYDE-PARK

UN DIMANCHE SOIR

Londres, 23 juin 1887

Le long de Rotten-Row abandonné, au terrain battu, sans attelages somptueux, sans gentlemen, sans personne, aux chaises en bordure inoccupées, le long du Row, une cohue domestique erre lentement, jeunes hommes et jeunes filles. Laides toutes, en un mauvais goût de toilette. Pour pittoresque, les soldats anglais, les uns aux pantalons noirs bandés de rouge moulant les longues jambes et la croupe, la veste écarlate serrant la taille comme un corset, ca-

valiers en petite tenue, leur minuscule toque ronde, qui ressemble aux pâtés de cochon que vendent les charcutiers britanniques, incliné un pouce au-dessus de l'oreille droite. D'autres sont coiffés de la toque écossaise, à rubans derrière ; enfin, çà et là, un des Goldstream-Guards, culotte noire, tunique vermillon, dépasse la foule de son haut bonnet à poil, où dans l'encadrement de la toison apparaît — de loin comme un sexe de femme, n'était la mentonnière de cuivre, — une figure imberbe. Tous, coquettement, tourlourous rehaussés de dandysme, un stick à la main.

Sept heures. Le crépuscule s'allonge sur la rivière, sur le joli paysage d'eau. Deux barques, vagues dans le brouillard, glissent ; on dirait l'onde du Léthé, des ombres de bateaux avec des ombres de passagers et des ombres de rames. Mais tout cela exquis de symphonie, note en gris et bleu, estompée de brume. Les arbres sont grêles, les pelouses s'étendent vertes d'un émeraude sombre, gazons et feuillages nourris d'une sève salie, de l'air noirci par la fumée, par le « fog », une atmosphére d'usine et de suie. On croirait un parc de mystère en un paysage de deuil ; il semble qu'une crèpe intangible flotte sur l'harmonieux et assoupi décor ; on s'en va dans un parc des limbes.

Un ouvrier prêche, en dedans d'une barrière de

fils de fer, au bord d'une pelouse. Grand, barbu, hirsute, il « s'emballe » à froid ; il clame, mais l'épiderme est impassible, sans frisson. Quelques femmes, dont une vieillarde misérable, et deux hauts gaillards sont ses disciples et, debout derrière lui, de temps en temps hochent la tête en signe d'acquiescement, ou lèvent leurs faces au ciel, « Venez à Christ, qui vous sauvera ; c'est moi qui suis la lumière. » Dans cette ombre, il parle de clarté ; autour, on écoute avec indifférence. Une petite fille, accotée aux fils de fer, rit à sa nourrice en d'adorables poses ; souple, fine svelte, très élégante, les jambes grêles à bas noirs. les cheveux flottants sous un grand chapeau greenaway, elle a la silhouette adorable des gracieux babies anglais.

A quelques pas un des Goldstream-Guards est assis sur un banc, près d'une bonne toute jeunette qui n'arrive pas à son épaule, son bras déployé sur le dossier d'un banc ; il lui parle du ciel aussi, sans doute, de celui où elle peut le faire entrer. Et c'est très plaisant, ce soldat gigantesque, aux jambes noires et minces, au torse coquelicot, au gigantesque bonnet à poil, et cette jeune fille, charmante et blonde, sous un chapeau de paille masculin à large ruban. — « Sonde-moi, Dieu fort, et connais mon cœur, » dit le prédicant qui cite les psaumes.

Les chemins grouillent de monde, de têtes qui émergent dans la pénombre, la brume ; et, de loin en loin, ce sont d'autres prêcheurs. L'un a planté en terre une hampe contre laquelle flotte une bannière rouge (le rouge, c'est la gaieté de ce pays de quasi ténèbres ; on y pique dans le jour incertain le plus possible de ces points de pourpre éclatante). Le prédicant — un faubourien de Londres qui, s'il était né à Paris, pérorerait dans les réunions publiques pour les droits imprescriptibles de la Révolution et résoudrait carrément, en deux mots, la question sociale — annonce la vie éternelle : c'est une soupape à misère. « Jésus est mort pour nous sur la croix. » Ils rabâchent tous le même discours ; celui-là aussi s'exprime sans emballement ; d'ailleurs — c'est écrit sur sa bannière — il est méthodiste. Pas la moindre gêne à orer ainsi en public ; ils ont l'aplomb des ignorants, la foi ; dans leur voisinage on badaude, et, par intervalles le chœur des disciples entonne un cantique. Huit heures. — La note en gris et bleu devient un nocturne, lentement.

Hyde-Park, dans la terminaison du dimanche, reste encore quelque temps l'endroit le plus animé ; dans la ville immense, derrière l'Arche de marbre, la rue est silencieuse, avec ses boutiques désertes, ses passants rares. Londres, — la ville de la grosse et grasse

reine, de la Vache d'or, ruminant ivre de gin, l'Angleterre et les Indes, — est, jusqu'au lendemain, jusqu'à l'éveil de la semaine, une capitale morte.

AVANT
la première représentation

I

A LA COMÉDIE

LA SOURIS, CROQUIS D'HIVER

Vie Parisienne, 19 novembre 1887

Lundi, — 14 novembre, — entré, par un temps de neige effroyable, de neige précoce qui tombe comme en plein hiver, à la Comédie pour s'abriter de cette tempête blanche. On répète à huis clos — c'est la pénultième de la répétition générale — la pièce de Pailleron : *la Souris*. Je puis pénétrer, à la faveur d'une très aimable autorisation, après avoir risqué de me casser le cou dans les couloirs et l'escalier du théâtre vide et ténébreux, je puis arriver dans une baignoire de côté, proche de

la scène. Il aurait bien du plaisir — à l'œil — le possesseur d'un anneau de Gygès, qui le rendrait invisible ! C'est ce que je pense en regardant le spectacle à travers les losanges dorés de ma baignoire, car je suis en prison derrière le grillage de bois, pour ne pas être vu et ne pas éveiller les susceptibilités de l'auteur. Ah ! les auteurs ! Ils craignent toujours qu'on ne colporte partout, moi qui n'y vais jamais, leur esprit avant l'heure. Au premier acte, j'ai pourtant noté ce mot :

— Tiens ! je vous croyais mort ?

— Déjà ?

C'est tout à fait d'ailleurs, comme une représentation. Seulement il n'y a qu'une dizaine de personnes dans la salle : au milieu des fauteuils d'orchestre, au second rang, M. Jules Claretie, le très habile et très artiste administrateur, et un censeur ; derrière eux, M. Pailleron, et, à côté de lui, un autre censeur. Épars, deux ou trois dessinateurs qui prennent des croquis pour leurs journaux ; des acteurs de la maison, M. Samary, M. Lebargy, et une actrice, madame Baretta, très jolie en toilette de gros drap bleu soutaché de noir. J'aperçois tout près sa nuque et les petits frisons, ses cheveux blonds relevés : et c'est une agréable distraction. Partout des housses sur les fauteuils, sur les rebords des loges, à tous les étages, et deux longues toiles grises flottent sur les avant-

scènes. Le parterre seul étale ses bancs rouges et nus. La lumière électrique, inaugurée depuis très peu de temps, jette son rayonnement sur cette salle où les dorures sont comme dans un sac, et l'antithèse plaît un instant de cette splendeur de clarté tombant du lustre magnifique sur cette misère : les toiles d'une baraque de saltimbanque ? — Être les « toiles » de la Comédie française pour finir, qui sait ? à la foire de Neuilly !

Mais, de l'autre côté de la rampe, le décor est exquis. Un salon très meublé, très bien bibelotté, ouvrant par une large baie et une terrasse sur un paysage de rivière et de peupliers. Le même pour les trois actes, à ce qu'il paraît. Là vont et viennent, automatiquement, mesdames Bartet, Samary, Broisat, Reichemberg, toutes quatre amoureuses de M. Worms, « dans la galanterie assise », le seul homme de la pièce. Il n'a pas, après tout, lieu de tant triompher, puisqu'il est seul. — Mais ça ne me regarde pas, je ne m'occupe, par discrétion, que de l'aspect des gens et non de ce qu'ils disent, ce qui est parfois bien agréable au théâtre.

Le rideau tombe, puis il se relève à demi, et, comme si je regardais par un « voyeur » dans un appartement, je m'amuse — tandis que dehors la neige tombe toujours, à ce que je constate au pardessus d'un acteur, étranger à la pièce, qui vient

d'entrer dans la salle et qui s'ébroue sur la housse d'un fauteuil d'orchestre — du pittoresque de la scène, envahie par M. Pailleron, en complet chocolat, l'air d'un peintre chic à l'atelier ; par M. Claretie, sa canne sous le bras ; par les censeurs, par des machinistes en veste de coutil bleu, des tapissiers, des costumiers, et, dans le fond, un pompier.

Près de moi, dans la salle, un dessinateur se lamente sur la besogne à laquelle il est obligé ; un autre lui dit sans rire, moqueur à froid, après l'avoir longuement écouté : « C'est vrai, les véritables artistes ne devraient rien faire. » — Sur la scène, mademoiselle Reichemberg, vieillotte pour ses mines ingénues, mais, deci delà, charmante comme Delaunay sur le tard, en ses rôles de jeune premier, dit, retroussant sa jupe sur ses bas roses, à M. Claretie et à un tapissier : « Oh ! mais voyez-vous mes jambes ?... Regardez donc mes jambes !... » Le fauteuil sur lequel elle est assise, comme dans une scène qu'on vient de jouer, est creux dans le fond, trop rembourré par devant ; ça l'oblige à une vilaine attitude, et elle montre ses jambes pendantes comme celles d'une gamine. Le tapissier promet de tout arranger. Ah ! le drôle d'art, où, justement, pendant quatre heures consécutives, tous les pas sont comptés, les moindres attitudes sont prévues ; l'intonation de chaque parole est, pour ainsi dire, marquée comme un chant ! Ah ! le drôle

d'art ! Les pontifes et les papesses de la comédie en atteignent la perfection. La perfection, mais pas plus. Après le second acte, et pour fuir le reste, je suis sorti avec plaisir voir tomber la neige, irrégulière, errant, vivevoltant, tourbillonnant, elle, avec une sorte de vie.

Un dialogue, à la porte :

— Il a de la chance, Pailleron. Le même jour, il va être joué, deux fois, à la Comédie Française.

— Oui, sur la scène : *la Souris*. Et dans la salle : *le Monde où l'on s'ennuie*.

II

L'ESQUISSE D'UN ROLE

(SARAH BERNHARDT)

Figaro, 26 novembre 1887

Elle ne répète pas comme les autres, Sarah Bernhardt, la dernière héroïne de roman comique, la dernière comédienne qui se souvienne toujours de son origine des pays de moulins à vent, la grande cabotine, la suprême qui ne dise pas son rôle comme un président de cour prononce un verdict ou comme un évêque officie, la Sarah au sang artiste et bohême.

Comment Sarah compose un rôle :

Dès la première répétition, elle joue, *avec la pensée de l'auteur*, et non avec son texte. Elle n'a pas

appris le rôle, elle ne l'apprendra qu'à la dernière extrémité, peu de jours avant la première. Connaissant les situations, ayant mis « Théodora » ou « la Tosca » dans sa peau, elle va d'instinct. Ses camarades poussent, chaque fois, plus avant le premier croquis, en gardent les dessous. Ils ont d'abord récité leur leçon, puis, dans cette monotonie, on a distingué comme quelques traits de fusain, une certaine esquisse à mesure affirmée, devenant silhouette, ensuite portrait du personnage ; c'est le procédé de tous. Mais elle, Sarah, recommence chaque fois une nouvelle toile, et elle improvise le texte comme dans « la commedia dell'arte ».

Elle entre, par exemple, furieuse. « Misérable, tu m'as trompée !.. » C'est une situation ; elle se moque des paroles et joue avec ses souvenirs, disant parfois des mots plus précis, plus nets, rappelant des détails d'amours de jadis, d'hier. Souvent, elle trouve ainsi un geste heureux, sorti de la vie même, une intonation admirable. M. Sardou laisse aller, puis, ce mouvement terminé, il indique ce qui est bon, ce qui est mauvais. « Il faut recommencer, ma petite Sarah... » Et elle reprend jusqu'à dix fois, M. Sardou improvisant à mesure, composant aussi vite qu'elle, car il ne peut laisser aller au hasard les pas de son héroïne. Il y a une grande et compliquée mise en scène, de nombreux personnages ; il faut donc que tout

soit réglé, que cette fougue primesautière de Sarah s'arrange avec les aspects des autres personnages et de la figuration, comme avec les aspects du décor. Mais M. Sardou joue de son interprète avec un doigté extraordinaire, comme un grand musicien, un Liszt, des touches du piano, sans même les regarder. A la fin, Sarah Bernhardt est éreintée, comme anéantie ; les répétitions finissent à une heure du matin, et c'est une recherche, en collaboration avec M. Sardou, une création incessante. — Les autres, tout autour, des Sancho Pança, à côté de mademoiselle Don Quichotte.

Le joli imprévu des répétitions, c'est elle, toujours très élégante, en ses toilettes jamais banales, ceinturée artistement, — la boucle fort curieuse, des plus rares, fut donnée par le prince de Galles, — aussitôt que son rôle lui permet de s'asseoir, s'interrompant en pleine fièvre, pour lever les yeux vers les cintres : « Nom de D..., quel froid !... Mes couvertures !.. Vite ! sacré nom de... » Elle s'enveloppe de plaids, de peaux d'ours ; elle a l'air d'une gentille bête, la figure blanche, les lèvres rouges, les prunelles brillantes, la houppe jaune, rouille d'automne, au sommet de la tête fine ; et c'est coquet, d'une attirance singulière, ce pâle et ce blond, ce frêle visage, antithétique à ce corps lourd, à cet étendu poil noir sous lequel une âme svelte et vibrante frissonne.

Sarah est tragique ; elle s'interrompt pour boire une tasse de thé bien chaud ; elle y mouille ses lèvres ; on reprend la tasse, et elle repart dans les chimères ; elle oublie le froid, les courants d'air. — Alors, tout à coup, un geste s'accompagne de l'envolement d'un plaid, de l'éparpillement pataud d'une peau d'ours à ses pieds menus.

III

MASSENET

(ESCLARMONDE)

---

16 mai 1889

« En 1856, un garçon de quatorze ans, d'aspect frêle et exténué de fatigue, se dirigeait par la grande route de Chambéry sur Lyon ; il avait quitté la maison paternelle sans un sou ; il avait couché dans les champs ; il avait vécu des maigres provisions emportées de Chambéry.

« Les pieds étaient gonflés par la marche, les mains déchirées par les ressorts des voitures auxquelles il s'était accroché, son corps meurtri par les coups de fouet que les rouliers avaient administrés à ce petit

vagabond. Cependant cet enfant n'était ni un mendiant, ni un malfaiteur en herbe. C'était un petit artiste qui voulait gagner Paris, en passant par Lyon, où il comptait se reposer chez un parent et lui demander un secours avant de continuer sa route.

« Cet enfant s'appelait : JULES MASSENET. »

Ainsi écrivait, il y a déjà quelques années, M. Albert Wolff. C'est ce petit garçon, errant vers Paris sur les routes de France, dont l'Opéra-Comique va donner, demain, un opéra romanesque en quatre actes et huit tableaux : *Esclarmonde*. M. Massenet est, depuis déjà nombre d'années, consacré par le succès et surtout par le talent. Parmi ses œuvres typiques : *Marie Magdeleine*, partition exécutée à l'Odéon, le 12 avril 1873 ; *les Erynnies*, à l'Odéon encore, en 1873 ; *Eve*, oratorio, en 1875 ; *le roi de Lahore*, à l'Opéra, en 1877 ; *Manon*, en 1884 ; puis, *Hérodiade* ; enfin, *le Cid*. Demain, à ces œuvres, toutes de premier ordre, va s'ajouter l'œuvre merveilleuse où triomphera, nous croyons, en même temps que M. Massenet, l'Esclarmonde vivante, mademoiselle Sibyl Sanderson. Au bas de l'horizon, une étoile nouvelle scintille, qui, demain, va monter dans le ciel et resplendir parmi les vieilles étoiles.

Américaine, avec la beauté de celles de sa race, les cheveux blondis, les sourcils sombres, le menton

volontaire et énergique des conquérantes, la bouche exquise, le corps souple, la voix très douée et bien disante, mademoiselle Sanderson apparaîtra pour la première fois au public, hiératique dans une basilique, au fond de l'iconostase, détachant sa jolie et et charmeresse silhouette, coiffée de la haute tiare d'impératrice que surmonte la croix byzantine, et partout stellée de gemmes, sur le nimbe d'or des déesses ou des saintes.

Ave, dea.

Le sujet de cet opéra, *Esclarmonde*, d'autres le diront par le menu. Mais c'est une heureuse trouvaille des librettistes, MM. Alfred Blau et Louis de Gramont ; ce dernier — le poète des deux paroliers — en des vers bien ouvragés, a enchâssé la légende trouvée, légende qui prête au rêve et dont la variété de décors et de situations est très prenante. Cela se déroule en plein songe, là où les passés très lointains s'estompent, où les réalités, — dont ne demeure qu'une fleur comme un pollen de corolles liliales et d'ailes papillonnantes, — s'effacent dans le mystère des âges. Voici la musique, elle chuchotte, elle déferle ; et, sur cette action qui s'agite, voluptueuse, derrière de pâles et transparentes gazes tissées par les siècles, la musique chante naturellement ; elle n'y choque point les goûts modernes épris d'exactitude ; légende

et musique, les deux poésies ensemble s'épanouissent.

C'est une répétition, sans costumes, la dernière répétition d'essai. Taskin, — l'empereur Phorcas — assis sur son trône, vêtu d'un complet gris, déclare, dans le décor éclatant d'une basilique byzantine, à des choristes, hommes en chapeaux haute forme, femmes aux robes quelconques (et aux mains rouges, la seule clarté de ces masses sombres), ses volontés sans réplique. Les portes d'or s'ouvrent, Esclarmonde apparaît. La salle est éclairée comme pour une représentation ; mais une vingtaine seulement de spectateurs, dans les loges et, çà et là, sur une partie des fauteuils d'orchestre ; les housses grisent couvrent presque partout les velours rouges et les ors. (Aux premiers rangs des fauteuils, une danseuse s'est installée, et, relevant ses jupes courtes de tarlatane blanche, elle a montré, un instant, son gentil derrière blanc comme celui d'un lapin ; les jupes retroussées font une auréole à l'amusante tête blonde.)

Le prologue fini, le premier acte s'achève maintenant dans le décor d'une terrasse du palais d'Esclarmonde, à Byzance. — Les rares spectateurs, oublieux déjà de l'antithèse de ces décors merveilleux et de la pauvreté des costumes modernes, sont gagnés par le charme et le magnétisme de la musique. Où donc

est Massenet? Là bas, aux fauteuils d'orchestre, dans la pénombre que fait le balcon, — le long des baignoires, il se promène, il va, il vient, ne pouvant tenir en place. Le front haut et large, les cheveux rejetés en arrière, les yeux inquiets et brillants, la moustache soulignant d'un trait net sa figure fine, sa figure adoucie de chef mérovingien, tout à coup il interrompt le spectacle, et il allonge de sa canne chaque geste de sa main. — Un détail l'a blessé, mais l'acte continue et le drame empoigne de sa passion et de son étrangeté tous ceux qui sont là. Massenet, toujours, va et vient, — dans l'ombre, entre les baignoires et les fauteuils d'orchestre, dans l'ombre, où luisent ses yeux créateurs et voyeurs, — il va et vient comme un fauve dans une cage.

Accoudé au bord d'une loge, heureux sûrement de la broderie harmonieuse mise à ses vers par cet artiste souverain qui a nom Massenet, mon camarade Louis de Gramont — le fils du comte de Gramont, dont les admirables sextines, extraordinairement ciselées, sont citées comme modèles par Théodore de Banville dans son traité de poésie, du comte de Gramont à qui Balzac a dédié un de ses chefs-d'œuvre — a la joie d'un poète qui se voit très luxueusement édité. Il a fait du chemin, Gramont, depuis le temps — il y a déjà sept ou huit années — où il rimait, en

collaboration avec André Gill, de si jolies vers, par exemple :

Tel, au printemps. un vieux miché
Parade, en galante toilette,
Tel, en haut des buttes perché,
Rit le Moulin de la Galette.

Gill et lui imprimaient leurs vers dans un journal, grand comme la main : *la Petite Lune*. Journaliste alerte, critique dramatique, il a donné à l'Odéon, en vers français, le drame de Shakespeare : *Othello*.

Et, cet, hiver, le théâtre des Menus-Plaisirs a joué de lui une pièce naturaliste, *Rolande*, où on a paru s'indigner quand Zizi entre avec le baron Hulot, dans une chambre à coucher pour lui offrir sa première fois.

Dans l'opéra, *Esclarmonde*, le public ne se révoltera pas; pourtant la situation est presque pareille, mais autrement troublante. « Roland débarque au milieu d'une danse d'Esprits, raconte le livret. Bientôt un sommeil irrésistible s'empare de lui. Il s'endort, puis se réveille sons un baiser. Les Esprits ont disparu : une femme voilée est près de lui. C'est Esclarmonde. « Qui es-tu ? » lui demande Roland déjà charmé par cette apparition. Elle répond : « Je suis une femme qui t'aime, *et qui veut s'unir à toi*; mais à une condition expresse : c'est que tu ne verras pas mon visage et que

tu ignoreras mon nom. » Enivré de désir et d'amour, Roland accepte le pacte proposé. Un arbre gigantesque abaisse ses rameaux et les déroule pour la nuit nuptiale, autour des amants extasiés. » C'est délicieux et d'une indécence élégante, d'une perversité poétique infinie, quand les branches fleuries se rapprochent et tirent sur leur hymen un store immense de roses et d'avril . . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

Alors, ce que le théâtre ne peut montrer, ce que la parole ne peut dire, la musique de M. Massenet l'exprime. Il y a là tout un morceau qui est l'amour exaspéré, où deux êtres jeunes et beaux, qui s'adorent de toute l'âme et de tout le corps surexcités, joignent leurs lèvres mêlent les langues comme des lierres, s'étreignent des bras et des jambes éperdument, l'amour où les dents claquent, où deux êtres s'énervent, frisonnent à la recherche de l'unité, —

que veut, sans pouvoir l'atteindre, le baiser, — et enfin se pâment, La musique, devant ce rideau de roses que contemple le public, tour à tour langoureuse, passionnée, ardente, nuptiale, pénétrante, célèbre la messe des amants; puis un soupir, où se meurent deux souffles voluptueux. «La nuit d'amour est terminée », comme dit encore le livret. Et, dans un autre décor, au milieu de la scène, sous des tentures, se dresse un lit, — comme un autel, dans une cathédrale érotique.

La musique de Massenet, d'ailleurs, est essentiellement, comme la parole de Jésus, une musique d'amour; elle entraîne toutes les jeunes filles et toutes les femmes. Jouisseuse et grisante, elle a le charme, la grâce, une jeunesse éternelle, l'attrait du péché. Sensuelle et délicate, elle frôle, elle caresse ; et les bras pudiques, qui se croisaient sur les seins effarouchés, puis les mains jointes, plus bas, pour cacher et défendre le cœur, se desserrent, apaisés et écartés lentement par des guirlandes langoureuses.

Salomé, éprise de Jean-Baptiste, le farouche mangeur de sauterelles ; — *Marie*, la courtisane de Magdala, blonde et échevélée, suivant avec un troupeau de filles éprises, sur tous les chemins de Galilée, le beau et doux parleur de Nazareth; — *Eve*, la premier rose féminine, dont la seule

évocation est capiteuse ; — *Manon,* si preneuse, si étourdie, si légère, si gentiment folle de son corps et dont la chanson de plaisir et le sourire egaient et et illuminent encore le plus joli des siècles ; — *Chimène,* et son amour héroïque ; — *Esclarmonde,* enfin, dont le désir triomphe du temps, de l'espace, et dont le premier baiser se pâme dans les roses, — toutes ces charmeresses, toutes ces harmonieuses, que les élites et les foules admirent, attestent, en Massenet, le poète musicien des Yeux magiques, des chères Lèvres pour qui l'on meurt, et qui sont infidèles.

Impressions de Théâtre

I

CARNET D'UN CLOWN

DU CIRQUE MOLIER

La Revue illustrée, 15 juin 1885

Là-bas, dans le coquet hippodrome du seigneur de Benouville, premier écuyer de France, Ernest Molier, — dont l'hôtel dresse, en face de mes fenêtres et de mon balcon, sa tour de briques rouges, — une petite foule de viveurs et de viveuses effrénés danse encore, rit, s'amuse dans les légères griseries élégantes et les flirts spirituels, caresseurs, que suivent, victorieusement, les départs à deux.

Cinq heures du matin.

Le château du patron surgit, avec ses tuyaux de

cheminée en tôle, parmi les verdures des grands jardins, verdures frissonnantes de trembles, de peupliers, d'acacias, de marronniers, les uns fleuris de blanc, les autres d'un rose de vin nouveau, bouquets gigantesques, marronniers aux grappes blanches ou roses, polonias violets, arbres de Judée, épanouis en de vastes oasis autour de jolies demeures. Et, — tout proche, tout près, tout proche, — derrière la ligne gazonnée des fortifications, le lac de feuillages du bois de Boulogne, jusqu'à l'horizon arrêté au loin par les collines tendres de Sèvres, de Meudon, de Suresnes, ondule, à l'aurore, sous la brise fraîche. Un air doux flotte sur le paysage tranquille, sur ce quartier mondain pas encore éveillé, sauf la maison de Molier qui ne s'est pas endormie; et le ciel bleu pâle, qui a caché les suprêmes étoiles dans la lumière de l'aube, — éployé d'azur, comme un haut pavillon, sur Paris qui repose, — aux premières clartés du soleil qui monte, encore invisible, se teinte de jour.

Le silence, de temps en temps, est troublé par un bruit de voiture, qui sort de la queue de coupés stationnant à la porte du cirque, et qui fuit vers la ville immense étalée de l'autre côté de l'Arc de Triomphe ou vers le Bois. Ils filent, par la rue de la Faisanderie, les invités qui s'en vont, ravis par cette atmosphère pure, exquise à respirer, — à la ferme du Pré Catelan, boire du lait. Quelqu'un chante, sur un rythme de

Paulus : « En rev'nant de chez Molier. » Parmi les trilles d'oiseaux secouant leurs plumes, ébouriffant leurs ailes, sonnent les rires de « fêtards » à outrance.

Hier soir, dès huit heures, le tour de la piste et toutes les loggias étaient occupés, envahis par une société brillante ; pas un seul coin vide. Ça et là, dans le pittoresque décor d'une place de Murcie, des messieurs en habits noirs, comme cramponnés au mur, assis vaguement, sur une saillie d'architecture, dans les plus amusantes postures, cherchent, tant bien que mal, à se maintenir en équilibre. L'un d'eux, le peintre Régamey, saute tout à coup d'une hauteur de quatre mètres et salue le public. D'autres sont perchés sur des échelles appuyées aux fenêtres où, dans la grâce de leur beauté et la gloire des toilettes, sourient d'aimables filles. Aimables, car — avant la soirée de gala, le 11, pour les femmes du monde — ce fut pour elles, filles d'amour et filles de théâtres, toutes lèvres à baisers, la représentation. Oh! la salle adorable, d'une bien délicieuse originalité! Oh! dans le cadre de ces portants espagnols, parmi ces bouts de palais mauresques, les frimousses charmeresses, les chevelures rousses, brunes, blondes, où brillent les diamants. Oh! les bouches où le carmin fait des invites! Oh! les yeux de belles et de bêtes!

Quelques intimes, mêlés à des artistes en costumes, s'installent dans la loge du patron, qui surplombe l'entrée des écuries. Il y a là, entre autres, M. de la Rochefoucauld, en complet gris à carreaux; il n'aura son numéro à sensation, — un nouveau travail de voltige aérienne — qu'à la fin de la troisième partie. En attendant, de là il regarde le spectacle : spectacle sur la piste, où deux joueurs d'épée sous Louis XII, MM. Bondius et Jeannency, vêtus l'un en suisse et l'autre en écossais de la garde du Roi, font, avec l'épée à deux mains, la leçon d'armes et l'assaut; — spectacle dans la loge où, arrivé par les couloirs du cirque, un troupeau de jolies femmes, pour monter aux loges supérieures, est obligé de grimper à une échelle et de passer par une trappe de pigeonnier. C'est, le long des barreaux, en un froufrou de précieuses étoffes, de dentelles, de batiste, un passage de pieds menus chaussés de ravissants souliers de satin, de jambes que moulent les bas de joie — pardon, de soie — quasi transparents. Clown qui attend son « numéro », j'ai dans l'œil tous ces jolis pieds; et les mollets qui ascendent se perdent — interruptions de lignes friponnes harmonieuses — dans le fouillis des jupes.

Cependant les deux frères, MM. Breittmayer, poursuivent, en de savantes et habiles silhouettes, la re-

constitution de l'histoire de l'escrime. En Jarnac et la Châtaigneraie, se servant de l'épée et du bouclier, d'après l'école italienne, ils figurent un assaut sous Henri II. Ensuite, le baron Rivet et le comte de Vissocq, en mignons, toujours dans le style italien, luttent, avec infiniment de brio et d'adresse, à la dague et au manteau.

C'est le tour de l'école française, si correcte, si fine. A un siècle juste d'intervalle, madame Mathilde Chevalier et M. Victor Gueldry nous donnent l'illusion de l'assaut qui eut lieu, le 8 avril 1787, entre Saint-Georges et la chevalière d'Éon. C'est parfait, impeccable; le salut, très plaisant à voir, de l'épée et du tricorne, est exécuté merveilleusement. La chevalière d'Éon, superbe de formes, en maillot noir, la jupe troussée sur le côté, force les applaudissements en une succession de belles attitudes d'armes. — Enfin, MM. Corthey et Vavasseur, qni représentent l'escrime moderne, croisent les fleurets; et bientôt ce sont des bravos à faire crouler le cirque, tandis que, dans la loge du patron, à l'échelle qui mène au colombier d'où elles pourront regarder par un trou, grimpent encore deux acteuses qu'on ne savait plus ou fourrer, quatre petons minuscules, quatre lestes mollets dont, sur la piste, des cliquetis de fer, — chanson antithétique, pimpante et farouche, de l'épée, — accompagnent le triomphe.

Mademoiselle d'Yvrès monte Giralda, jument sauteuse: après quoi, c'est une entrée de clowns par mesdemoiselles Brièges et Menty. Elles font des effets de maillots, les deux clownesses, à faire trembler de désir et de fièvre les mains des spectateurs, qui tous braquent les lorgnettes, vers Menty surtout, la blondinette, avec son corps maigre, mais si parisien. Molier se fait admirer par tous les connaisseurs dans la scie équestre laïque et non obligatoire; — mademoiselle Walberg présente, avec succès, Sabatka, cheval de haute école, et Yvanoff, sauteur; — M. Van Huysen jongle avec des poids de cinquante kilos; — M. Adrien Marie, déguisé en Cabrion qui porte en croupe madame Pipelet, fait, à cheval, au galop, le portrait de la plus jolie femme de la société; toutes se sont reconnues.

Et d'étranges musiciens, noirs comme ébène, entrent en procession sur la piste, habillés pittoresquement; ils s'accroupissent sur des tapis orientaux et susurrent des mélopées, pincent les cordes de leurs bendjos, frappent sur des peaux d'ânes, sifflent sur des flûtes de bambous. Descendue du chameau qui l'amena, une bayadère, mademoiselle Rivolta, première danseuse à l'Eden-Théâtre, frêle sous les voiles de gaze, commence une danse d'almée, danse du ventre aux attitudes lascives, aux yeux perdus et blancs. Il a eu beaucoup de succès, le « Petit-Louis »,

comme on appelait mademoiselle Rivolta, à seize ans. La tribu des Beny-ben-Ouville fait son vacarme sauvage, rythmique et continu ; et, les oreilles tendues, le museau en l'air, le chameau se dodine.

Après de remarquables gymnastiques par MM. Rivet et Vavasseur, deux essais comiques sur le panneau et une lutte athlétique émouvante, voici un intermède par le dessinateur Gerbault et mademoiselle Dezoder, du Palais-Royal. Ils mettent très joliment en scène, avec une fantaisie personnelle, une fantaisie de Willette sur l'âge d'or : « Je t'aime ! aime moi !... Tu ne veux pas ? Alors, écoute la poésie, tu me comprendras mieux : c'est le langage des anges, écoute... Tu ne comprends pas ! Eh bien, je vais à l'aide de la musique t'exprimer ma tendresse, entends-tu ? J'ai mis dans mon violon tous mes désirs, tous mes tourments, tout mon amour, toute mon âme... Les oiseaux m'écoutent, m'entends-tu, toi ?... Tu ignores peut-être que tu es belle, je vais te l'apprendre avec l'aide de mes plus riches couleurs... Mais non, tu ne vois pas mes souffrances, je ne puis arriver à faire le chef-d'œuvre qui est Toi... Tu n'es qu'une statue, je vais t'épousseter, méchante femme !... Tiens, l'insulte te laisse insensible aussi ; au moins prends pitié de moi, car je vais mourir à cause de toi... Tu t'en moques,

alors bonsoir, la belle, je vais aller planter des choux et gagner de l'or pour te posséder, car je vois qu'il n'y a que l'or qui puisse t'animer... » M. Gerbault, la face blême des décrocheurs d'étoiles, en son rôle de clown, s'est montré d'une vive originalité esthétique.

Le pénultième divertissement, *Plumeau,* est une manœuvre inédite réglée par Molier; les cavaliers, au nombre desquels l'inventeur de leurs costumes, Adrien Marie, dirigés par la toute ravissante miss Pâquerette, sont infiniment drôles lorsqu'ils chargent, le plumeau en avant, terribles. — Enfin M. Hubert de La Rochefoucauld, en maillot vert tendre, va d'un premier trapèze à un second, d'un bout du cirque à l'autre, en faisant des sauts périlleux; mais ce n'est pas étonnant qu'il arrive toujours à destination, avec une pareille adresse.

L'heure diabolique, minuit. Les bataillons de gommeuses et de hauts gommeux se répandent sur la piste; l'étroit escalier légendaire qui mène aux loggias est pire que le couloir de l'Opéra, sous l'horloge, les nuits de grand bal. Partout, ce sont des propos alertes, des aguichages galants, tandis qu'un nombreux domestique apporte, sur la piste même, le souper dressé par petites tables. Le champagne coule à flots, les rires carillonnent comme le vin pétille; et le tableau est joli d'imprévu. D'ici, de là, des écuyers

mondains, en culotte blanche et veste rouge, un flot de rubans bleus à l'épaule gauche, un clown en peluche rouge, un clown noir, un clown blanc, une Pierrette, les « sifflets d'ébène », que la poussière grise un peu, les femmes en toilettes décolletées, que le tourbillonnement des danses a, dans les coins, poudrées à frimas. Molier qui, par sa science consommée et son mérite, a mis son amour du cheval à la mode, va de groupe en groupe, la moustache gauloise et la parole; on acclame, tous ensemble, le jeune directeur, qui annonce une surprise :

« — Mes enfants, comme vous avez été bien sages, on va vous montrer la lanterne magique. »

C'est, les couronnes de gaz presque éteintes, un défilé de scènes comiques de la Restauration ; et à mesure M. *** les explique avec infiniment d'humour. Ensuite, ce sont les portraits des artistes, depuis le patron jusqu'au duc de ***, en habit, gardénia à la boutonnière, « armé de pied en cap, dit le régisseur, non sans ironie, prêt à parrir pour la bataille des fleurs. » — La lanterne magique terminée, les danses reprennent à nouveau; la fête est au mieux, si ce n'est au pire.

Et, au plus vif du mouvement un clown complimente une exquise blonde, miss Paquerette, petit Watteau d'une modernité fine et endiablée. « Vous avez ravissamment monté ce soir. — Non, dit-elle. Qu'est-ce

que cela fait, et à quoi bon ? Tenez, toutes ces filles, je croyais que c'était drôle. Eh bien, il y a ici les plus chic; je les vois de près ; elles sont à plaindre... Oui, la passion du cheval m'a distrait, mais à quoi bon encore? Qui vous applaudit sincèrement ici ? Les hommes ne s'y connaissent pas, et les femmes ne sont venues que pour se montrer... Ah ! misérable la vie ! » Gentille, douce, en sa robe de tulle blanc, liliale et blonde, elle parle ainsi, de sa voix musicienne, Mlle Shopenhauer, au plus fort du plaisir, des quadrilles, des coquetteries. Et je pense au chef-d'œuvre que pourrait faire un peintre, un profond, un élégant artiste parisien, moderniste, amoureux de son époque, en refaisant — mais, cette fois, ce serait de la vraie vie superficielle, névrosée, surexcitante, — le seul tableau de Couture : *les Romains de la Décadence*. Gens de noblesse, de fortune, de talent, filles, tout cela est ici réuni, mérite, jeunesse, beauté ; et — Balzac, mon vieux, tu aurais fait ce chef-d'œuvre — c'est une synthèse de la comédie parisienne.

II

MADEMOISELLE

MARTHE BRANDÈS

Paris illustré, 23 mars 1889

La dernière marionnette de Dumas fils, — Mlle Brandès, *Francillon*, n° 2; car c'est toujours Mlle Bartet, la frêle exquise, qui reste la vraie Francillon. Oui, je vous présente la dernière et très élégante marionnette de Dumas fils, qui vient de l'habiller en duchesse de Guise dans le jeune et beau drame de Dumas père : *Henri III*.

Sortie du Conservatoire, après avoir eu l'ambition d'être peintresse et musicienne, — d'assidus cours suivis à telle époque font témoignage de ces deux

espérances, de ces deux vocations, — Mlle Brandès débuta au Vaudeville, le 15 janvier 1884, en incarnant l'héroïne d'un drame du second et tout aussi prestigieux Dumas : *Diane de Lys*. Puis, elle a figuré, à la Comédie-Française, le grand rôle d'une pièce de Dumas fils encore, d'une pièce que cette reprise inattendue semble avoir déclassée de son rang de chef-d'œuvre : *la Princesse Georges*.

Certes, dans l'intervalle, Mlle Marthe Brandès a été une jeune fille de Sardou, *Georgette*, et une femme de Zola, *Renée* ; et, — lorsqu'elle fut l'enfant grandie dans le luxe et le bonheur, dans l'ignorance de la vie et du mal, la vierge, *Georgette*, au cœur ingénu et hautain près d'éclore à l'amour, à qui est tout à coup montré son berceau près du lit de prostitution de sa mère, — lorsqu'elle fut si curieusement une Phèdre moderne, *Renée*, l'épouse incestueuse qui couche le fils de son mari, Chérubin, sous des fleurs de perversité, petit à petit, — elle a grossi, chaque coup, le troupeau de ses admirateurs qui marchent en tête d'une certaine foule déjà acquise, comme des boucs à sonnailles.

Mais elle a eu moins de chance en « princesse Georges », la marionnette de Dumas, — car c'est lui qui la pousse, lui dont les conseils pratiques la hissent au succès, tandis qu'un ami de la mère, Mme Brunswick (c'est le nom de la jeune actrice), M. le

comte Barbey d'Aurevilly, seigneur de Valognes et autres lieux, très grand écrivain français, apocalypse devant la cheminée.

« Maman ! maman ! » (*Acte III, scène* VI. *Princesse Georges*). — Elle a très bien poussé ce cri, la nouvelle princesse de Birac ; et quelques poitrines en ont eu de l'émotion. C'est ce que prétendent les fanatiques. Beaucoup, plus lents à conquérir, disent simplement : « Oui, très bien, Brandès. De jolies épaules! » Qu'est-ce que cela prouve de jolies épaules ? Une qualité de plus, et incontestable, la beauté. « Oh ! non, pas belle ! protestent-ils encore. Intéressante. » Vrai, mieux que cela ; Mlle Brandès est infiniment gracieuse à regarder, tant elle s'habille à ravir ; elle séduit, presque excitante, coquette de la nuque au talon.

Ah ! souvent les adorables capotes montrées, dans une loge et dans les couloirs, un soir de première ! Là, on voit toujours la sourieuse et préoccupée comédienne papotant avec des clubmen ; ce n'est plus certes, la grande juive, doña Sol, la reine d'Espagne, Theodora, l'impératrice bysantine, Sarah Bernhardt enfin, la folle, la géniale, d'un génie interprète ; c'est la petite israélite qui batifole avec la « haute gomme » et a pour maître de distiction le prince de Sagan. — Est-ce entre un retour du bois et un essayage de

costumes que vous étudiez et que vous vous préparez à être reine de théâtre avec une couronne de resplendissements qui soient vôtres, — princesse des Acacias?

Georgette, *Renée*, voilà, je pense, les deux meilleurs titres de Mlle Brandès. Elle en a deux encore, qui l'ont autant servie. A Londres, pendant la « season » de 1884, Mme Sarah Bernhardt, au Gaiety-Theater, jouait : *Fédora*. Mlle Brandès était au balcon ; tout à coup elle pleure, elle sanglote, et ainsi sa présence est connue de toute la salle. Le biographe qui rapporte cette anecdocte ajoute : « N'est-ce pas un fait unique dans l'histoire du théâtre ? Le suprême hommage des larmes rendu par une comédienne à une autre comédienne ? » — Tais-toi, mon cœur.

Plus tard, à la première d'un autre drame de M. Sardou, — *la Tosca*, — Mlle Brandès, simple spectatrice, a poussé un cri déchirant et s'est à moitié évanouie, comme Sarah exprimait sa souffrance à chaque ordre de torture pour son amant, à chaque ordre donné par le chef de police Berton à ses sbires, tranquilles dans la coulisse. Ce fut l'événement de la soirée, cet émoi de Mlle Brandès, qui, bien qu'évanouie, eut encore la force de s'écrier : « C'est horrible ! » quand le torturé reparut sur la scène avec deux taches de rouge à ses tempes. Elle eut une part

des comptes rendus des soiristes et soireux; Sarah et l'auteur se partagèrent le reste.

A quand le troisième « suprême hommage? »

Très nerveuse, — et c'est une excuse aux oublis de soi qui précèdent, — doit être cette jeune femme, si l'on en croit la notoriété de ses tracs épouvantables, toutes les fois qu'elle va affronter la représentation d'un nouveau personnage. Brune, le masque étrange, à larges méplats, — on ne sait quoi de bizarre, à première impression, comme un aspect de négresse blanche, — elle a des yeux roux, des yeux marrons, des yeux félins, de chatte ou de panthère, veloutés, parfois humides, prunelles mystérieuses, ambitieuses, et, dans sa carnation diaphane et lactée, une bouche forte, retroussée et rouge, impérieuse et brutale, gamine parfois, où toujours fleurit, incarnadine, la sensualité des luxes. Anguleuse de silhouette, mais harmonisée par les toilettes, d'une voix d'abord rauque qui parvient à charmer; les mouvements brusques par instants, elle a surtout, la belle aux regards fauves, un front droit et haut, qui inquiète, — front orgueilleux de sphynge.

Oh! le mur de ce front! Le public a pensé que derrière était un cerveau de comédienne supérieure. Que de fois il espéra qu'allait en jaillir un peu d'âme fas-

cinatrice! Le public attend; il semble qu'il le peut, qu'il ne sera point déçu. Ça va venir. Non, les fleurs idéales ne s'ouvrent pas sur ses lèvres, ni dans ses yeux roux. Une grande artiste va nous prendre, nous empoigner, nous traîner, éblouis, extasiés, dans les chimères, — Brandès, après Desclée, *après la divine Sarah*, après Croizette, si bellement épanouie et sitôt disparue, à côté de Bartet qui semble une distinction d'âme. Hélas! on comprend qu'elle voudrait — de tout son désir, de son désir seulement — passionner, angoisser; elle en est tout près, — ça vient.

Non.

Elle est plusieurs autres, avec leurs jeux divers, qui vibrent dans ce corps plaisant. Elle est très bien, mais pas naturelle, pas elle; elle a avalé un fil de fer. « Ah! le mouvement de Desclée! » regrettait, l'autre soir, une louangeuse du temps passé. — Jamais pourra-t-elle éclore, la « gommeuse », la fleur artificielle?

Artificielle sans doute, mademoiselle Marthe Brandès, pas encore — au gré de ceux qui demandent mieux que du métier, — traversée de la vie artistique, profonde et frissonnante, si puissante qu'elle en anime le marbre. Mais elle est pourtant exquise; et c'est à moins que de scintillantes et subites étoiles ne surgissent tout à coup du fond de l'horizon et

n'ascendent au zénith, — la plus jolie espérance qui luise dans le passager crépuscule assombrissant les ciels de théâtre. Oh! ciels de théâtre! — où s'irradie la gloire des reines de comédie, nimbées de l'admiration contemporaine comme de lumière! Ciels de théâtre trop souvent délaissés pour les ciels-de-lit où, dans le triangle cabalistique, en un rayonnement de pierreries, s'apothéose le Veau d'or! — C'est si doux pourtant l'admiration, même de petits enthousisames.

Venite, adoremus.

Nous prions, nous appelons une charmeuse nouvelle. Quand viendra-t-elle, la désirée, la souhaitée, une victorieuse traînant par le magnétisme de son geste, de sa voix, de ses lèvres, les foules vers l'idéal, l'acclamée enfin qui nous fera frissonner et qui nous charmera, *l'autre divine,* — Brandès, qui sait?

III

MADEMOISELLE

BERTHE CERNY

Événement, 25 avril 1889

Puisque c'est à propos de la pièce tirée de Paul Bourget, *Mensonges*, — par un adroit auteur dramatique, M. Pierre Decourcelle, et un lettré du plus vif mérite, M. Léopold Lacour, un critique excellent — que j'esquisse une silhouette de mademoiselle Cerny (Madame de Moraines, l'autre soir, au théâtre du Vaudeville), il est tout naturel de rendre d'abord justice au triomphateur de la soirée, à l'exquis comédien Dieudonné. Il est, ce semble, le succès de la pièce, dans le rôle du baron Desforges; tous les tenanciers de verges dramatiques l'ont d'ailleurs ap-

plaudi et acclamé. Son monologue — si long — du quatrième acte, « il l'a fait savourer, de ligne en ligne », comme dit M. Vitu. L'heureuse idée qu'ont eue Lacour et Decourcelle! en trouvant la scène charmante et sceptique de Desforges avec sa maîtresse, madame de Moraines, qui attelle à trois (lui, Desforges, René Vincy, le petit poète d'un acte en vers, — et le mari). Dieudonné a montré là le merveilleux artiste qu'il est; libertin délicieux, au cœur un peu sec, aux nerfs délicats, à la volonté égoïste et tenace de viveur endurci, dont le sens supérieur et piquant de la vie pratique se joint à un esprit raffiné, voilà ce que cet acteur émérite a fait admirer en tenant la scène presque à lui seul pendant la moitié d'un acte.

Je ne sais pas de comédien, à Paris, même au Théâtre-Français, — surtout au Théâtre-Français, hélas! — qui eût détaillé ce rôle de Desforges, (sans emphase, sans emportement et où manquent les effets plus faciles de chaleur et de colère), avec un pareil sentiment de la modernité. — On se souvient d'ailleurs de Montpavon, qu'il créa, dans le drame d'Alphonse Daudet : *le Nabab*. Je le vois encore cherchant ses mots : « Là haut.... machin.... chose... le soleil... » Ah! celui-là, Dieudonné, a dans les veines du sang de Paris; son talent, qui est de premier ordre, n'est pas poncif; il a la note juste et très moderne

de la vie contemporaine ; il est bien d'aujourd'hui.

Mademoiselle Cerny est bien d'aujourd'hui aussi, et même de demain. Pas sous la perruque rousse de madame de Moraines, cependant, ni dans ses toilettes, au premier et au second acte, au second surtout. Elle a une robe noire à effilés verts qui lui donne l'aspect d'un store japonais en bambous, et qui est bien la pire robe d'amour ; si ce serin de René Vincy avait eu, au théâtre, — dans la coulisse, bien entendu, — la fièvre de porter sur le lit cette adorable petite femme, que de dégâts ! Il ne fut rien resté du store. Bourget pourtant est assez précis en contant cette première visite de Suzanne : « Elle avait une de ces robes dont la souple étoffe ne redoute pas les froissements, une ceinture au lieu de corset, pas un bijou, pas trace de ces jupons empesés qui peuvent servir d'obstacle, mais de la soie molle et de la batiste ; enfin, elle était comme nue dans ses vêtements et prête à l'amour. » — Rien n'est oublié.

Comment, ô perverse petite Bachellery, vous n'avez pas songé à l'effet que vous produiriez en arrivant chez ce nigaud de poète que vous avez entrepris de « faire » — car c'est un simple conquis, lui qui croit être conquérant — vêtue d'une de ces robes dont la souple étoffe ne redoute pas les froissements comme nue et prête à l'amour ? — D'aucuns ont pu

penser que mademoiselle Cerny eût figuré bien mieux Colette, ce joli rôle qui ne demande ni vigueur, ni puissance, ni grâce patricienne, mais des nerfs, de la fantaisie débraillée et vicieuse, une nostalgie de luxure, une mobilité d'impressions par quoi Colette est tour à tour dévouée ou vénale, fidèle ou changeante, toute d'instincts, d'humeur et de caprice, aux mines enjouées et légères.

Toutefois, Cerny, cette Colette que le public regrette, est preneuse d'un charme très enveloppant, en Suzanne, au quatrième acte, dans la toilette gris clair garnie de dentelle blanche. Et c'est le bilan d'une soirée où les spectateurs ont reconnu encore, avec surprise, sous la défroque brillante et modernisée du roman d'analyse de Bourget, quoi ! le spectacle et tous les personnages d'un mélodrame, ridicule sur le tard : *les Filles de marbre.*

Jolie ! oh ! jolie ! Cerny. C'est la plus jolie, la plus parisienne des actrices de Paris. Ou, si elle n'est pas jolie, elle est pire. Sautillante, pimpante, maligne, elle a une séduction de vice, un visage étrange de gamin rieur, étourdi, c'est un gavroche dont Socrate serait amoureux. Il semble que Dieu l'a façonnée et armée pour le péché ; capiteuse, troublante, d'une voluptueuse attirance, avec l'allure garçonnière par un geste brusque çà et là — mais très femme par les

fins cheveux et les frissons qui volètent, par les épaules blanches, chaque jour en progrès, les bras délicats, la taille guêpée et ployante, les hanches souples, les jambes élégantes, par sa fantaisie et son caprice pour loi, à cœur presque perdu, par son académie élancée et parfaite, sa curieuse frimousse éveillée, aux yeux longs, grands ouverts et hardis sur les hommes à travers de longs cils, des yeux provoquants et démoniaques, — elle est mystérieuse et ambitieuse ; en plus de tout cela, elle sent son Paris.

Rouée avec des airs innocents, espiègle avec un sortilège de pudeur et d'audace, elle a un gentil sourire, ingénu et câlin, le nez gouailleur et retroussé d'une enfant de Lassouche, avec quel frémissement de narines ! — une physionomie bizarre, une saveur de fruit pas mûr. Elle a pourtant vingt ans bien passés ; mais — est-ce un souvenir de son costume de petit pâtissier, à l'Odéon (*Numa Roumestan*) et de Puck (*Songe d'une nuit d'été*) — elle suggère à quelques Parisiens un petit frisson de correctionnelle, mademoiselle Cerny, amusante à regarder, et friponne.

« Donne-moi de c'que t'as, je te donnerai de c'que j'ai. » On se rappelle la phrase qu'elle disait de façon si troublante dans le rôle d'Alice Bachellery. Le petit hôtel, c'est le rêve de toutes, car Vénus est sortie de l'onde, elle a quitté les poissons, les gros et les menus ; elle demande un gentil palais pour ses

ébats et elle fait disposer sa conque marine au-dessus de la porte, en marquise. Il y a un an, tous les journaux ont raconté — et c'est pourquoi j'en parle, car on sait mon horreur des indiscrétions — une aventure de mademoiselle Cerny; ils ont épilogué sur ses noces d'argent et de chocolat. Il y eut même des pamphlétaires pour s'indigner de ce futile incident de la vie parisienne. On s'est trompé, car l'hôtel est encore à venir. A ce qu'il paraîtrait, s'il y a eu occupation, elle n'a pas duré longtemps. Pourquoi? Qu'est-ce qui a cessé de plaire? — Le volage serait parti, le meunier aurait quitté le moulin d'amour et la meunière, trois jours après, laissant seulement le denier à Dieu. (Vrai ou faux, tout cela, qui sait? Ce sont les bruits de la grand'ville).

Sur quel théâtre a débuté mademoiselle Cerny? A l'Odéon, et dans des pièces diverses. Mais elle a eu quatre incarnations, où elle est inoubliable (pour ceux qui la virent, comme dirait M. de La Palisse) :

Puck.

Mademoiselle Bachellery.

Rénée Maupérin,

Iza Clémenceau.

C'est dans Puck qu'elle se révéla. L'Odéon avait mis à la scène ce faux chef-d'œuvre de Shakespeare : *le Songe d'une Nuit d'été*. Chœurs et musique de

Mendelssohn. L'adaptation etait fort ennuyeuse; au milieu de cet ennui, une gaie vision, Puck, mademoiselle Cerny, aux jambes exquises en un maillot ciel, au corps ravissant, bien moderne, et agile. Ce n'était pas un sylphe, quelque lutin ailé de la nuit amoureuse, non, — un gracieux clown androgyne. Pirouettant et acrobate, il distrayait de la prose ou des vers qu'on entendait (je ne sais plus): il allait, il venait, il tourbillonnait; il plaisait; il mêlait exquisement Paulus à Shakespeare.

Puis, le rôle de la petite Bachellery; elle y fut troublante, dans sa robe toute simple de débutante, et dans le costume blanc du mitronnet. Oh! à la fin, lorsqu'elle revêtait son manteau blanc doublé de satin rose, la délicieuse symphonie! « Chaud! chaud! les p'tits pains de gruau! » Il y eut sûrement de rapides émois parmi les spectateurs; et tous les Parisiens — non pas les imbéciles qui s'éprennent seulement des vieilles cocotes, usées par plusieurs générations, et sont fiers de les saluer au Bois, de venir s'accouder un instant à la portière du coupé — mais tous les jeunes, ainsi que tous les vieux Desforges durent frémir d'aise, comme des étalons de race qui voient entrer dans le haras, jeune et inquiète, une souple et fraîche cavale. — « Chaud! chaud! »

Renée Mauperin, ce rôle s'estompe davantage; l'impression cependant fut toujours séduisante. — A

un moment, Renée raconte qu'elle est entrée dans une église et qu'elle s'est agenouillée devant l'autel de la Vierge. « Il m'a semblé qu'elle inclinait la tête et qu'elle faisait oui. »; mademoiselle Cerny était debout, dans l'attitude sculpturale de la Vierge, et, — coiffée d'un chapeau posé sur le côté, habillée merveilleusement, gantée haut de gants noirs, toute entière d'une modernité suprême, — quand elle baissa le front, elle évoqua véritablement la Vierge, et elle la fit désirable, une Parisienne aujourd'hui. (Peut-être, d'ailleurs, il en est ainsi; le bon Dieu a fait sans doute comme l'empereur du Japon; et les modes de la rue de la Paix sont peut-être obligatoires au Paradis, comme à Yeddo.)

Enfin, mademoiselle Cerny eut son dernier succès dans une pièce tirée d'un roman de Dumas : *l'Affaire Clémenceau*. Elle était gentille, troublante encore en petit page endormi, tout vêtu de noir; et, au dernier acte, c'était distrayant de voir, tour à tour ou ensemble, l'actrice habillée, ensorcelante dans un décor princier, et sa ressemblance en marbre, complètement nue, qui surgissait comme l'icone prestigieuse d'une divinité païenne, au fond d'un temple. « — Non, pas ce soir! », répond Madame Clémenceau à son mari, qu'elle a trahi, dont elle est séparée, et qu'elle affole. L'imagination des spectateurs — et sûrement de quelques spectatrices — errait sur le marbre nu et

sur mademoiselle Cerny; et chacun de ces deux objets d'art donnait certainement du charme à l'autre.

Cette critique est peut-être un peu frivole. Hélas! les pièces qu'on joue se ressemblent presque toutes : on y aime, on s'y marie, on y meurt. Les sujets, dans la mémoire, pour la plupart, se confondent et s'embrouillent. Des impressions de théâtre d'un Parisien depuis dix ans que peut-il rester? — Sarah, autrefois si harmonieuse, Sarah Chrysostome, aujourd'hui une mime admirable; Thérésa, qui empoignait, par instants, avec sa voix profonde et son large geste ; la Zucchi, émouvante et géniale en un ballet, *Sieba,* dans la scène de l'enfer; Paulus; qui zigzague en névrosé et claironne sa chanson; le tragédien anglais Irving, magnifiquement humain et décoratif; mademoiselle Brandès, dont le visage a la mélancolie, encore voluptueuse, de la femme, après l'amour (seulement le plaisir du spectateur est resté inachevé); Théo, qui semble une mousseuse rose blonde; Granier, le rire; Lavigne, aux aspects drôles et hurluberlus; voilà ce qui subsiste, plus ou moins net. — Parmi ces impressions originales, mademoiselle Cerny a marqué la sienne, avec un art et un piment particuliers; toute jeune, elle éveille — plus qu'une autre, — la petite griserie de l'avril, quartier de l'Opéra.

IV

LA MARIONNETTE PAULUS

23 mai 1887

M. Paulus, « épileptique et artiste, gymnaste chanteur, coqueluche de ses contemporains, représentant parfait d'une génération patraque et désorientée, synthèse étourdissante de la névrose qui secoue ce vieux siècle — comme je le qualifiai, dans une étude sur « la chanson parisienne » — aliéné très personnel, clown brûleur de planches, qui, tapant sur les nerfs, chante, mime, saute, gambade et cabriole dans une auréole babahissante ». M. Paulus veut avoir toutes les gloires, être l'homme universel, comme Madame Sarah Bernhardt a été la femme universelle, ce qui ne veut pas dire la femme de tout le monde. Il est

non seulement le plus original des chanteurs de café-concert, vigneron, placeur des vins que lui donnent les vendanges bordelaises du clos Paulus, éditeur du répertoire Paulus, il est encore journaliste et le « leader » le plus retentissant d'une feuille hebdomadaire : *la Revue des concerts*. Sur les « manchettes » du titre, son portrait est offert aux admirations dans une étoile d'encre.

Depuis longtemps, le succès de M. Paulus me semblait expliqué par l'attrait de nouveau qu'il apporta, une transition habile des clowneries anglaises et américaines, accompagnées de rythmes, des extraordinaires et baroques silhouettes des minstrels à la chanson française. L'aède national du nouvel hymne, *En rev'nant de la revue*, chante d'une voix très sonore, *largo*, comme Thérésa, et il s'agite comme M. Charles Lauri, l'admirable singe. De là pour nous, en France, où les minstrels ne sont pas encore bien dans le goût public, où la chanson est un genre trop connu, épuisé, une sensation neuve qui fit la célébrité de l'inventeur. — La part de trouvaille est ainsi bien analysée ; car tout dernièrement, dans son journal, il a confirmé cette théorie, et de la façon la plus nette, en racontant l'odyssée d'une chansonnette fameuse, à son époque : *la Chaussée Clignancourt*. Paroles d'Artistide Bruant, le bon poète faubourien.

Et voici Paulus, écrivain : « Au Bijou-Concert,

faubourg Poissonnière, tout Paris allait voir les marionnettes de Thomas Holden. C'était d'une originalité savante : le succès n'était pas exagéré. On voyait une pièce féerique durant deux heures et demie et jouée par des petits bonshommes automates de soixante-quinze centimètres de hauteur.

« Ce Thomas Holden vous faisait mouvoir ses fantoches d'une manière saisissante. Impossible d'en saisir les fils (sans jeu de mots). On était positivement ahuri des prouesses de son clown acrobate, le héros de la pièce. Ça m'impressionnait.

« Je (!) découvris, *instantanément,* mon nouveau genre — *Paulus gambilleur* — dans la chanson marionnette, et j'imaginai : *la Chaussée Clignancourt.*

« Je (!!) pris littéralement comme mouvement et comme musique le passage palpitant de la danse échevelée exécutée par les marionnettes.

« Bruant, l'auteur des paroles, à qui je (!!!) fis part de mon idée, conçut la chanson. Nous fîmes des démarches auprès du pianiste-accompagnateur de Thomas Holden. Il nous fut répondu que cet air était une vieille rengaine d'Amérique ; que Thomas Holden avait opéré comme les auteurs français qui font leurs chansons en les chantonnant sur les vieux airs du Caveau.

« Voilà tout ce que nous pûmes en tirer. N'étant allé que deux fois entendre mes « initiateurs »,

je (!!!!) ne pouvais me rappeler la musique exacte, et pourtant je tenais aux huit mesures pour encadrer la chanson qui en a soixante-six.

« Je (!!!!!) dus interviewer le limonadier de la maison. Avec une imitation de cithare dont lui seul a le don, il me joua l'air; je le notai et la chanson parut.

« Au passage des huit mesures, je (!!!!!!) faisais mon coup de tête en arrière, comme les marionnettes. C'était hilarant, paraît-il; on attendait le coup de tête! Le succès fut considérable. *J'avais créé la chanson désarticulée* ! » Odyssée de Paulus, par lui-même.

Ainsi M. Paulus ne s'est pas inspiré seulement des minstrels; il est allé jusqu'à l'extrême, aux marionnettes de Thomas Holden. — Ces marionnettes, il me souvient de les avoir vues, il y a quelques années, dans leur théâtre minuscule, en face de l'Alcazar; comme j'entrais là, un gros monsieur, qui avait une petite dame à son bras, dit : « Non, ma chère!... c'est bon pour les enfants. » Oh! la moue fâchée de la jolie petite femme! Et elle avait bien raison. Les marionnettes amusent aussi les grandes personnes (qui ne sont pas sérieuses, il est vrai,) Au dix-huitième siècle, Malézieu écrivit des comédies de marionnettes pour la duchesse du Maine. Voltaire appelait des joueurs de marionnettes dans son château de Cirey. Gœthe, Nodier adoraient les marion-

nettes. Madame Sand en avait un théâtre à Nohant. Or, le gros monsieur ne valait pas sans doute ni Voltaire, ni Gœthe, ni Nodier, ni même Malézieu, qui fut académicien.

Ce Thomas Holden est un mécanicien américain. Ses marionnettes perfectionnées avaient une justesse et une vivacité extraordinaires. Elles avaient eu, avant de charmer une élite blasée de Parisiens, vif succès à Londres, où on aime d'ailleurs ces sortes d'amusements. La pantomime anglaise, jouée surtout vers le temps de Noël, a pour principaux personnages : le clown qui correspond à notre Pierrot et qui est enfariné comme lui; Pantalon, qui est notre Cassandre: Arlequin et Colombine; le policeman, qui remplace notre gendarme; la mort, que John Bull, vivant dans les brouillards sous un terne soleil, fait intervenir dans les gaietés du Christmas; enfin, Punch, notre Polichinelle. Punch est le héros des farces jouées dans des boîtes pas plus grandes que des orgues de Barbarie et portées à dos par de pauvres ambulants qui s'installent aux carrefours et y donnent leurs représentations. Titre général de toutes ces pièces : *Punch and Judy*. Judy, c'est la femme de Punch, toujours contente et toujours battue.

Elle est si philosophique la comédie des marionnettes, même chez nous, où Polichinelle et le com-

missaire se formulent tour à tour leur pensée très simple à coups de bâton! — Un jour, le secrétaire de M. de Lamartine arrive au travail en retard d'une heure. Le maître poète, qui lui-même venait de rentrer à l'instant, demande pourquoi. Le secrétaire répond :

— Je me suis arrêté aux Champs-Élysées pour voir pendre Polichinelle.

Alors Lamartine :

— Tiens ! je ne vous y ai pas vu.

C'est un soir d'avril 1879 que j'assistai à une représentation des marionnettes de Thomas Holden, et leur image m'est encore précise. — A huit heures la toile se leva. On vit un petit danseur et une petite danseuse, chacun sur une corde raide, gracieux en leurs habits pailletés, merveilleux d'attitude. Les têtes remuaient, les bras, les jambes, les pieds. L'illusion était complète; l'œil se faisant peu à peu à ce mignon théâtre, on se croyait au pays de Lilliput.

Un pygmée étonnant, ce fut le squelette magnétique. Horrible en saluant et faisant claquer ses deux maxillaires, *soudain, un coup de tête en arrière.* Elle se détache, monte vers le cintre. Le squelette, avec les poses d'un saltimbanque qui aurait jeté en l'air, très haut une pomme d'api, pour qu'elle vienne se planter sur une tige s'équilibrant au bout du nez,

attend sa tête qui revient se souder aux vertèbres. Puis les bras se détachent du tronc, ainsi que les jambes, et dansent macabrement soutenus par rien. Le crâne rit; les jambes pliées en deux, fémurs d'ici, tibias de là, jonglent avec les cubitus, les articulations s'entrechoquant. Ensuite, les membres se rejoignent; le squelette se couche à terre et s'allonge en se désossant. Les pieds se séparent des tibias, des fémurs, le tronc de la tête qui, alors, se redresse sur son maxiliaire inférieur, comme une ballerine qui ferait des pointes, *et sourit*. Ce fut, pour terminer, une danse folle. Le squelette, qui avait l'air absolument vivant, gambadait, se déhanchait, se désossait de nouveau, se recomplétait soudain, fantastique. Un Paulus sans yeux et sans peau, un Paulus-squelette, d'avant son chemin de Damas, et, comme il pourra « gambiller » plus tard, en présence de Dieu, les soirs de gala, de gaga.

Le rideau descendit, et sur le rideau un carton blanc rectangulaire, avec cette inscription :

ATTENDEZ UN MOMENT

S. V. P.

La toile se releva sur une pantomime pittoresque, naïve, fantaisiste, émouvante, qui, comme les pantomimes de Christmas, a un vieux conte populaire pour sujet : *la Belle et la Bête*. Au primitif et international scénario s'ajoutaient, en broderie à coups de trique, une suite de plaisanteries et de bons tours au policeman. Aussi prestes, aussi excentriques que les Hanlons Lees. les marionnettes de Thomas Holden avaient de si imprévus changements de physionomie que c'étaient de vrais interprètes ; leur impresario leur eût fait jouer de vraies pièces, comme cela se pratiquait du reste en Angleterre, au seizième siècle, qu'elles auraient montré plus de verve et d'intelligence que tels comédiens ou telles comédiennes. Colombine, albe et onduleuse, fut exquise de grâce infinie, d'élégance coquette. Quant aux autres personnages, pas un coin de leur petit corps n'était en repos ; toujours un mouvement endiablé, — celui de Paulus aujourd'hui.

Le prince des beuglants l'a confessé : « On était positivement ahuri des prouesses de sou clown-acrobate, le héros de la pièce. Ça m'impressionnait. je découvris, *instantanément*, mon nouveau genre. » Au dénouement, le policeman arrêta Pantalon et le clown. Ils résistaient et tiraient chacun le pauvre diable à hue et à dia ; il fut coupé en deux.

Infortunés policeman ! Toujours bafoués, toujours

ridicules ! Ils sont drôles à voir, c'est vrai, lorsqu'ils partent du dépôt, l'un derrière l'autre, en longue file indienne, marchant au pas, avec raideur, tout d'une pièce et s'égrenant à chaque coin de rue. Mais ils ne sont pas méchants. Certain soir, dans la City, un policeman, faisant sa ronde, entend une querelle. Il prend à sa ceinture sa lanterne sourde et en dirige la lumière vers les assaillants. C'étaient deux Anglais qui boxaient et dont l'un donna son chapeau à garder au policeman pour être plus à l'aise. Il n'a rien empêché ; au contraire, il a assisté au pugilat, regardant si on ne portait pas de coups qui fissent plaie, si tout se passait correctement, selon les règles. Ensuite tous trois sont allés se réconforter d'un verre de gin.

Ce soir-là, l'ami qui m'accompagnait et qui, amoureux de Colombine pour son harmonie svelte, voulant une maîtresse affranchie des mêlées inéluctables et malpropres « dont la chair est héritière, » a dit Shakespeare, —(Hamlet, estimant l'amour trop ordurier, envoie son amante au couvent) — le camarade, dis-je, qui, fou de la poupée en robe blanche, de la Colombine de bois, de la fée sortie du cerveau de Thomas Holden, me criait au sortir du théâtre, dans la nuit printanière autour étoilée de becs de gaz et scintillante, au ciel, comme d'une palpitation de lueurs : « Cette femme sera mienne ! » ne se doutait

guère, et moi pas davantage, lorsqu'il me montra M. Paulus près de nous, que nous étions les voisins d'un chanteur de café-concert,

jusque-là ordinaire,

à l'heure psychologique où il découvrait sa voie, où gambillant, héros typique des futures et lamentables années, il allait entrer dans l'apothéose cabotine, créer un nouvel hymne national, presque aux refrains d'ivrogne, et, complimenté par le plus populaire de nos généraux, être, hélas! le Rouget de l'Isle de nos patriotismes et de nos courages, — représentant d'une génération patraque et désorientée, synthèse étourdissante de la névrose qui secoue ce vieux siècle.

Statues à démolir

I

SARDOU ET SHAKESPEARE

Figaro, 26 novembre 1887

M. Sardou, qui nous donna tant d'œuvres délicieuses, satiriques, pimpantes, fines, alertes, passionnantes quelquefois et poignantes, — le Maître qui, par une fécondité inépuisable, une verve continue, un talent dont la souple force va de la rieuse comédie contemporaine au drame le plus humain et le plus noble, augmente, presque chaque hiver, son troupeau de succès, — est un charmeur aussi, un diable d'homme. On ne peut le voir et l'entendre sans être empoigné de curiosité, de sympathie, d'admiration qui s'amuse. Même lorsque ses idées, ses jugements sont le plus contraires aux vôtres, il séduit par la

saillie primesautière de son esprit, par sa franchise de sentiments, son indépendance des opinions toutes faites. Jamais pédant, pas le moins du monde académicien, je veux dire pas engoncé dans sa gloire et momifié dans un habit vert, il mêle, en sa conversation d'un extraordinaire bric-à-brac, de petites anecdotes typiques, à demi ensevelies dans les vieux livres, les mémoires ignorés, et ses observations minutieuses, rarement banales.

Comment fixer, en quelques lignes rapides, la silhouette, toujours en mouvement, de Sardou ? Chez lui, dans son cabinet de travail, dans son salon, il va, il vient, parle, gesticule en un incessant besoin d'activité. Pas endormi avec son propre rêve, il s'intéresse à tout, il effleure tout, et marque tout ce qu'il effleure d'un relief de vie. Je ne me rappelle aucun portrait de Sardou par un vrai peintre ; mais il serait bien intéressant à saisir, avec sa figure glabre et pâle, si expressive, si animée, où chaque nerf vibre, où les yeux luisent d'une pensée continuellement en alerte, et l'antithèse d'un béret de velours noir. C'est, dans une physionomie de philosophe, de savant du quinzième ou du seizième siècle, une vivacité boulevardière, un reflet des névroses récentes ; l'âme de M. Sardou a quelque chose d'Erasme et d'un vaudevilliste, — né malin, jusqu'à être un des premiers auteurs dramatiques de son temps. Dumas fils, Sar-

dou, Labiche, Emile Augier, Meilhac, Halévy, le nombre est restreint des rois du théâtre ; seulement — tandis que Sardou va sans cesse à la bataille, à la victoire presque toujours, hier encore, — d'aucuns se reposent, depuis longtemps, parmi ces chefs aux têtes laurées.

Une particularité de M. Sardou. Il n'aime pas Shakespeare, son bloc énorme, avec ses scories. N'est-ce pas à noter, dans une époque où, après soixante ans de romantisme, on se pâme rien qu'au nom du grand William ? Lui se pâme aussi, comme tout le monde, mais pas tout le temps ; il admire avec un respect profond, une part de l'œuvre et s'indigne devant l'autre. — « Voilà qui est superbe, par exemple : *Macbeth*, *Jules César*, *le Marchand de Venise*. Mais, *Hamlet*, non, c'est idiot » Ce propos est absolument exact ; il est vif, n'est-ce pas ? et à retenir, exprimé par la bouche de M. Sardou. — Vous savez l'image superbe, imposante, trouvée par Diderot. Ce dernier louait Shakespeare. « Ah ! monsieur, dit Voltaire, est-ce que vous pouvez préférer à Virgile, à Racine, un monstre dépourvu de goût ? J'aimerais autant que l'on abandonnât l'Apollon du Belvédère pour le Saint-Christophe de Notre-Dame. » Alors Diderot : « Que diriez-vous cependant, monsieur, si vous voyiez cet immense Christophe marcher et s'a-

vancer dans les rues avec ses jambes et sa stature colossale? » La comparaison est grandiose ; elle dit le souffle formidable de vie qui tient vivantes, après des siècles, les créations de Shakespeare.

Donc, pour y revenir, *Hamlet*, « c'est idiot. » L'opinion, ma foi ! de-ci, de-là, a un côté juste, (comme d'ailleurs toutes les opinions :)

« — Ridicule, crie M. Sardou, ce père d'Hamlet qui apparaît à tout le monde, sauf, et ce serait pourtant plus raisonnable, à sa femme, à Gertrude, pour lui reprocher ses crimes ! Non, il est trop bête ; il se montre à qui veut prendre la peine de le regarder, il se promène sur les remparts de la ville d'Elseneur, il erre dans tous les corps de garde. Des passants l'ont contemplé, à loisir. « Deux fois, dit Marcellus, au fond de la nuit, avec une allure martiale, il a traversé notre poste. » Et, comme il en cause avec Bernardo et Horatio, le spectre s'avance sur l'esplanade ; alors, ils décident d'en faire part au jeune Hamlet... Pourquoi ce revenant est-il visible pour des indifférents, jamais pour sa femme, pour celle qui l'a tué?... Pourquoi fait-il avertir son fils par des soldats de garde, qu'il voudrait lui parler?... Et ensuite, quelle scène comique, si elle ne voulait être tragique, la scène du serment ! « Jurez sur mon épée, demande Hamlet, de ne jamais révéler ce que vous avez vu cette nuit. » Et, quatre fois, d'endroits différents, le spectre crie

sous terre : « Jurez ! » Marcellus et Horatio jurent... Mais il ne se souvient donc pas, ce spectre gâteux, de ses visites posthumes dans les postes du château?... Bernardo, entre autres, un garde du roi, l'a vu ; c'est même lui qui en fait, avec Marcellus, le récit à Horatio, l'ami d'Hamlet. Et il n'a pas juré de ne rien dire, lui, ni tout le corps de garde...

« — Sans doute, vous avez raison, à votre point de vue. Mais, vous l'avouerez, *Hamlet,* c'est une œuvre plus haute que son intrigue.

« — Non, je n'avouerai pas, parce que je ne le pense pas. Une œuvre plus haute que son intrigue ? Par quoi ? Par sa philosophie ?... On s'extasie devant le fameux monologue : « Être ou ne pas être ! C'est là la question. » L'animal ! Moi je n'en peux rien savoir, si tout en nous est anéanti ou non après la mort. Mais si quelqu'un est renseigné là-dessus, c'est lui, Hamlet, qui, tous les jours, cause avec défunt monsieur son père... Il n'y a rien de bien dans cette pièce, je le déclare et je le répète, parce qu'en effet je n'y trouve rien, sauf la scène des comédiens, l'idée de faire jouer devant le roi et la reine un meurtre pareil à celui qu'ils ont commis afin de s'assurer de leur secret... Quant au duel de la fin, au changement de fleuret qui amène le dénouement, le plus médiocre dramaturge n'oserait pas se servir, pour terminer, d'un tel moyen... C'est idiot ! C'est

idiot! Ah! comme dit Voltaire, le sauvage ivre !... »

Après quelques objections tirées de « l'âme » d'Hamlet, des inquiétudes présentes qui s'installent dans ses brumes éternelles :

« — *Hamlet*, reprend Sardou, c'est un rêve allemand. Hegel, Schelling, au commencement du siècle, voulurent combattre notre influence sur le monde, qui pensait par nous... (Ah ! le temps où le roi de Prusse, et un grand roi encore ! écrivait une préface pour un ouvrage d'un écrivain français !...) Les critiques teutons choisirent dans l'œuvre du génie anglais sa plus mauvaise imagination : *Hamlet*. Car ce sont eux qui ont fait Shakespeare. Les Anglais le jouaient plus ou moins, il est vrai, mais ils ne l'avaient pas encore établi leur poète national, quasi l'auteur d'une seconde Bible. *Hamlet*, ce héros de baudruche, invention de pochard, personnage vide, a été bondé de tous les nuageux concepts germaniques, de toutes leurs dissertations incertaines, de toute la fumée de leurs pipes, de l'ombre saoule de leurs caves à bière ; et les romantiques, chez nous, en ont usé pour éreinter le théâtre classique anémié. Ils ont bien fait, eux ; les Allemands aussi, puisque c'est dans leur tempérament... Mais moi, un Latin, je me révolte contre le brouillard dramatique de Shakespeare, et je suis pour la clarté, pour la lumière d'Eschyle, de Sophocle,

d'Euripide, d'Horace... Qu'est-ce que c'est qu'Hamlet? On a écrit des volumes sur son caractère, sans l'élucider... Est-il fou? Fait-il semblant de l'être?... Macbeth, lui, au moins, nous savons ce que c'est; un ambitieux. Ainsi de César, de Shylock, d'autres; nous les comprenons. Mais Hamlet!... Seulement, aujourd'hui le respect est établi si bien qu'on n'ose plus critiquer, et nous redisons l'opinion convenable... Certes, je suis le premier à m'incliner devant Shakespeare, mais point lorsqu'il divague; il y a certes assez à admirer autre part dans son œuvre, et dans les pièces de lui les moins connues, car c'est un grand bonhomme tout de même... Mais on l'ignore. Beaucoup ne l'ont pas lu (1), et beaucoup, l'ayant lu, l'admirent de confiance. Ainsi, *Roméo et Juliette*; on y voit le drame de l'amour chaste, de l'amour des fiancés, (peut-être à travers la musique de Gounod.) Eh bien! c'est une p... »

(1) « Mon cher Champsaur, j'aurai contre moi tous ceux qui admirent Shakespeare, sans l'avoir lu, et tous ceux qui, l'ayant lu, l'admirent quand même ». — Lettre de M. Victorien Sardou.

II

CONTRE DEUX STATUES

Évenement, 22 septembre 1888

Contre deux statues au moins, car, en ce moment, on en élève un peu partout, et à tout le monde. Il suffit qu'un républicain de jadis puisse servir, par la cérémonie d'inauguration de son monument, quelques intérêts politiques de l'heure présente, on le consacre, on lui donne l'apparence d'immortalité du bronze ou du marbre. Hier, Mirabeau ; aujourd'hui, Danton ; demain, Robespierre. A quand, la statue de Marat ? J'y souscris d'avance, et aussi pour celle de Charlotte Corday. La statuaire en plein vent, c'est de l'histoire en pierre ou en bronze, pas vrai ? Historiquement, Marat vaut la Charlotte ; le premier fut quelqu'un, et

la seconde « quelque chose ». Si leurs partisans souscrivent assez de pièces de deux sous — car on ne devrait pas pouvoir donner plus pour la glorification de ces deux personnages, afin que ce soit véritablement une apothéose populaire — le conseil municipal offrira-t-il l'emplacement, comme il vient d'offrir un « refuge » — boulevard Haussmann s'il vous plaît, — aux Anglais qui ont voulu ériger, à Paris, ce témoignage de leur génie dominateur ?

Oui, contre deux statues. Parfaitement.

Contre celle de Shakespeare, qui n'est pas encore dressée et qui ne le sera pas, il faut l'espérer. Ensuite, contre celle de Gambetta, place du Carrousel. L'image du grand tribun est destinée, par la faute de ses amis, à s'en aller un jour plus loin, à Belleville, par exemple, « le Mont Aventin de la démocratie ». Mais, qui sait, peut-être les Bellevillois n'en voudront plus ? — Ou bien place de la Trinité, à côté des bureaux de son journal : *la République Française*. Seulement, il lui faudrait un apparat un peu plus modeste. Alors, les tailleurs de pierre prendront mieux sa mesure.

A Shakespeare d'abord ; il est plus âgé.

Certes, je suis loin d'attaquer le prodigieux William, son œuvre immense et magique. *Hamlet, Macbeth, Othello, le Roi Lear, le Marchand de Venise,*

autant de chefs-d'œuvre. Il est possible que Shakespeare ait eu ses « sommeils », comme Homère, — si toutefois encore Shakespeare et Homère ont existé ; — il est possible que telle pièce, qu'une troupe d'acteurs américains joua, la semaine dernière, au théâtre du Vaudeville, soit inférieure en esprit et en habileté à telle comédie de M. Sardou ; il est possible que Shakespeare ait livré du bon, et du mauvais à ses contemporains et à la postérité. Je ne partage pas le moins du monde cependant l'opinion de M. Sardou sur son illustre prédécesseur, et je suis de ceux qui, « *ayant lu Shakespeare*. l'admirent quand même ». Oui, je suis de ces derniers, et parmi les plus enthousiastes. Shakespeare, mort et toujours vivant, demeure un des dieux de l'humanité.

Cela n'empêche pas Sardou d'avoir un peu raison, Shakespeare est passé parmi ceux qu'on respecte, ceux qu'on vénère, *tout d'un bloc*, parmi ceux que la foule des prudhommes n'ose plus discuter. On connaît trois ou quatre drames de lui, cela suffit : il est saint et sacré comme le cheval consulaire de Caligula; le peuple prosterné admire tout de lui, jusqu'au crottin. On dit : « Ah ! Hamlet ! Ophélie ! Othello ! Desdémone, Iago ! Macbeth ! » et on se pâme, à court d'autres noms. — D'ailleurs, c'est une saine et réconfortante mode de se griser avec ce « sauvage ivre » et de boire sa bière qui, blonde ou brune, n'est

pas frelatée du moins, et qui sent bon le houblon.

Un génie, Shakespeare, entendu — mais pas plus que Molière que Voltaire, que Hugo, que Balzac. Alors, pourquoi lui élever à Paris une icone de bronze, à l'homme de Strafford, tant que Hugo et Balzac et bien d'autres n'en ont pas ! Je sais, je sais, « les génies n'ont pas de patrie » ; — connu, le sentiment de ceux qui souhaiteraient, à Paris toujours, — la capitale des peuples et l'auberge du monde — les statues de Gœthe, de Schiller et de Wagner. C'est « philistin » d'être patriote, à la meilleure façon, c'est-à-dire en gardant encore mieux, si possible, l'intégrité de l'esprit français que celle de son territoire. Aujourd'hui, Paris regarde de tous côtés ; il salue devant, derrière, à droite à gauche, comme un clown dans le cirque. Edgar Poë, Shakespeare, Tolstoï, Dostoïewsky, il n'y a plus qu'eux, en vérité ; et le monde qui se fournissait en France de littérature — si bien que nous n'apprenions pas les langues étrangères, parce que l'univers parlait français — commence à se demander s'il n'a pas joué un rôle de dupe.

Paris est l'auberge du monde, pour ne pas dire plus. Donc, pour être aimable avec ceux qui viennent s'amuser, « faire la fête » chez nous, élevons des statues à Shakespeare, à Dostoïewsky, subventionnons un théâtre, l'Odéon, comme on le fait à

présent, rien que pour les jouer. Soit ! Mais, puisque des génies de notre race n'ont pas encore été honorés comme ils le doivent, est il indiscret de demander, *d'abord*, une petite place — oh ! pas boulevard Haussmann ! c'est trop beau ; laissons cet honneur à l'Anglais — une toute petite place, comme pour Lamartine par exemple, dans un coin de la ville pour Hugo et, dans un autre coin, pour le colosse, — frissonnant et formidable — de Balzac.

Et Gambetta ?

Après les noms éternels de Shakespeare, de Hugo, de Balzac, il sonne drôlement, ce nom. Et pourtant Léon — comme disent des gens qui prennent encore leur absinthe sur le boulevard, et qui le tutoyaient — a un monument au milieu du Louvre, au cœur de l'histoire de France. Un monument bien laid, il faut l'avouer, funéraire à se suicider, un petit obélisque devant lequel « l'homme qui parle » fait la parade. Et en haut, ce lion qui porte la victoire sur son dos et semble avoir la dysenterie.

Mais il ne s'agit point d'art ; la horde des clients repus de Gambetta n'a vu qu'une grosse borne à élever à l'auteur de leurs fortunes subites ; et, avec un

manque de goût inouï, ils ont dressé la borne triomphale à l'endroit le plus suggestif et le plus imposant de Paris. — Gambetta est l'orateur, le politique, le patriote qui, depuis vingt ans, a, du geste merveilleux accompagnant sa voix preneuse et émouvante, le le plus soulevé des admirations d'artiste et de citoyen. Gambetta fut, quelques mois, l'âme de la France en danger, de la France diminuée.

Est-ce assez pour que sa statue se dresse au milieu du Louvre et regarde, en haut de l'avenue et de la colline, l'Arc de Triomphe ? Est-ce assez pour inscrire dans la pierre les noms de tous les endroits où il prononça des discours, — avec les dates, — comme, sur l'Arc de Triomphe, sont tracés les noms de nos victoires à travers l'Europe ? Et s'il surgit, en bronze, au milieu du palais du Louvre, celui qui fut magnifique d'ardeur et dont la parole sonna le toscin d'alarme à la patrie, après chaque défaite, hélas! — où dressera-t-on son marbre à Celui qui doit venir et qui remportera les victoires inéluctables?

ARMAND CARREL

OU

« GIRARDIN EST DANS L'AFFAIRE »

---

31 juillet 1887

« — Ah ! Carrel ! ils ont érigé une statue à ce médiocre de la politique où les plus remarquables sont des esprits ne dépassant l'ordinaire des hommes que par plus de bruit et d'aplomb à traiter tout ce qu'ils ignorent, une statue, sur une place de Rouen, en égalité avec Pierre Corneille, alors que Flaubert n'a pas dans sa ville même un buste ! Voilà une idole, celle de Carrel, que je ne saluerai pas ! La médiocratie nous tient, nous régit, nous gouverne ; et ce n'est pas assez de nous encombrer d'elle-même, il faut encore qu'elle nous impose des médiocres de

bronze ou de marbre... Une statue à Carrel, à quel titre ? Ecrivain, il ne reste rien de lui qui trahisse un style, pas une seule page qui marque. Patriote, il s'engagea dans les troupes espagnoles et porta les armes contre la Restauration, sans doute, mais aussi contre la France. Artiste, il combattit le romantisme, aujourd'hui une vieillerie, un glorieux drapeau de pourpre mis respectueusement dans un coin, mais alors dans sa nouveauté, sa splendeur, étendard qu'au milieu d'une foule de talent portait un génie. Journaliste, il fut pour la gazette des gros électeurs contre la presse à bon marché et à grands tirages, ce qui est pourtant le but, l'essence même du journal, aux temps nouveaux. Un poète, M. Gustave Vautrey, s'est écrié lyriquement : « Oui, nous fêtons en toi la Presse !... » Et le charmant barde s'est écrié encore :

Quelle force que cette chose,
Un journal ! c'est une âme éclose
En quelques feuilles de papier.
Apparaissant au monde entier,
Elle vole, conseille, entraîne
Et fait, dans ses sillons mouvants,
S'abattre la pensée humaine
Eparpillée aux quatre vents !

« Allons-donc ! Rhétorique ! Carrel s'est battu en duel pour empêcher autant qu'il fut son pouvoir que le journal fut « la pensée humaine éparpillée aux

quatre vents », Oh! la poésie officielle, c'est comme l'éloquence des ministres !... Ecrivain de centième ordre, soldat passé à l'étranger et à l'ennemi, un radoteur du passé, un militant contre les seuls artistes de son époque, contre toute invention, contre tout progrès, mort pour sa haine du journal à portée de tous, c'est l'Armand Carrel. Mais il a eu la chance d'être tué par Girardin, qui ne l'a pas assez tué, malheureusement pour nous; sans cette fin tragique, il serait oublié comme tant d'autres... Car trois cents journalistes morts ont eu autant de mérite que lui, depuis M. de Belloy jusqu'à... »

Comme on était venu à parler politique dans un groupe de Parisiens qui, après diner, se promenaient sur la pittoresque jetée d'Honfleur, je me laissai aller à cette tirade au lieu de contempler en une conversation distraite le paysage: le millier de lueurs du Havre, entre le vague bleu de ténèbres de la mer et l'azur plus clair du ciel, au bout de la longue étendue de mystère et d'eau, pareil à un troupeau de monstrueux vers luisants escaladant les collines noirâtres qui, en face, barrent l'horizon ; — les phares de la Hève qui dressaient dans la nuit tiède leurs scintillements électriques juste au-dessous et, aussi brillants qu'eux, des sept clous d'or de la Grande-Ourse dont l'éclat faisait, ce soir, presque terne le champ des

étoiles. Autour de la jetée, et sous le plancher à jour, le flot qui bruit; d'ici, de là, les feux rouges et verts de l'entrée du port, le sémaphore avec ses feux tournants et arithmétiques ; les mâts inclinés, les voiles au repos des bricks, des goélettes, les fortes cheminées des steamers, les barques endormies et bercées, les cafés faisant sur le môle des trous de clartés, la lieutenance qui découpe en la pénombre ses pignons pittoresques et ses petites tours en poivrière; enfin la côte de Grâce où cette petite ville de la mer, Honfleur, s'adosse et se perd dans la verdure.

« — Laissons de côté, vous plaît-il, Armand Carrel? Je ne puis partager absolument votre opinion, artistique, mais trop sévère, sur un galant homme que j'ai connu, journaliste autoritaire, hautain et sec, à la conversation et à l'écriture logiques, simples, décidées et claires, un maître de ma jeunesse républicaine. J'avoue pourtant qu'il n'a rien laissé de personnel, pas un livre, pas une école, pas une idée... Mais vous m'avez fait plaisir en rappelant le nom du marquis de Belloy, un de vos anciens en chronique, et qui eut de l'esprit, » dit un vieux député dont l'éloquence, à la tribune, garde la grande allure romantique.

Et il nous conta des anecdotes :

« — Un type bien original que Belloy!... ce Belloy dont vous avez jeté le nom dédaigneusement... Je

le connus au théâtre de San Carlino, à Naples, et d'une façon bien typique. Le canevas des pièces jouées là était assez incertain; les acteurs y improvisaient, au courant de leurs rôles, sur les hommes et les choses du jour un tas de lazzi... Ça ressemblait, avec les différences de pays, à un petit théâtre, défunt maintenant, qui était situé derrière le Luxembourg, en face du café de Fleurus... J'étais donc à San Carlo, au dernier rang de l'orchestre. Pris de rire, à un moment, je fais cette réflexion assez haut : « Très drôle! c'est comme à Bobino! » Un Calabrais, gaillard au teint bronzé, qui était placé derrière moi, au premier rang du parterre, me tape sur l'épaule : « — Vous êtes de Paris? — Oui, de la rue de Seine, — Nous nous verrons à l'entr'acte. » Le Calabrais était M. de Belloy, un mondain jusqu'au bout des ongles.

« ... Voici par suite de quelles aventures il portait ces guenilles. C'était le commencement échevelé du romantisme et la vogue de l'Italie. Il fut possédé, comme tous les jeunes gens de son temps, du désir de visiter la péninsule; mais si sa famille était bien apparentée, elle était peu riche et répugnait à la pensée de voir le neveu d'un archevêque de Paris faire triste figure à Rome. Opposition traduite par un refus de subsides... Les événements de Juin venaient d'ensanglanter Paris, et nombre d'insurgés avaient

fui la capitale. Belloy trouva une occasion dans cette circonstance et se risqua à faire le voyage à pied.

« Ayant quelques notions de dessin, il se donnait comme peintre en tournée artistique. Il payait dans les villages l'hospitalité qu'il y recevait de portraits plus ou moins ressemblants. Il gagna Lyon de la sorte, où l'insurrection des socialistes parisiens avait excité de nombreuses et vives sympathies. Il se fait passer pour un des frères et vaincus. Recommandé par ses amis socialistes à des bateliers du Rhône, il descend le fleuve jusqu'à Marseille. A Toulon, il rencontre un camarade de collége, officier de marine. Et le voilà, enfin, à Naples, aussi dépourvu qu'à Paris; il l'était tellement, qu'il avait vendu ses habits; il avait acheté chez un marchand de bric-à-brac un costume de Calabrais, et il vivait sur la différence.

« Il vivait de peu, d'ailleurs, se nourrissant de deux portions de macaroni par jour. Chacune coûtait une baïoque. Macaroni pour déjeuner, macaroni pour dîner, et le grand soleil italien là-dessus. Le soir, il couchait, comme les lazzaroni, ses camarades, à la belle étoile.

» Avant, il allait au théâtre.

« ... Si Belloy n'avait pas mis le cap sur Rome, où sa famille avait de hautes relations et où il aurait

pu être reconnu, ses allures aristocratiques et étrangères trahissaient peu à peu cependant son incognito dans Naples, où on était habitué aux excentricités des lords.

« Nous nous promenions, car nous étions devenus amis, sur le Largo del Palazzo. Un cocher, soupçonnant le gentilhomme sous le paysan calabrais, demande ironiquement à Belloy s'il veut prendre une voiture. Il ne répond pas ; mais les autres cochers de la station se mêlent de la plaisanterie. Tout le long de la chaussée : « *Volete una carrozza, signor?* » Belloy se retourne enfin et dit au premier cocher : « Conduis-nous au Champ de Mars. » C'était à l'extrémité de la ville, tout au bout de la rue de Tolède. Il était tard, l'endroit était désert. Belloy descend de voiture, empoigne le cocher par le bras, lève sa canne. Un marquis, ayant cru se reconnaître dans un personnage de Molière, battit l'auteur en lui répétant les mots qui l'avaient froissé ; c'est le marquis de « Tarte-à-la-Crème ». M. de Belloy administra au cocher la plus belle correction, avec ce refrain de temps en temps : « *Volete una carrozza, signor?* » Les Napolitains ne sont pas braves. (Je me trompe, les Napolitains n'étaient pas braves. Non, Ce Napolitain n'était pas brave, ou plutôt il ne l'était pas ce jour-là). Et puis, si je restai simple spectateur, nous étions deux. Le cocher rossé, payé, content, nous re-

conduisit au café de Paris. Il avait deviné qu'il avait affaire à des « Excellences ».

» ... Au bout de cinq à six semaines, c'était comme sur le petit navire : les macaroni vinrent à manquer. Les parents de M. de Belloy, ne pouvant plus empêcher un voyage qui était fait et reconnaissants de ce qu'il n'était pas allé étaler sa misère à Rome devant la cour pontificale, cédèrent et lui envoyèrent de quoi tenir son rang.

« Une fois, il le tint de la sorte. Il s'était joint à une des caravanes qui se formaient a cette époque. Il y avait entre autre M. Madier de Montjau et un chanoine de Reims qui, pour la commodité du voyage, avait remplacé la soutane par l'habit de de « pékin ». Il avait pris les manières des prêtres italiens et il nous accompagnait dans nos tournées nocturnes, chez les filles, à condition que, le lendemain, nous assisterions à sa messe pour compenser la nuit... Un bon garçon.

« Dans une excursion à Pausilippe, sur la pointe de Naples, on avait été obligé de s'arrêter, et Belloy, pour des raisons personnelles, s'était accroupi derrière les ruines d'un tombeau. Les enfants du village, qui vont en éclaireurs pour exploiter comme guides la curiosité des étrangers, s'approchaient de lui indiscrètement et troublaient sa solitude. Agacé de ces

importunités, il dit à l'un d'eux : « Que veux-tu ? Baiser mon ... ? » L'enfant accepte, et Belloy, pour sa peine, lui donne une pièce de monnaie. Le malheureux! A peine la caravane approchait du village qu'elle était assaillie par une nuée de gamins désignant Belloy comme l'Excellence dont on baisait le derrière, et tendant la main.

« Belloy arriva à Rome, réconcilié avec sa famille, dans la tenue d'un parfait gentilhomme. Dans le dandy à l'élégance exquise on n'aurait pas reconnu le Calabrais rossant les cochers de Naples. Il eut beaucoup de succès, là-bas, et on l'aimait fort chez M. de Saint-Aulaire, alors ambassadeur à Rome, le dernier, après Talleyrand, qui ait porté la queue et la poudre, un délicieux causeur, qui avait conservé le ton des salons d'autrefois... Belloy était grand, assez fort, un peu chauve. Il avait des yeux sympathiques, une voix légèrement voilée, une grande délicatesse de manières... Vous connaissez peut-être de lui une comédie en vers, *Damon et Pythias*, jouée à l'Odéon. Il fit partie de cette bohème qui se réunissait à la Maison-Dorée ou au divan Le Pelletier, et dont furent Roger de Beauvoir, Musset, Gozlan, la Madelène, Scholl, le plus jeune... »

Oh! l'imprévu des causeries vagabondes! On discute sur Carrel, sa statue imméritée qui, je le répète,

prend la place de celle de Flaubert, et on en vient tout en se promenant sur une jetée normande, à errer en Italie, en pleine effervescence de ce romantisme qui offusquait Carrel comme le journal répandu partout l'effrayait. Honte ! cette baderne politique, qui n'a rien créé et presque rien compris a une statue.

Décidément Girardin lui a porté bonheur, Girardin, dont on citait le nom de son vivant, lorsqu'on voulait lancer une entreprise : « Girardin est dans l'affaire ! » Et je crois même que Daudet, dans son bon temps, a écrit sur cette phrase magique, sur ce « Sésame, ouvre-toi » des espérances et des bourses un de ses contes. Oui, Carrel a de la chance, il aurait pu être enterré sans injustice aucune dans la fosse commune de la gloire, avec les oubliés et les disparus. Il a une statue dans une grande ville ; c'est que ce filou de Girardin « était dans l'affaire ».

Physiologies parisiennes

I

LES JEUNES FILLES PEINTRES

Figaro, 21 avril 1888

Un peintre qui a renoncé à l'art pour se donner tout entier à l'administration de son entreprise, M. Julian, a organisé deux cours pour dames, l'un faubourg Saint-Honoré, l'autre, le plus ancien et le plus fréquenté, dans le passage des Panoramas. C'est dans celui-ci que nous nous introduirons. — Le lundi, à huit heures du matin, dans ce passage sans caractère personnel, quelconque, pittoresque seulement par son dédale, le mouvement est joli, entre « l'académie » de peinture dirigée par M. Julian et « l'académie » de billard, tenue par M. Vignaux, de gracieuses femmes de tous les pays, aux allures fines, et de pauvres dia-

bles d'Italiens et d'Italiennes en loques brillantes, bariolées, nationales.

Lundi, c'est le jour où la massière choisit le modèle pour toute la semaine ; à neuf heures, le choix est fait ; l'Italie s'en va. Les jeunes femmes, dés huit heures, arrivées en ribambelles, ont disparu vite dans l'étroit couloir ; il s'agit de ne pas être en retard, sinon une mauvaise place, et pour toute la semaine. — Le curieux des menus aspects de Paris et de gentilles silhouettes a pu, au hasard de ses flâneries, voir entrer chez « le modèle vivant » Mlle Canrobert, la fille du maréchal de France ; la princesse Ghicka, Mlle de Charette, fille du général, mariée aujourd'hui ; Mlle Bashkirtseff, Mme de Gontaut-Biron, Mlle Brunswick, aujourd'hui Mlle Brandès, Mlle Lemoine, nièce de M. John Lemoine, Mlle Dumontpallier, fille du cèlèbre docteur ; la princesse Terka Jabonowska, depuis Mme Maurice Bernhardt ; Mlle Sarah Bernhardt, nièce de la grande tragédienne, sans compter les bataillons de misses anglaises ou américaines. Elles vont au modèle vivant et nu. Une de ces misses disait : « Ça vaut la peine de passer l'Atlantique. » Passion du beau et du vrai ! Amour, qui se croit sincère, de l'art !

D'abord une antichambre encombrée par les manteaux, les chapeaux coquets, les fourrures, élégances qui gardent des parfums de femmes, ensuite l'atelier.

Une assez vaste salle au plafond noirâtre avec toiles d'araignée; de vieux rideaux aux fenêtres; aux murs, du papier déchiré qui çà et là pendaille; aux endroits découverts, des esquisses, des caricatures, des études, des plâtres, des fragments de statue, des pièces anatomiques, de multicolores raclures de palettes. Les élèves s'installent en un va-et-vient, jusqu'à ce que tout le monde soit casé, les chevalets l'un à côté de l'autre, en demi cercle et par gradation, la table du modèle au centre; ce qui donne à chaque élève la vue complète et continue du sujet. — Pourtant, les plus rapprochées dessinent la tête, tandis que les autres font l'ensemble, en termes d'école, « l'académie ».

Un plaisant spectacle, cet éventail de femmes! têtes brunes, blondes, rousses, cosmopolites, penchées, absorbées par le travail et souvent par un peu de fièvre, quand le modèle est nouveau, s'il est bien. L'heure paisible, silencieuse! dans un coin, un squelette suspendu à un clou rouillé contemple ces visages jeunes, ces corsages emplis d'un printemps de chair, ces palpitations, ces attentions de vierges vers le modèle, — serré, si c'est un homme, dans un caleçon qui empêche les protubérances, tout en conservant les formes des hanches, nu, si c'est une femme, — O chasteté! le squelette même est un squelette de femme. Tous les jeudis, on le descend pour la leçon d'anatomie. N'est-ce pas, il semble, un spectacle à

faire songer, ce frais troupeau de jeunes filles autour de cette ossature. Mlle Squelette, qui fut sans doute adorable comme elles? Cela fut aimé, caressé de tendresses, de chansons galantes. Elle regarde, la Mort, elle regarde cet avril de femmes.

Enfin, un repos, — toutes les heures, — un gai repos, éparpillé. On s'en va d'un chevalet à l'autre ; elles se critiquent mutuellement, elle se louangent surtout. Oh ! les vivacités de causeries ! les pimpants bavardages ! il y a des jalousies certes, mais, souvent des enthousiasmes, qui s'exaltent pour une amie ; seulement, parfois on pense que c'est pour son étude, tandis que c'est pour une toilette nouvelle. L'amusante chambrée, à travers un rayon de soleil ! les unes se sont fabriqué des chapeaux de papier et, sous le bicorne de polichinelle ou le bonnet de pierrot, les cheveux frisottent, çà et là plus brillants comme d'un mica subtil, irisation de lumière, poudroiement de clarté ; les yeux luisent, les yeux de vingt ans. Un détail : la tranquilité du modèle femme, nu au milieu de ces jeunes filles ; si on ne l'empêchait, elle sortirait comme cela sur le palier, quand elle a faim ou tout le contraire. Elle ne se recouvre pas pendant les repos ; elle erre, se regarde de-ci, de-là, cinquante fois reproduite, et, parfois debout à côté d'un groupe de misses, elle a sur sa peau rosée les vagabondes

lueurs d'ombre de leurs feutres rouges ou bleus.

On retravaille.

Midi.

Le grand repos. Les mamans viennent chercher leurs filles et voir leur ouvrage. D'autres rejoignent des papas ou des frères qui les attendent devant la porte. Les étrangères, pour la plupart, déjeunent dans les restaurants du voisinage; plusieurs enfin, les pauvrettes, mangent à l'atelier le petit repas qu'elles ont apporté, déjeuner assaisonné de poussière, car la bonne doit balayer et nettoyer partout pour la séance de l'après-midi qui commence à une heure.

On se remet à la besogne.

Tantôt la massière,. Mme Beaury-Saurel, joli type d'Espagnole blonde, portraitiste habile, et dans les meilleures traditions, artiste médaillée, donne des conseils à ses camarades; tantôt c'est le directeur, M. Julian, dont le coup d'œil est très sûr. — Ah! le temps où, seul en face de son modèle rongeur comme un fiacre, il écoutait les bruits de l'escalier! Serait-ce un client? Il n'en est venu un qu'au bout de cinq mois; en bas, sur la porte, un écriteau disait alors aux hommes et aux femmes pêle-mêle : « Ici on peut dessiner d'après le modèle vivant ; *on est prié d'apporter son chevalet.* » Aujourd'hui, la maison est pleine et et elle a des succursales. (A

quand une école plus originale, où on développerait les tempéraments artistes, avec MM. Puvis de Chavannes et Whistler, par exemple, — comme maîtres?

Mais le samedi, c'est le jour d'inquiétude, le jugement dernier. Les professeurs attitrés, devant qui s'efface M. Julian, sont : passage des Panoramas, MM. Boulanger et Lefebvre ; faubourg Saint-Honoré, MM. Bouguereau et Tony Robert-Fleury ; dans les deux ateliers, pour la sculpture, M. Chapu. Ils viennent chaçun un mois à tour de rôle. — Le samedi, certes. on ne jase pas pendant la correction du maître qui va d'un chevalet à l'autre, suivi par toutes les élèves écoutant, craignant de perdre une parole, surtout si c'est M. Bouguereau. Imposant, le plus redouté, il a une façon de dire à la jeune fille qui s'essaie d'après le modèle vivant : « Mademoiselle, il faut encore faire du plâtre. » Étrangères souvent, elles ne comprennent pas toujours les explications du professeur, la massière leur explique ensuite. Quand il a trouvé que c'est bien, derrière lui part une exclamation : « Oh ! je suis contente ! » Parfois, quand il a critiqué beaucoup, un geste de dépit frappé sur la cuisse ou tracé, coupant l'air ; parfois aussi des pleurs.

Des élèves s'effraient et renoncent.

M. Jules Lefebvre est froid ; M. Robert-Fleury, le beau Tony, aimable et adoré ; M. Boulanger. qui

apparaît aux modernisants comme le plus talentueux pompier de la peinture contemporaine, jovial et rapin. « Mais c'est trrop rrrond! mon enfant! vous ne voyez pas assez le carrracterrre! « Ce sont là ses remarques de chaque instant. Il roule ses « r » d'une manière drôle qui accentue sa tête de mascaron et lui creuse la bouche comme pour tenir un tuyau de fontaine; et, dans son dos, les élèves ne manquent pas une occasion de répéter : « C'est trrop rrrond! c'est trrop rrrond! » — Ainsi toute l'année, chaque mois, les professeurs réunis classent un concours; la première gagne une médaille de cent francs; et c'est déjà de la gloire.

Voilà un des principaux « offices » où s'approvisionne l'exposition des femmes peintres et sculpteurs. J'ai cité quelques élèves : Mademoiselle Claire de Canrobert, l'esprit pétillant et la distinction même, une certaine crânerie charmante et enfantine, un sentiment très fin de son art, et l'exactitude militaire; — la princesse Ghicka, sœur du roi Milan, belle, rieuse et douce; — Mademoiselle Breslau, d'une intelligence remarquable, forçant l'estime par son énergie au travail. La plus étonnante fut mademoiselle Marie Bashkirtseff. Ah! la folle! chère morte! gracieuse forme où du génie, vaguement, souriait! Elle repose au ciel des étoiles filantes.

Tout a été dit sur son apparition et sur sa disparition. Un cerveau encyclopédique apte à tout, science, musique, sculpture, peinture, linguistique, flirt. Ambitieuse, elle regardait sans exception la foule des humains comme un tapis pour ses pieds menus ; elle tenait de Néron et d'Alcibiade. Ayant obtenu, au Salon, une mention honorable, elle l'attacha à la queue de son chien. Une autre fois, comme elle venait d'entendre Gambetta pour la première fois, elle monta sur la table à modèle, fit un discours politique; et c'était, avec une gracieuse transposition, la voix, le geste, l'allure du tribun. — Mauvaise parfois pour ses camarades; d'aucunes sont encore blessées.

Elle n'accepta point la règle qui est l'égalité de toutes. Venues de tous les coins du monde, elles sont de fortunes diverses, et de rangs. A côté des élèves aristocrates, des ambitieuses comme Bashkirtseff, comme mademoiselle Brandès qui s'est lancée au théâtre, moyen plus rapide et plus éclatant, beaucoup travaillent pour être professeurs dans les écoles de la ville de Paris. A citer encore les vieilles, les « Catherines » qui s'acharnent et se font tour à tour un amant du mâle qu'elles copient. Oh ! sur un lit idéal, baisers mystiques, lèvres fanées. Car il y a un peu d'attrait sexuel, si peu que ce soit. Parfois on entend : « Dieu ! que j'aime ce modèle ! » L'homme ne bouge pas, la face, le corps impassibles ; et il a raison.

Travailler d'après le modèle nu indique, en plus d'un goût, d'une recherche de la plastique, une décision qui demande une certaine initiative masculine. Encore, cet à peu près d'art décrasse l'argent, flatte M. Prud'homme, met des pudeurs en déroute ; une jeune fille travaille d'après le modèle habillé ; bientôt, elle apprend que, dans l'atelier voisin, une altesse, la fille d'un ministre, d'un général peignent d'après le nu ; et le bourgeois gentilhomme accorde le nu. Parmi ces vocations, combien de fugitives ! Telles ont admiré une toile, une sculpture ; et, s'enflammant, elles rêvent d'être « une grande artiste ». Beaucoup n'y songent plus, sitôt mariées ; transports où se déverse la sève, fièvres de jeunes filles. — Elles flirtent naïvement, elles font joujou avec l'art, avec ce Dieu formidable qui donne le frisson à ceux même qui parfois l'ont dompté.

I

LES GENS DE LETTRES

15 septembre 1887

Un « écho » a couru, sous la rubrique quotidienne que les journaux — si durs pour les livres et ceux qui en font — consacrent, en troisième ou en quatrième page, aux choses du théâtre. M. Alexandre Dumas fils préparerait, dans sa villa du Puys, une comédie en cinq actes sur les journalistes. La nouvelle d'ailleurs a déjà été démentie. M. Dumas n'a l'intention de montrer comme héros d'une de ses œuvres dramatiques ni journalistes ni gens de lettres. Au fait, pourquoi ces deux mots ? Est-ce que les journalistes ne seraient pas toujours des gens de lettres?

Franchement, ceux qui connaissent Dumas n'ont

guère pu croire, — malgré les audaces qui sont une part de son originalité, — qu'il oserait tenter pareille aventure, à moins de faire une besogne veule, indigne de son talent et de sa situation. Il est trop coutumier du succès, il en a trop le flair il sait trop bien de quoi il se compose, pour se risquer à tel jeu. « Race irritable des poètes ! » a dit un Latin, Horace, qui est lui-même un petit poète. Certes, les journalistes sont bien autrement irritables ; et, si parfois ils sont durs pour leurs camarades, surtout pour ceux qui ont un peu plus de talent, il ne faut pas « blaguer » la corporation. Dumas ne résisterait pas à cette envie ; et il pourrait bien arriver que la bonne entente de cet homme admirable avec la « presse » n'y résistât point non plus. Et il aurait tort, parce que les journalistes sont aussi tous bien admirables.

Un jeune écrivain qui mettrait en scène, bien entendu, sans aucune portraiture exacte, ses confrères et leurs mœurs typiques, leurs propos baroques et particuliers, en aurait pour plusieurs années — un de mes amis l'expérimenta, dans la bravoure du début, avec un roman : *Dinah Samuel* — à subir les inconvénients de sa hardiesse. Le théâtre a, certes, un retentissement bien plus considérable que le livre j'estime qu'un auteur dramatique célèbre, et même glorieux, en faisant représenter une pièce observée

sur le monde des journalistes — est-ce un monde ou un demi? — risquerait, sur cette carte, son installation de bonze. Ainsi ce nageur illustre, qui, après avoir accompli cent hauts faits merveilleux, entr'autres la traversée de la Manche, voulut descendre les rapides du Niagara. On a repêché son cadavre.

Et pourtant quelqu'un fera cette pièce. Ce n'est point Dumas fils. Qui donc? Un que nul d'entre nous ne connaît encore. Et ce n'est toujours point Dumas fils que pourra s'appeler cet ignoré, cet inconnu. — Balzac fils.

Elle semble attirante la vocation de « gendelettre ». Car on regarde seulement M. Machin, vaudevilliste, M. Zola, romancier, M. Petitchose, — qui ne va plus dîner dans le monde parce qu'on place toujours un académicien et non pas Lui à la droite de la maîtresse de la maison, — M. Untel, chroniqueur à cinquante mille francs par an dont un tiers lui vient de la présidence d'un cercle; (on dit « le tripot » les jours où on a perdu). Et les jeunes, à peine au sortir de l'enfance, atteints de la « vocation », d'autres, les heureux ignorants des batailles littéraires pour la vie et pour le nom, ne songent pas, tout entiers aux séductions de ces mirages paradisiaques, à la réalité, à ceux — hélas! des milliers — qui restent en route, aux

bohèmes, aux déclassés. aux misérables de la plume, veufs de leurs espérances, l'âme pleine de bile et d'envie, aux pauvres « ratés ».

Le public et la foule toujours grossissante des postulants du journal, de la rédaction politique, de la chronique parisienne, du livre, du théâtre, de l'industrie littéraire enfin, — car la littérature est devenue, depuis Balzac, le grand Maître, un art et un métier, — oublient, comme l'a si complètement dit M. Frédéric Loliée dans le livre à lire et relire que, l'an dernier, il publia sur « les gens de lettres, leur vie intérieure, leur condition », le lamentable sort de ceux qui n' « arrivent » pas. Il n'y a pas assez de places, dans les journaux, pour caser toutes les bonnes volontés ; les directeurs de théâtres prétendent que la scène a des arcanes particuliers, même pour ceux qui ont fait autre part des preuves de talent, qu'une pièce est une œuvre mystérieuse dont le secret est réservé à un nombre très restreint de prédestinés ; les éditeurs sont lents aux nouveaux venus ; et, plus encore que les libraires, les critiques sont impitoyables à toute nouveauté originale, et les grands quotidiens, sauf à l'egard d'une demi-douzaine de pontifes, sont muets pour le livre. C'est la règle, avec les exceptions sans doute, mais c'est la règle : on ne parle jamais d'un confrère, on ne cite pas un volume. Pour parvenir à compter parmi les excep-

tions, la besogne est âpre, à moins d'adresses privées particulières, d'habiles relations mondaines. Pour Zola, ce fut vingt ans de labeur; pour Balzac, toute la vie, — Balzac, pauvre encore après sa mort, puisqu'il ne trouve pas vingt mille francs pour sa statue.

Oui, on ne fait attention qu'aux victorieux; personne n'a même un instant la mémoire de ceux qui restent en chemin; personne ne songe aux prodigieux efforts que veut aujourd'hui le métier d'écrivain en renom. M. Loliée a noté, lui, les tourments de la pensée, dans toutes ses applications, les désillusions du poète, les désenchantements de la carrière dramatique, le sentiment attristé du journaliste sur le vide de ses travaux ou de son autorité, tous les désabusements, la lassitude morale des écrivains les plus comblés en apparence, les ébranlements physiologiques de l'inspiration, les influences morbides de la surexcitation permanente de l'intelligence. « Oh! comme s'écriait M. Edouard Rod, — dans un beau passage d'un livre maussade, — les paysans qui suent sous le soleil! » Les triomphateurs ont toujours présente et toujours vive la tristesse et, ce qui est encore pis, mais humain et plus atroce, la joie devant les morts et les blessés qu'on enjambe, afin d'arriver à la bouche attirante et rouge, aux seins resplendissants et plâtrés de cette courtisane, la Gloire, ou,

tout au moins, comme Alexis faisait au beau Corydon, de caresser le petit Succès, son bâtard.

Les fascinations sont délicieuses; elles ont des fluides qui attirent doucement, Rien ne résiste au régiment des jeunes espérances. Un mur d'obstacles sans doute; mais, à un seul endroit, une fissure; et on passe. Voilà ce qu'ils prétendent; et des milliers restent au pied du mur, où il n'est pas défendu de déposer les ordures. — Celui-ci est un poète de talent, et tels vers de lui ont une note alerte, un parfum de ses maîtresses. Pour vivre, il fait du reportage, et il se réjouit des aubaines que lui donne le père Chevreul. Chaque fois qu'il passe aux environs du Jardin des Plantes, il va voir le centenaire, non pas lui, — car il ne l'a même jamais vu, — mais sa bonne. Elle lui dit que le phénomène se porte bien, ou qu'il a eu la migraine la veille, qu'il a dû garder le lit, ou bien qu'il est allé, à son ordinaire, contempler la tour Eiffel. Le poète emporte ainsi un écho de trente ou quarante sous, que le journal insère toujours. — On peut se faire ainsi sept à huit cents francs par mois, dans les bonnes maisons, bien entendu.

Le meilleur, en somme, dans cette littérature qui est à la fois un art et un métier, est à ceux qui en font seulement un métier, aux vaudevillistes, aux dramaturges qui travaillent sur la commande des

directeurs, aux feuilletonnistes « à la Montépin », aux articliers écrivant au petit bonheur du jour le jour. Ils se défendent entre eux; et, « en littérature, disait déjà Balzac, les médiocrités persévérantes font fortune; elles y gagnent l'incognito et dix mille livres de rente. » — J'ai cité Balzac. Voulez-vous entendre Gautier? « Il y a des paillards pudibonds qui ont besoin qu'on les raccroche et qui passent vingt fois devant la porte d'un mauvais lieu sans oser y entrer; il faut les tirer par la manche et leur dire : « Montez! » Il y a des lecteurs irrésolus et flottants qui ont besoin d'être relancés chez eux par nos entremetteurs (ce sont les journaux), qui leur vantent la beauté du livre et la nouveauté du genre, et qui les poussent par les épaules dans le lupanar des libraires; en un mot, il faut savoir se faire mousser et souffler soi-même son ballon. » Est-ce ce qui donne, à un grand nombre, de la fièvre, — de temps en temps, un besoin du repos, de la paix et de la sécurité des campagnes où Paris ne profile point à l'horizon sa silhouette formidable, des terres calmes sur qui, la nuit, dans le ciel, ne rougeoie point, — sans que même on aperçoive la Ville, — sa clarté de becs de gaz et de lumière électrique? A Paris, la mêlée des gens de lettres, d'art et de métier, continue; et, après les saines villégiatures, lorsqu'on revient, l'esprit rasséréné, — des poèmes nobles et désintéressés dans la tête, les

chers rêves plein la pensée, — dans la première heure, en reconnaissance du milieu où il va falloir de nouveau travailler, d'aucuns se sont demandés parfois devant les faces troubles aux causeries inquiètes, si « le boulevard » n'était pas le préau de Mazas ou de la Salpêtrière.

Les fêtes cigalières

(NOTES DE ROUTE)

I

LES FÊTES CIGALIÈRES

NOTES DE ROUTE

A Henry Fouquier

Die, le 11 août 1888 (*Journal des Débats* du 14)

Le début a été grisant.

J'écris sous le charme de la grande lumière blanche qui baigne les paysages, les yeux pleins de cet azur d'un bleu merveilleux, le cœur presque ému du simple et enthousiaste accueil que des humbles, des paysans ont su faire à des poètes.

Partis de Paris par le rapide du soir, fatigués par une nuit presque sans sommeil dans la trépidation

du train, poussiéreux, les figures noircies, les linges froissés, nous avons entendu, à Saillans, dans la Drôme, sur la route de Die, les premiers discours des campagnards accourus. La scène fut touchante, et d'une impression d'épisode antique. Dans le train, — ce chemin de fer devrait gâter le caractère ancien, — M. Henry Fouquier, le distingué chroniqueur, président de la Cigale; les députés Maurice Faure, Clovis Hugues, Gaillard (de Vaucluse) Gaillard, (de l'Isère); M. Léon Barracand, le romancier; M. Paul Mariéton, directeur de la «Revue félibréenne », ce dilettante épris d'une si noble passion pour les poètes et les prosateurs de la langue d'oc, le vaillant et artiste tambourinaire de la Renaissance provençale, prêcheur de la bonne cause chez les barbares, Paul Mariéton, « capoulié » du félibrige, *in partibus infidelium.*

Le soleil nous criblait de rayons, nous aveuglait de clarté; et, dans le fond, les pitons de Rochecourbe découpaient, sous le ciel d'un bleu intense, leurs formes bizarres, leurs prodigieux blocs titanesques. — Saillans; arrêt. La musique joue : *la Marseillaise.* Rangée, sur le trottoir, la municipalité endimanchée, aux redingotes noires, et, derrière les haies fleuries de roses, le bourg accouru. « Il faut descendre! » crie M. le député Maurice Faure. M. Fouquier reboutonne à la hâte son gilet, met son chapeau; et nous voilà sur le trottoir de la gare. Un vieillard, — qu'on

nous dit être un vigneron, — sort du groupe des conseillers; un peu tremblant, sans papier, avec l'éloquence des braves gens, il nous harangue :

« — Monsieur le président de la Cigale, j'avais peur, moi qui ne suis qu'un paysan et un illettré, de vous faire un discours; mais on m'a dit de me hasarder... »

Je vois encore la silhouette svelte et bien découplée de M. Fouquier, ce raffiné, ce délicat, écoutant ce paysan, la lèvre sans le scepticisme habituel, les yeux braqués et méditatifs, rassemblant les idées, derrière le monocle, je le vois encore : il trouve aussitôt, pour répondre à ce vigneron, des mots qui vont au cœur de ces paysans; et cela, dans une langue claire, harmonieuse, d'une pureté attique.

Il ne leur parle pas de politique, mais de poésie; et ils comprennent, ces laboureurs; leurs mains serrent les nôtres, cordialement. Et, comme nous remontons, ils nous offrent des fleurs, et, dans des corbeilles, des fruits, des pêches, les prémices de la terre. — Est-ce que ces illettrés, ces écrivains causant d'art, de poésie, sous le soleil qui resplendit et apothéose les paysages, ce peuple qui apporte les présents du sol, est-ce que ce détail, n'a pas un peu le caractère homérique?

A Die, la foule, c'est-à-dire une invasion de chef-

lieu d'arrondissement, un jour de foire. Le maire, les conseillers municipaux, les pompiers et des discours encore. Le président de la Cigale répond à une allocution du maire, qui remercie madame Clovis Hugues d'avoir offert à la ville le buste de la comtesse de Die. Puis, c'est la gloire, on fait monter dans des chars à bancs les Cigaliers, les Félibres, les députés. La musique joue les meilleurs morceaux de son répertoire; les notes retentissantes des cuivres éclatent dans l'air chauffé à blanc. Perché sur le siège de la première voiture, entre un gai pasteur protestant, qu'on appelle continuellement : « Monsieur le ministre », ce qui excite la curiosité des Diois — entre ce pasteur à la moustache cavalière, au chapeau de paille juanesquement posé de côté, et le cocher, nous faisons de l'ombre pour M. Fouquier et les députés du département; ainsi, nous entrons à Die. En tête du cortège, la musique; puis, les pompiers conduits par leur capitaine; les sociétés de gymnastique, une théorie de petits garçons, « les pupilles de la Drôme »; MM. les conseillers municipaux, et, devant nous, devant les carrioles qui nous promènent à travers les rues bondées de monde, — des braves gens de Die et de ceux des environs — marchent quatre sapeurs-pompiers épiques.

Ils sont admirables.

Grands, la face bronzée, la moustache retom-

bante et terrible des vieux brenns gaulois, ils marchent, raides, sous d'énormes et hauts bonnets à poil que pavoise une aigrette rouge ; et ils ont, les prenant des épaules jusqu'au-dessous du genou, des tabliers jaunes, d'un jaune éblouissant, d'un jaune merveilleux ; ils s'avancent devant nous comme de magiques fleurs vivantes ; leur note jaune resplendit et semble une exaspération de la lumière crue du soleil qui nous brûle ; ils s'avancent, plus magnifiques et plus nobles, comme d'animés lys d'or ; avec eux, parmi les acclamations, nous passons sous des arcs de triomphe, où sont des bienvenues et la devise de Cigale : *Lou souléu me faï canta.* Ah ! ces sapeurs-pompiers de Die nous précédant, et à cause de qui les femmes et les jolies jeunes filles nous sourient aux fenêtres pavoisées de drapeaux et de tentures, d'étoffes brodées, piquées de fleurs. — Qui dit que le gouvernement a supprimé les processions ?

Oui le soleil les fait chanter. Après le déjeuner offert par la municipalité dans une vaste salle de l'école des filles, les discours recommencent. M. Fouquier, inépuisable, prend la parole ; ensuite, c'est M. Gaillard (de Vaucluse), c'est M. Clovis Hugues. Plus de 500 personnes présentes. M. Clovis Hugues improvise une causerie ; lui-même, enivré par le bruit de sa voix, il nous tient tous sous le prestige de sa

verve; il remercie le maire, la ville de Die, il boit aux principaux de l'assemblée. D'autres parlent encore, et, entre les discours, l'orphéon pétarade.

Deux heures.

On se rend en cortége, sur une place de la ville où est élevé le buste de la comtesse de Die. MM. Henry Fouquier, Maurice Faure, Clovis Hugues, Chevandier, député de la Drôme, célèbrent cette trouvéresse du treizième siècle qui eut, — son mari étant à la Croisade, — du mépris pour les guerriers et des faveurs pour les poètes. C'est l'éloge continu, alerte et pittoresque, du « cocuaige » par des politiques et des baguenaudeurs épris de cette seigneuresse de Die, qui nous tient encore sous sa conquête, (sans avoir eu peut-être l'ennui et le charme d'exister.)

Orange, le 12 août

Le soir, à dix heures, arrivée à Orange. Contraste absolu : les becs de gaz éteints ; personne pour nous attendre. Un gamin se trouve là par hasard avec un charreton ; il y entasse nos bagages ; et nous suivons, — nous, les triomphateurs de Die, — piteusement, dans la nuit, ce gamin et ce charreton. M. Henry Fouquier, sceptique, allume une cigarette. A la mairie, personne encore ; le maire, M. Capty, est chez lui, retenu par ses rhumatismes. Pas de logements, les « cigales » ne savent où coucher. Les « Orangers » se dérangeront seulement pour le ministre des travaux publics, M. Deluns-Montaud, dont l'arrivée est annoncée pour demain.

Ce matin, le peuple qui acclame et apporte des offrandes ; des drapeaux, des musiques, des pompiers, des sapeurs dont les tabliers jaunes évoquent de féeriques lys d'or ; ce soir, sans savoir où ils reposeront, les Cigaliers errent, à la belle étoile et sous la lune.

Enfin, tout ce monde qui encombre les rues et les places a dû se caser, de ci, de là, chez les habitants qui se sont transformés assez volontiers en locataires en meublé. Un de mes confrères habite chez un boucher; un autre, — M. Albert Tournier, un éloquent poète qui a l'air d'un prince sarrazin, — au bout de la ville, au-dessus d'une étable où brait formidablement un petit baudet; M. Francisque Sarcey, en qualité d'ancien universitaire, s'est installé au collége. Mounet-Sully et son frère, Paul Mounet, mademoiselle Hadamard, mademoiselle Laisné, les douces jeunes filles thébaines de la tragédie de Sophocle, « prennent le frais » sur le pas de la porte de leur hôtel. Orange est envahie par toutes les villes voisines; deux cents Parisiens se rencontrent, jasent, ils échangent des anecdotes sur la tiédeur de la municipalité. Une bande de toile en travers d'une espèce d'arc de triomphe dit d'ailleurs aux Cigaliers et aux Félibres: *Aux étrangers.*

On est très gai tout de même; les députés Gaillard (de Vaucluse) et Gaillard (de l'Isère) luttent avec le troisième Gaillard — le soleil — qui est en haut et qui nous bronze. Enfin, dans l'après-midi, — quand les cigales mêmes devaient chercher l'ombre, — le ministre des travaux publics, le Cigalier, M. Deluns-Montaud, est arrivé; et la municipalité l'a envoyé chercher par deux gendarmes.

Orange est admirable avec son arc de triomphe et son immense théâtre romain. A la nuit, ce fut là (oh ! la représentation inoubliable du chef-d'œuvre grec, *Œdipe-Roi*) pour 8.000 hommes et femmes assemblés dans cette enceinte, le spectacle le plus émouvant de beauté grandiose. Cet immense mur, auquel s'adosse la scène, ce mur imposant, haut de près de quarante mètres ; — sur les côtés, les arches monumentales par où brillent les milliers d'yeux des étoiles ; — la scène, envahie par les lauriers-roses en fleurs, un large figuier, des grenadiers et des sureaux poussés parmi les ruines ; — l'action poignante du poète dramatique grec se déroulant, interprétée par de maîtres comédiens, dans ce décor dont l'imagination même s'étonne ; — et, sur la rumeur des têtes, le ciel, le ciel infini tout scintillant d'étoiles, l'azur semé d'un étincellement d'or, le firmament profond que semblent supporter et borner ces prodigieuses assises de pierre, — voilà un souvenir qui se dressera toujours parmi les souvenirs.

Certes, ce fut merveilleux ; parmi la lenteur pompeuse d'une action dont la fatalité ne pèse plus sur l'humanité vieillie, mais nous émeut encore par sa noblesse, Mounet-Sully, jouant ainsi une pièce antique dans un théâtre antique, a dressé l'icone vivante et douloureuse d'Œdipe ; et, — les huit mille spectateurs vagues et confondus dans une masse

attentive, — il a pu sembler que les anciens acteurs qui représentèrent dans ce théâtre la tragédie de Sophocle, *Œdipe-Roi,* s'étaient éveillés de leur long sommeil, qu'ils étaient revenus, eux, morts de deux mille ans, agiter leurs passions devant une multitude moderne, — mais hypnotisée d'admiration, immobile, pareille à de la mort, ne troublant point le rêve — jouer dans les ruines.

Avignon, le 13 août (*La Presse*, du 16)

Ah! le midi! Il n'y a pas d'ironie possible. C'est merveilleux, c'est la poésie vivante. Aucun de ceux qui assistaient au magnifique spectacle du dîner et des discours, en l'honneur de la fête de sainte Estelle, dans l'île de la Barthelasse, n'aurait eu seulement l'idée d'une plaisanterie ; chacun eût eu l'enthousiasme, le feu sacré ; et il aurait fallu M. Alphonse Daudet pour sourire encore et dire ce qu'il écrivait, avant la guerre, — dans le journal : *l'Illustration*, — sous le pseudonyme de Fontaube : « Le fébrilige est une petite école d'admiration mutuelle, née dans l'arrière-boutique de Roumanille, un petit libraire d'Avignon. » — Francisque Sarcey lui-même a été empoigné par le dieu, par le soleil inspirateur ; et M. Guillaume Guizot, l'éminent professeur de littérature anglaise au Collège de France, et M. Paul Meyer, aussi du Collège de France, M. Henry Fouquier, ont fait écho, en des paroles éloquentes et harmonieuses, à l'exaltation de M. Francisque Sarcey.

M. Francisque Sarcey, lyrique ; il a fallu Mistral,

Aubanel, Roumanille, Félix Gras, ces poètes plus hauts peut-être parce qu'ils sont restés plus près de la mère nature et parce que, plus souvent que nous, ils la voient et ils l'écoutent, pour donner des ailes à cet éléphant — Oh ! pardon, cher maître ! — dont la trompe se promène en reniflant et flaire les œuvres d'art. C'est un universitaire, un normalien, M. Sarcey. Sous ce soleil, devant ces poètes chanteurs, en face du peuple d'Avignon accouru avec ses belles filles et qui emplissait l'île, — une cigale étrange, une cigale enivrée de lumière, de paroles et de cette poésie transfiguratrice éparse dans le ciel bleu grillé de clarté, a chanté — *Deus ! ecce Deus !* — en sa poitrine nourrie de latin. C'est Clovis Hugues qui l'a hypnotisé, Clovis Hugues, un véritable orateur. Il n'y a point là de compliment ; mais Danton, — un Danton familier, — est ressuscité. La devise de la Cigale est : « *Lou souléu me faï canta.* » Et c'est le soleil certes, qui fait chanter Clovis Hugues : il parle, parce que cela lui fait plaisir de parler ; c'est plus qu'un plaisir, c'est un instinct et un besoin intellectuel ; Mistral, l'Homère provençal, se fait entendre ; aussitôt les miroirs de la folle cigale, enlisés dans la cervelle de Clovis Hugues, se mettent à créceller.

Celui-là est un orateur ; et de tous les arts c'est le plus enviable, celui qui émeut directement les es-

prits de la foule et de l'élite, celui qui leur donne les frissons de l'amoureux devant la beauté qui passe ; et je ne sais que les femmes nobles de corps entre les plus nobles qui soient supérieures à l'homme éloquent. — Sarcey l'a été ; c'est une transfiguration. Lui, le solide et borné critique, il a senti le beau, il a eu un coup de soleil.

Le soleil, les vins, est-ce tout cela qui en est cause? — Non, — c'est Mistral, celui qui incarne en son nom une force de la nature, le vent chaud sous qui se courbent les peupliers, les platanes, les lauriers, les oliviers. Ils étaient là, autour du maître Mistral : Roumanille, le gai et admirable conteur si pillé par Alphonse Daudet qui lui prit dans la poche entre autres pages : *le Curé de Cucugnan, la Chèvre de M. Séguin* ; — Félix Gras, le chanteur épique des romanceros de Provence ; — M. Guillaume Guizot, le fils lettré et érudit du grand ministre et du remarquable historien ; M. Paul Meyer, le savant professeur ; M. Paul Mariéton, le poète méridional — méridional, puisqu'il est de Lyon, cette porte d'or et de soie du Midi, et qu'il a poussé jusque là les frontières du pays des cigales, — Arène, cette fauvette de Sisteron ; — puis, des députés, tous les députés du Dauphiné ; — de la Provence et du Languedoc ; — le préfet de Vaucluse, le maire d'Avignon ; — et tous, les peupliers, les platanes, les lauriers, les oliviers, les ronces fleuries se

sont courbés sous le « mistral » qui soufflait.

O Sarcey ! Jamais plus peut-être on ne le reverra avec ce geste large, cette voix grandissante, lui, le conférencier aux bras croisés, lui qui comprend, mais vingt ans après les autres, lui, le symbole de la multitude bourgeoise, du Boudha repu aux cent mille têtes et aux cent mille bras ; si bien que lorsqu'il applaudit, c'est le gros public qui incline son crâne rebelle. Sarcey a évoqué Démosthène ; Sarcey a évoqué Mirabeau ; Sarcey a évoqué Danton ; Sarcey a évoqué Gambetta. Il a salué le soleil, Mistral, le félibrige, les Cigaliers, la foule de qui montaient les acclamations ; il a glorifié l'arbre d'art et de liberté planté, il y a trente ans, sur cette terre de Provence, par de jeunes hommes, le mûrier idyllique où Mireille chante et fait la cueillette avec Vincent, le mûrier où Aubanel a fait entendre, en un chant immortel de rossignol, la poésie éprise des nuits ardentes où l'air enflammé appelle les caresses et brûle comme un baiser voluptueux, le mûrier idyllique sous lequel Roumanille dit ses contes, ses Noëls et fait courir le bon rire sur les lèvres des paysans accourus du haut des Alpes et du fond de la Crau.

Moi aussi je suis enthousiaste ; j'écris sur l'impression du moment ; et j'oublie, le plus important, le manifeste de Mistral, qui a émis un vœu un peu ha-

sardeux. Il voudrait que, dans les écoles du pays, on enseignât surtout le provençal aux enfants, et il a dit qu'apprendre le français aux fils et aux filles de la campagne, c'était les engager à quitter leur terre natale, à préférer aux travaux humbles de leur vie quotidienne les misères du fonctionnarisme. (Cela est très discutable au point de vue français, mais les phrases faisaient une si jolie musique !) — J'y reviens et j'y insiste, le triomphe et la surprise ont été le discours — non pas une causerie, ce discours, au vol de flamme — de M. Francisque Sarcey. Pourtant, je ne veux pas omettre de citer un pauvre homme, un pauvre diable d'ouvrier, — Charloun, c'est son prénom, — un félibre qui, endimanché aussi, mais en pantalon de toile et veste d'alpaga trop courte, est venu chanter une chanson délicieuse écrite par lui, que ces artistes, ces professeurs au Collège de France, ces maîtres, le préfet, le maire d'Avignon connaissaient et dont ils reprenaient en chœur le refrain.

Du soleil, aperçu au travers de profondes verdures, à côté le Rhône impétueux qui court et resplendit comme un miroir, un peuple artiste qui écoute, debout, ne mangeant que de l'esprit ; des poètes attablés, eux, vraiment pour manger et pour boire, vidant les bouteilles de vins vieux de Châteauneuf du Pape ; un peuple artiste qui applaudit, — content de partager, à cette table, seulement les paroles dont de hauts sei-

gneurs des lettres lui font l'aumône, — est-ce que ce n'est point un des plus magiques caractères du Midi, une des plus surprenantes féeries de ce pays de la lumière ?

Avignon, le 14 août

« Ils font du bruit », comme a dit un méridional ; ils font du bruit, ces ensoleillés épris de couleur et de musique. — Hier, « en » Avignon, c'était, à neuf heures du soir, *pégoulado*.

En suivant l'avenue de la gare, toute pavoisée de drapeaux, illuminée d'un bout à l'autre ; en passant sous des arcs de triomphe de lampions, les cigaliers et les félibres ont fait le « tour de ville », tandis que « sous le grand ciel, le Rhône sombre réflétait en roulant la lune joyeuse, et que du gothique Avignon palais et tourelles faisaient des dentelles dans les étoiles ». Des orphéons, des fanfares, des cris, des feux de bengale, des fusées, des chants, des vivats ; tout le monde dans les rues, sur les places, aux balcons aux fenêtres. En tête, derrière les drapeaux et les musiques, entre une double rangée de porteurs de lanternes multicolores, Mistral, le grand poète bucolique, Roumanille, le rire de la Provence, Henri Fouquier,

M. Francisque Sarcey enfin, dont le reste des cigaliers et félibres, artistes, députés, voyaient rouler devant eux, parmi la multitude, le large dos de Silène. Et c'était sûrement une des gaietés de la procession, de regarder ce Sancho Ponça de lettres marcher au milieu des Don Quichotte de la poésie, de ceux qui assiègent les moulins à vent et font susurrer leur chanson au virement des ailes de ces moulins conquis, afin de donner à tous la belle farine intellectuelle.

Et, pendant la « pegoulado », la cloche de l'Hôtel de Ville, — dans le beffroi pavoisé et illuminé sur le ciel bleu sombre, dans le beffroi découpé parmi la nuit comme un drapeau de pierre et de lumière, le « jacquemart » sonnait. De l'Hôtel de Ville, où regardaient du balcon, le préfet de Vaucluse, le maire, les conseillers, le général, les officiers en grand uniforme. — de l'Hôtel de Ville, le coup d'œil était admirable : la place fourmillante d'un peuple qui s'amuse, qui applaudit, qui chante ; les farandoles interminables qui se déroulent et dansent en mesure, à l'accompagnement des tambourins et des fifres ; enfin, dominant tout, le palais des Papes, éclairé de lentes flammes vieux rose, à toutes ses ouvertures et sur ses créneaux ; le Palais des Papes surgissant prestigieux, pendant que le canon tonne et que le « jacquemart » tinte. On eût dit, pour Frédéric Mistral, comme une cérémonie religieuse, une intronisation de pape ;

et le palais des prédécesseurs vivait, dans le frisson des flammes roses et ressuscitait.

Après, soirée à l'Hôtel de Ville ; discours de Fouquier, du maire, de Mistral, de Roumanille; des vers, dits par Mounet Sully et son frère ; une hospitalité exquise. — Couchés à deux heures du matin, on part à neuf heures dans des victorias, pour la fontaine de Vaucluse; à l'Isle-sur-Sorgue, le maire vient, avec sa musique, « offrir le vermouth »; tout cela à la bonne franquette. A midi, déjeûner à l'ombre des feuillages épars, au bord de la source admirable, des cascades d'écume et de la nappe d'eau transparente, profonde, et si fraîche, si froide, au fond du vallon, de ces hautes parois de rocs blancs et à pic où s'engouffre tant de soleil.

Plus de discours; on cause à table. — Ah ! le pâté d'anguilles délicieux ! Et les truites ! Mounet-Sully. qui s'est fait, ainsi que plusieurs, avec une serviette nouée derrière la tête, une coiffure de dieu égyptien, un « pschent », dit à ses voisins la magnifique impression subie par lui dans le théâtre romain d'Orange, par lui, jouant, en plein air, devant des milliers de spectateurs étagés sur la colline, par lui, Œdipe, en face de tous ces yeux braqués et de la palpitation d'or des étoiles.

Nîmes, le 15 août

« Non, personne ne voudra le croire, sur le boulevard », disait, hier soir, mon confrère M. Henry Fouquier, qui remplit, comme on sait dans ces fêtes le premier rôle de président de la Cigale. « Heureusement, Sarcey est là pour l'affirmer », répondis-je. En effet, il n'y a que lui, (car M. Fouquier même serait mis en doute), pour rapporter avec succès, de par son autorité sur la grosse foule, que des artistes, des gazetiers, des poètes, des « pantaiaïré » comme on dit en Provence, ont été reçus mieux que des ministres ; ce n'est pas peu dire, mon bon. — Bien entendu, quand on ne reçoit pas les ministres à coups de pierre.

Donc, hier soir, à peine arrivés en gare de Nîmes, Fouquier, Mounet-Sully, son frère Paul Mounet, Mariéton, les députés Germain Casse, Gaillard (de l'Isère), Gaillard (de Vaucluse), Maurice Faure, toute la bande gaie trouve des discours à écouter, — sans que nous ayons eu même le temps de confier nos valises à des voitures ou à des omnibus, — vingt

mille personnes attendant, des pompiers porteurs de torches et nous faisant une haie de ces flammes dégringolantes et du cuivre scintillant de leurs casques. Devant et en arrière, des musiques, des fanfares, des drapeaux, des bannières. Ainsi, le cortège a fait comme dans les autres cités, le « tour de ville », puis est arrivé sur l'esplanade. Sur une estrade que domine la svelte et blanche fontaine de l'élégant sculpteur Pradier, un chœur a chanté : *l'Hymne des races latines*, de Mistral. Ces voix fortes qui célébraient le soleil s'élevant dans la nuit vers la voûte bleue, le velum d'azur où brillait en profil la lune parmi le peuple blond des étoiles ; l'esplanade grouillante de monde et fleurie de becs de gaz ; une curiosité charmante nous accompagnant jusqu'à notre hôtel ; les cigaliers et les félibres, harassés des jours précédents, d'une excursion le jour même aux bords de la fontaine de Vaucluse, de locomotions variées ; voilà.

Marseille, le 16 août

—

Elles viennent de finir, ces réceptions cigalières, ces agapes félibréennes, et, trois ou quatre camarades qui avons projeté une partie de « bastidon » du côté de la Madrague, nous voici à Marseille, où nous sommes entrés sans que la municipalité soit à la gare, sans discours à entendre, sans musique ni bannières. (Enfin ! enfin !) Elle n'est plus à nos côtés la « Fanfare des trompettes indépendantes » — n'est-ce pas un nom admirable ? — qui, aux arènes de Nîmes, pendant la course de taureaux, marquait, avec ses sonneries « indépendantes », chaque épisode des luttes.

Car les fêtes cigalières et félibréennes ont comporté des courses de taureaux. Le matin, à dix heures on avait inauguré le buste de Paul Soleillet, le fameux explorateur du Sahara ; deux musiques étaient venues – celle des enfants de Nîmes et celle des pompiers — quérir à l'hôtel M. Henry Fouquier et lui donner une aubade ; Fouquier, l'orateur inépuisable, salua, du haut du balcon, en quelques paroles ardentes, la ville de Nîmes. Après cette jolie sur-

prise, — un sceptique, *balconnant,* — tous se rendirent, musique en tête et accompagnés d'une foule, à l'autre bout de l'esplanade. Là, nombreux discours; autour du buste de Soleillet, les députés du Dauphiné, de la Provence et du Languedoc, le Préfet du Gard, le maire de Nîmes, le général, les officiers, et sur l'ondulation des têtes, à perte de vue, un soleil africain.

A trois heures, représentation tauromachique, aux arènes, avec le Poulit et sa quadrilla. C'est une course provençale, très simple, sans mort d'hommes ni d'animaux, — Mais le superbe décor! Le cirque, moitié ombre, moitié soleil, fourmille à l'ombre, d'une multitude qui s'échelonne jusqu'aux plus hauts gradins. Çà et là, en pleine lumière, des groupes isolés; à l'écart, une jeune femme, à l'ombrelle rouge éployée, resplendit comme un coquelicot merveilleux, au cœur noir poussé en un trou de mur.

La représentation est commencée, les toréadors, en éclatants costumes bleus, verts, pourpres, brodés d'or, se sont avancés et ont salué les présidents de la Cigale; ils ont déposé leurs manteaux devant les dames. Dans la tribune officielle, le préfet, une troupe de députés, puis, Mounet-Sully, Paul Mounet, et gai — sous les vivats de poètes sans rancune qui l'acclament en courant et dansant sur la crête des

arénes comme d'agiles olétrides, parmi eux Mariéton, semblable à un jeune Bacchus, tenant le thyrse, — M. Francisque Sarcey appuie sur le pommeau d'une canne sa lourde face vermillonnante et blanche, coiffée d'un chapeau mou chocolat.

Le premier taureau est accouru.

Tout noir, les cornes hautes et pointues, il subit quelques plaisanteries, des cocardes enfoncées dans le crâne ou sur le mufle qui renifle, des banderillas piquées au garrot ; on l'excite avec des manteaux étalés ou traînés en vol devant lui ; on saute pardessus les cornes menaçantes ; on lui accroche au cou, toujours en pleine peau, un dernier hochet de rubans. Le taureau est beau ainsi, décoré de ce qui est sa douleur, de ce qui lui fait poussser de petits beuglements plaintifs, labourer le sol du pied, bondir de souffrance et de fureur sur ses bourreaux prestes. Un des rubans, en flottant, s'est collé à l'écume de son mufle, et le bel animal, torturé par les pointes des cocardes des banderillas, apothéosé par la « fanfare des Trompettes indépendantes » et par les « bravo, toro ! » de miliers de spectateurs, semble, avec ce ruban que la souffrance ensalive, mâcher de la gloire.

Entre le taureau à la cloche, un vieux taureau disqualifié. Il va vers son camarade ; il a l'air de lui parler, et il le ramène ainsi, plusieurs courses ; chaque fois, cet imbécile revient, provoquant le même

rire que l'Auguste des cirques. — Ce sont les courses provençales. Le plus amusant est encore de par la foule, grouillante sous le ciel bleu, égayée d'ombrelles éclatantes, ce kaléïdoscope humain et moderne dans un décor antique, ce kaléïdoscope humain, — sur les gradins blancs de soleil du formidable cirque de granit, — et qui crie, et dont la joie éparse bruit, comme un murmure de lumière.

Le soir, les arènes encore étaient vivantes ; fête de nuit et ballet. (J'oublie de dire auparavant une visite à la Fontaine, au temple de Diane, à la Tourmagne, à la statue de Jean Reboul, qui fut boulanger et poète à Nîmes, et pétrit pour ses compatriotes le pain du corps et de l'esprit. M. Alexandre Ducros — président de la Commission des Fêtes de Nîmes, dans une improvisation éloquente et familière, matinée de Provençal, a célébré Reboul ; puis une jolie jeune fille, première lauréate du concours pour l'éloge du célèbre boulanger nîmois, a dit, au pied de la statue, des vers charmants ; et sa silhouette en robe claire et gentil petit chapeau se découpait, fin profil et cheveux noirs coupés à l'homme, gracieusement sur le socle.) Le soir donc, fête de nuit et ballet aux arènes, par une trentaine de danseuses.

Le ciel plein d'étoiles, comme si de la clarté et de la chaleur intenses du jour, restait à la nuit une pous-

sière de soleil ; — les arènes immenses, noyées de pénombre, et, au milieu, au bout de longs mâts, une couronne allumée de grands reverbères ; — la piste et les gradins couverts de spectateurs ; çà et là les lanternes vénitiennes, qui voguent, des marchands de bonbons ; — en face de la tribune officielle, sur un théâtre ; les visages, les sourires vus de loin et plaisants ainsi, les maillots roses, les tutus, les jupes qui volètent en des harmonies dansées ; — c'était suggestif et divertissant. Voit-on, dans ce cirque romain, des fauves, lions ou tigres, et leurs gueules béantes sur les nudités callipyges d'une danseuse chrétienne ?

Le lendemain matin, départ pour le Pont-du-Gard, Oh ! le paysage dont nous fûmes épris ! la vallée fraîche ! où le Gardon roule son eau limpide et profonde ! la saine et forte odeur de buis ! l'exquis paysage pour une idylle ! Des strophes d'une poésie provençale sur le Pont-du-Gard chantent sur nos lèvres :

L'azur emplit ses murailles,
Et dans les gouffres du Gardon,
Surgit l'aqueduc solitaire,
Le vieux pont à l'abandon.

Entre les arches dorées
Souffle le vent du vallon ;

Laisse-moi, fou comme le vent,
Fourrager tes cheveux blonds.

Le long de la voix lactée,
Passe un vol d'astres ivres de joie;
Qu'une étoile, se détache,
Et j'irai la cueillir.

Le vieil aqueduc, ma belle,
Semble aux gens, certes assez haut.
Pour t'avoir un bouquet d'étoiles,
Nous y ajouterons quelques arcades.

Au bourg proche, à Remoulins, déjeuner offert aux cigaliers et aux félibres par la municipalité dans un jardin, sous une grande salle de verdure. Discours, plein de pensées, par M. Henry Fouquier qui fait — un peu en réponse au discours de Mistral prononcé, à la Barthelasse — l'apothéose ensemble de la petite et de la grande patrie. Les députés ont envie de parler et ne résistent pas ; c'est un chœur aimable de grives dans les vignes. Suivent douze, quinze discours d'adieu.

On me l'a dit, du moins ; car je m'étais enfui avec quelques bons compagnons.

Zigzags

I

Comédiens en tournées. — Le jeu du mariage. — A propos de la mémoire. — Le Nuage, *poésie de M. Émile Zola.*

Evènement, 14 août 1887

Députés et sénateurs sont en vacances et s'ébaudissent dans les champs de leur province, ou bien aux bains de mer, sur le dos des vagues écumeuses. Les comédiens sont partis avec les politiques, nos grands, nos célébres, nos illustres, nos incomparables comédiens, car on ne serait accumuler trop d'épithètes lorsqu'on parle d'eux.

Ils sont partis en tournées au nord, au midi, à l'est, à l'ouest, nos comédiens, et les échotiers bien informés nous racontent leurs misères par le menu. Ces

messieurs et ces dames sont obligés d'établir chaque jour un nouveau règlement de la scène, suivant l'étroitesse des planches des casinos ou des théâtres de moyennes villes, de hausser ou de baisser le ton de la voix. Ils doivent, tout l'été, être mieux que des marionnettes mécaniques merveilleusement montées, varier le nombre de pas d'une chaise à l'autre, ne pas prononcer les mêmes mots, chaque soir, au même diapason. C'est très dur. Ah! les pauvres gens!

Et les petits garçons et les petites filles, — en vacances comme les sénateurs, les députés, les comédiens, — s'amusent sur les plages, construisent des châteaux de sable, où l'essentiel est la pièce d'eau. Hier à Villerville, trois enfants, qui n'ont guère plus de vingt ans à eux trois, jouaient au mariage. Jeanne faisait madame, Arlette faisait monsieur et Jacques faisait la nourrice (Jeanne et Arlette ont des unions conjugales une idée un peu obscure; mais les hommes y sont déjà sacrifiés). La nourrice portait le bébé de ses deux gentilles camarades, une pelle de bois emmitouflée, quand madame lui dit:

— Mais faites donc têter Bébé, nounou...

Jacques, la nounou, levant les yeux de dessus l'enfant improvisé, aperçoit un prêtre qui, depuis quelques minutes, les regardait jouer au mariage.

« — Eh bien, donnez le sein à Bébé! » reprend

Jeanne. Alors Jacques, tout confus, rouge comme une cerise : « Vous n'y songez pas, madame... devant monsieur le curé... »

Ce boy qui faisait hier la nounou sur la plage, a pour un père un artiste qui cherche à développer la pensée surtout, et non la mémoire dans ce jeune cerveau. Au printemps il avait donné au gamin comme exercice d'observation ce sujet à traiter : *l'Avril.*

Jacques a fait cette composition :

« Ma sœur Arlette et son ami Jeanne son allé en voiture avec maman à St-James, à la mèson de campagne. Des arbre on dé fleurs blanches et roses. Les maronier ont déjà des feuilles.

» C'é le moi d'avril, la faim du moi. Les hirondelles reuvienne et les corbô s'an von.

» La petite dame, qui change souven de mari et qui abite l'otel en face, sort tou les matins dans sa victoria, caressant de sa min blanche les poils tou noirs de son chien pas plu gro que ça.

» Les oiso ont fé un ni et chante dans notre jardin. C'é le printan. *On va décolter les petites filles.* »

Eh bien, ce diable, Parisien de huit ans, montre déjà qu'il « sait voir », et je pense qu'on devrait faire acquérir aux enfants cette habitude de regarder la vie, — à part les cous, les bras, les grêles mollets nus.

Il me souvient que, au collége, notre professeur,

après nous avoir lu la narration d'un autre professeur quelconque, fabricant de livres à l'usage des classes, nous fit, en « devoir », raconter la mort de Socrate. — Je n'avais, pas plus que mes camarades, la moindre idée ce que fut ce rhéteur, ami d'Alcibiade, maître d'Aristote et de Platon, comme plus tard Jésus de ses disciples Pierre et Paul. Nous dûmes faire un beau galimatias.

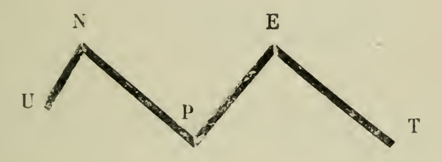
On peinait à se rappeler la narration donnée comme modèle ; le premier fut celui qui avait retenu le plus de membres de phrases et de tournures analogues. Un sujet pris autour de nous eût été bien plus utile. (Nous aurions pu décrire, par exemple, la fête de saint Pancrace, qui tombe aux premiers jours de mai, la messe célébrée par un vicaire de Grivedesvignes sur la montagne odorante et ensoleillée, les déjeuners éparpillés sur l'herbe, les pénitents blancs qui, le soir sont devenus gris.) Mais on ne travaille, au lycée, que la mémoire des mots, et, en histoire, la mémoire des dates, non celle, plus sérieuse et plus durable, des idées et des mœurs.

Parfois, la pensée fait des zigzags. Elle est fixée en une réflexion, puis, tout à coup, elle s'en va ; elle est comme l'électricité. — Du reste, il est possible qu'elle ne soit guère plus.

Les savants ont reconnu que la même force se

transforme et passe d'un milieu physique dans un milieu physiologique, ensuite dans un milieu psychique. Ainsi le café bu avant d'écrire excite l'esprit ; Voltaire en buvait énormément. Le café paraît contenir une grande dose de pensée ; mais, pour la séparer, le café a besoin d'être bu par quelqu'un d'intelligent.

A présent, ma pensée est à une grossièreté de Jésus-Christ, le comique du roman de M. Zola : *la Terre*. Ne me permettant pas les privautés du maître de Médan, j'exprimerai les gaîtés de Jésus-Christ, son héros, par une ligne brisée :



Ce zigzag représente ce que fait Jésus-Christ, levant la cuisse au-dessus de la vallée noyée d'ombre, ou bien se distrayant avec sa fille, la Trouille. — A cette lecture de ces propos, je me suis souvenu de ce que composait M. Emile Zola, en 1861. Je feuilletais un vieux volume, quand j'ai trouvé (*Journal du dimanche*, 12 octobre 1861) cette romance : *Le Nuage* :

Où donc vas-tu, nuage,
Nuage radieux ?
Couves-tu quelque orage,
Quelque vent furieux ?

Vas-tu, vapeur légère,
Te gonfler de colère,
Et cacher à la terre
Le soleil et les cieux ?

N'es-tu rien qu'un point sombre
Qu'effacera le vent ?
Noieras-tu ton peu d'ombre
Dans le jour éclatant ?
Vers la voûte éternelle
Tu fuis à tire-d'aile ;
Mon beau nuage frêle,
On se perd en montant.

Réponds ! es-tu tonnerre,
Vomiras-tu le feu ?

« Sabot, péniblement, arrivait à dix, vidé, aplati, quand Jésus-Christ triomphant, en lâcha deux encore, en criant au tambour de les allumer, ceux-là, pour le bouquet. Le tambour les alluma ; ils brûlèrent jaune, d'une belle flamme jaune, couleur d'or, qui monta comme un soleil dans sa gloire ». — *La Terre*. C'est l'apothéose de l'ordure, et par les procédés anciens, dans une splendide forme romantique.

N'es-tu qu'ombre légère,
Blancheur dans le ciel bleu ?..
— Non ! de la terre lasse,
Je m'enfuis dans l'espace ;
Je suis l'âme qui passe...

Paroles de M. Emile Zola, musique de M. Marguery. (Serait-ce le restaurateur ?) Il y a tout de même une « sacrée » différence entre l'imagination et le style de M. Zola, en 61, et sa manière de 87. — Il a oublié de faire fredonner la fin à Jésus-Christ jouant de sa musique ventrale, aux vendanges, devant le nouveau curé :

... de la terre lasse,
Je m'enfuis dans l'espace ;
Je suis l'âme qui passe...

II

Un livre posthume de Hugo, Choses Vues, *et Mademoiselle Alice Ozy,* — En retard de cent ans, *anecdote de chasse.*

---

21 août 1887

Relisant dans le dernier livre de Victor Hugo. — car d'autres encore, toujours admirables, sortiront de sa tombe magique — dans ce livre, *Choses vues,* si particulier en l'œuvre gigantesque du souverain maître romantique, les pages merveilleuses consacrées à dire une histoire parisienne, qui est un modèle d'esprit fin et alerte, de joliesse boulevardière, je songe à l'héroïne. Elle existe toujours (Victor Hugo n'a pas écrit son nom, mais elle est très reconnaissable, comme en un portrait des plus exacts, par tous ceux qui l'ont plus ou moins approchée); elle

s'appelle Alice Ozy. « Où sont les neiges d'antan? » disait François Villon. Sur son crâne de vieille, elles ont blanchi ses cheveux qui furent tant aimés, tant caressés, grands et petits.

Aux temps éloignés d'Adèle Page, de Céleste Mogador et du roi Louis-Philippe, Alice Ozy avait un minois chiffonné bien plaisant, un nez à la Roxelane très gai. Alors, elle jouait aux Variétés, et encore mieux à la Bourse; elle devint populaire pour avoir mangé à certain baron, trois cent mille francs en deux ans. — C'est mesquin pour qui a quatre lèvres; aujourd'hui, on ne retourne plus la tête devant si mince déjeuner d'or.

Très vive d'esprit, autant que de chair, elle fut, à ce qu'on dit, lorsqu'elle demeurait boulevard Poissonnière, la maîtresse d'un fils d'Hugo, après avoir été peut-être — « Est-ce que j'ai couché avec toi? » demandait-elle à un de ses amis, ne se souvenant pas, — la fantaisie du père. (On le pourrait supposer à des grâces indicatrices, à des tendresses de style dans le récit de ce livre si typique, à part dans tous les livres de Victor Hugo : *Choses vues*.) Un des fils donc — est-ce Charles ou François ? — intime de la maison, un jour que deux pigeons, par hasard, restaient parmi les reliefs du dîner, avait dit qu'il les mangerait à minuit, en rentrant. Hélas! dans la soirée, vint un seigneur hongrois ; comme l'étranger

avait autour du cou une chaîne en or, très longue. Alice remarqua que cette chaîne de montre ferait, brisée, deux très jolies jarretières. Au moment où le Hongrois les attachait, la femme de chambre, tout doucement, annonça le fils Hugo qui venait manger les pigeons. Ozy de bougonner, car elle ne résistait pas à dire un mot drôle :

« — Dis lui que c'est l'heure où on les plume, et non l'heure où on les mange. »

A présent, vieillotte ratatinée, elle habite place Saint-Augustin — centre où aboutissent les rues galantes du quartier de l'Europe et qu'elle a baptisé du surnom de « la cuvette » — au coin du boulevard Haussmann, sur lequel elle possède deux magnifiques balcons. A quelqu'un qui lui en faisait compliment, elle répliqua : « Trop de balcons, et pas assez de Roméos. » — Mais, si elle est toujours spirituelle, elle est encore plus intéressée. Rencontrant un ami sur le boulevard, elle jase ; bientôt, interrompant la conversation.

« — Mon cher, voilà cinq minutes que je perds mon temps avec toi... Tiens ! Donne moi ton épingle de cravate. »

Oh ! les courtisanes en retraite ! les baisers rances ! les marchandes de plaisir, aujourd'hui racornies, ambulants squelettes des anciennes joies ! Très avare, elle dîne ordinairement avec une saucisse aux choux,

des pickles et des olives, ne dépensant presque rien. Parfois, de grosses fleurs sur un vieux chapeau, petite, elle va dîner, pour se distraire de sa solitude, chez un marchand de vin. Elle a une propriété à Enghien, où elle invite, de loin en loin, l'été, d'autres vieilles ; mais c'est un « pic-nic ». Un duc, jadis, s'écria : « On meurt, chez Alice Ozy, de faim et d'amour. »

Et c'est bientôt l'ouverture de la chasse.

Les dates en sont diverses, mais très prochaines. A propos de chasse, à propos de bottes, je conterai une histoire dont je fus témoin, l'an dernier, et où se dessine une assez caractéristique silhouette de vieux noble. Entre Charny et Soissons, s'étendent de fertiles plateaux divisés en vastes exploitations agricoles. Les mutations n'y sont pas fréquentes. La propriété est restée entre les mains de quelques familles, avec la tradition de longs baux qui ont permis à la plupart des fermiers de s'enrichir. Leurs fils font de la « gomme » et mènent une existence ne ressemblant guère, certes, à celle de leurs aïeux. Le luxe a pénétré dans ces manoirs ruraux ; à l'ancien potager on a ajouté un jardin anglais. D'élégantes voitures ont remplacé les carrioles ; les « dames » se voient, reçoivent ; et les meilleurs crus ali-

mentent les caves des maris qui s'y connaissent.

Dans une de ces plantureuses demeures, l'hospitalité nous étant offerte, d'une façon permanente, à un ami et à moi, notre visite n'avait pas été annoncée. — La ferme, une oasis au milieu d'une plaine dépouillée de ses moissons, où, de distance en distance, surgissaient de hautes meules. Nous suivions une allée de vieux pommiers menant à la maison de notre hôte, quand nous vîmes s'avancer vers nous un groupe de gens évidemment équipés en vue d'une tournée de chasse. L'un d'eux se détacha et vint à notre rencontre, C'était le fermier en blouse bleue, haut guêtré. Son chien, nous reconnaissant, nous fait joyeux accueil; mais le maître avait un air embarrassé. Vite il nous expliqua; il était avec le marquis de N..., son propriétaire.

Nous fûmes présentés ; aussitôt, devinant ce que la situation avait de gênant par son imprévu, M. de N... prit à notre égard le rôle devant lequel hésitait son fermier, et il se félicita du hasard de notre venue. C'était un vieillard de haute taille, sec et nerveux, en costume de chasse et coiffé de la casquette ronde à double visiere ; les traits saillants de la physionomie : le nez bourbonien, l'ovale long et mince du visage et l'avancement de la mâchoire supérieure, comme chez les jockeys anglais. Le marquis fut, pour nous, tellement aimable que le fermier, un peu après,

nous prenant à l'écart, avec beaucoup d'excuses sur la froideur de son accueil, nous fit une confidence inattendue.

Notre arrivée l'avait un peu déconcerté parce qu'il se proposait de profiter de la présence de M. de N... pour lui adresser une demande qui lui tenait fort à cœur et qui devenait embarrassante en présence d'étrangers. « — Cela ne fait rien, ajouta-t-il ; je le vois si aimable avec vous que j'en deviens moins hésitant, moins craintif. Je compte même sur vous, au besoin, pour appuyer ma requête. » Nous allions savoir de quoi il s'agissait.

Mais nous fûmes interrompus sans que l'entretien pût être repris avant le retour à la ferme. — Pendant le déjeuner, la préoccupation du fermier et les signes qu'il nous faisait prouvait qu'il préparait son plaidoyer. Après avoir donné son coup d'œil à l'arrangement du dessert, il se leva, toussa pour se donner le temps de trouver les premiers mots ; enfin, après nous avoir renouvelé sa recommandation d'un regard significatif, il s'adressa au marquis de N... en ces termes :

« — Mon fils Jacques, monsieur le marquis, est un brave garçon qui devait être mon successeur, comme vous le savez. Mais la culture devient difficile, et il a peu de goût pour les procédés nouveaux. Puis, il aime Paris. C'est tout le contraire de

Pierre D..., le fiancé de ma fille ; je vous prie de vouloir bien donner votre agrément à cette substitution... »

A mesure que se formulait la demande, la figure du marquis, — tantôt si calme et si bienveillante, — se rembrunissait. Il laissa à peine le fermier achever, se leva à son tour, et d'une voix tranchante :

« — Ton père et ton grand-père ont été les fermiers de mon père et de mon aïeul comme tu es le mien. Vous avez plus que nous fixé le prix des fermages. Si tu le trouves aujourd'hui trop élevé, je suis prêt à t'entendre, comme j'écouterai Jacques s'il a jamais besoin de moi... Ne dérangeons pas les héritages. Tant qu'existera ta famille et la mienne, le fils du fermier succédera à son père, comme j'ai succédé au mien, et comme mon fils me succédera... Qu'il ne soit plus question de ces choses entre nous ».

Cela fut dit de façon hautaine qui, sauf à tout rompre, n'admettait pas de réplique, avec l'air suzerain d'un seigneur féodal ; — et, ma foi, malgré le ridicule du raisonnement, ce n'était pas sans grandeur.

III

LE PANORAMA DU FOU

---

11 septembre 1887

Deux peintres, malgré la différence d'âge, égaux devant la célébrité, MM. Alfred Stevens et Henri Gervex, préparent, pour la prochaine Exposition Universelle, une grande toile panoramique qui sera intitulée sans doute : 1789-1889. Ils ont obtenu, paraît-il, la concession d'un emplacement aux Tuileries, entre la terrasse du Jeu-de-Paume et le bassin ; leur œuvre doit résumer l'histoire du siècle (voilà le titre de leur panorama !) par une nombreuse portraicture de grands hommes. Sur cette toile, de cinquante mètres de développement, se dérouleront les faits et les

hommes grandiosement apparus de la Révolution à la troisième République, d'André Chénier à Victor Hugo, de Danton à Gambetta, de Napoléon Ier au général Boulanger. (— A votre âge, monsieur, Napoléon était mort, comme s'est écrié M. Floquet. — Au vôtre, aurait pu répondre le général, M. Prud'homme vivait encore.)

D'autre part, M. Castellani, qui a peint déjà de nombreux panoramas, travaille depuis un an à un nouveau, le plus important, à ce qu'il espère, — on espère toujours — de tous ceux qu'il aura faits. M. Castellani représentera, lui, ses contemporains seulement; ils seront réunis dans le joli décor de la place de l'Opéra. Ainsi l'idée de M. Castellani complète celle de MM. Stevens et Gervex ou réciproquement; mais toutes deux, il semble, ont leur origine dans un projet d'un caricaturiste mort fou et qui, à la fin de sa vie, avant que son cerveau fut en débâcle, rêva ce monument : *le Panthéon Gill.*

Quand Gill fut charentonesque, son panorama qui réunissait la tribu des contemporains illustres sur la place de la Concorde, dût être repris et exécuté par Gervex et Pierre Carrier-Belleuse. L'heure n'était pas venue ; l'enfant pas à terme. Mais voilà qu'à présent deux jumeaux sont annoncés. Il faut croire que les germes intellectuels rôdent jusqu'à ce qu'ils trouvent un cerveau capable de les recueillir et de les pro-

duire ; aujourd'hui, elle a trouvé trois moissonneurs pour un, deux panoramas pour un, la pensée vagabonde du fou.

Il fut exposé, en esquisse, ce Panthéon Gill, en 1880, place Vendôme, dans les bureaux d'un banquier. Gill, qui, à quarante ans passés, commençait à réfléchir sur l'incessante question du lendemain, sentait continuellement, au-dessus des autres inquiétudes, celle de l'argent, crut se tirer d'affaire par ce panorama, dire adieu pour toujours aux embarras pécuniaires, mesquins, mais pressants, mettre enfin, et pour toujours, la misère à la porte, la misère d'un artiste populaire, que les ignorants envient, torturé par l'appréhension de l'avenir, un avenir très proche, devant soi comme un spectre. Il espéra assurer son existence ; son imagination se mit en branle ; il établit sur les bénéfices de son panorama toutes sortes de projets. Enfin il sortirait de l'ornière, de l'incertain, lui que la foule comptait parmi les « arrivés ». Il se retirerait à la campagne, où il vivrait en petit bourgeois. Il venait d'être père d'un garçon. Le bonheur s'arrêterait-il près de lui, près d'eux? Gill imitait Perrette qui calcule la couvée, le cochon, la vache, tout ce que lui vaudra son pot au lait. J'étais alors dans le Midi. Gill m'écrivit pour m'annoncer la naissance de son fils :

« Bonjour, Champsaur! Comment allez-vous? Que faites-vous? Que chantent les cigales?

« Il y a longtemps que j'aurais dû vous écrire, finir votre charge. Je n'en ai rien fait. — Que voulez-vous? à mon âge, on s'oublie à regarder tomber la neige.

« Au vôtre, on cherche la pierre philosophale; avez-vous trouvé? Un bon livre? un beau drame? une religion gaie?

« Nous verrons cela. Vous allez revenir, n'est-ce pas?

« Moi, j'ai lâché le journalisme, L*** m'ayant donné le coup de grâce; et je ne fais plus que de la peinture jusqu'à nouvel ordre, — et la maturité de Gambetta pour la chute. J'ai deux tableaux au Salon, 3,000 fr. d'économie, et un fils, Louis-André-Jacques, un fils âgé de huit jours, qui n'a pas encore fait de dettes. Espérons.

« Je vais et viens de Paris à Bruxelles d'où j'ai rapporté un bon portrait de Vallès pour la prochaine Exposition. Je fais, en ce Bruxelles paisible et clair, un « Diorama » de quinze mètres qui, dit-on, me donnera des rentes. Espérons encore.

« Si cela arrive, j'aurai un coin de masure en vieux plâtre, auprès d'une rivière endormie dans l'herbe, et vous y viendrez.

« Bonsoir. Voici le crépuscule; c'est l'heure des bleus mourants et des verts sombres, des ciels pâlis

et des arbres roux; l'heure tendre; je pense à vous et je vous embrasse.

« Espérons toujours.

« AND. GILL.

« 25 mai 80.

Le panorama ne s'est pas fait, le petit garçon. Louis-André-Jacques, est mort quelques mois après, et Gill ne s'en est pas consolé. La masure, construite au pays du rêve, au bord de la rivière endormie dans l'herbe, s'est écroulée sous un vent subit et fou. Son enfant mort, Gill écrivit ce sonnet touchant :

HOROSCOPE

Malgré les larmes de ta mère,
Ardent jeune homme, tu le veux.
Ton cœur est neuf, ton bras nerveux,
Viens lutter contre la chimère.

Use ta vie, use tes vœux
Dans l'enthousiasme éphémère,
Bois jusqu'au fond la coupe amère,
Regarde blanchir tes cheveux.

Isolé, combats, souffre, pense,
Le sort te garde en récompense
Le dédain du sot triomphant,

La barbe auguste des apôtres,
Un cœur pur et des yeux d'enfant
Pour sourire aux enfants des autres.

Plus rien ne réussissait à Gill ; réduit à dessiner dans de petits journaux, où il n'était pas payé régu-

lièrement, il attendait, la moitié d'un après-midi, dans une arrière-boutique du faubourg Montmartre, que les porteurs aient rapporté la recette, ramassée dans les kiosques, de la vente du précédent numéro. Autrefois, il prenait une voiture découverte, même en hiver, s'y campait en des attitudes étudiées devant Michel-Ange ou Rude. — « Je vais de temps en temps, disait-il, regarder les bas-reliefs de l'Arc de Triomphe pour apprendre à me tenir en fiacre. » — Il avait la conviction que tout Paris le connaissait de vue et que le peuple se retournait sur son passage. Ainsi théâtral, il arrivait devant les bureaux de son journal : *la Lune rousse*. Il entrait, demandait quelques centaines de francs, les ramassait d'un geste à la Frédérick-Lemaître, et s'en allait superbement. Les temps étaient changés. Certes, dans ce magasin, au fond d'une cour du faubourg Montmartre, il dut souffrir dans son juste orgueil, et entrevoir — approchant, approchant — la vieillesse misérable.

Quand la nouvelle arriva de Bruxelles à Paris, en octobre 1881, qu'André Gill était fou, cela affecta douloureusement ses amis, mais ne les étonna point, car ils avaient vu les prodromes du mal. La veille de son départ pour la Belgique, je l'avais entendu, sur le boulevard, lancer des tirades contre Gambetta, et pour suprême argument :

« — Après tout, moi, je suis le comte de Guines.

« — Alors, pourquoi ne pas avoir gardé ce nom?

« — Je voulais une noblesse plus forte. »

Hélas! pauvre Gill! — Je me souviendrai toujours de la première visite que je lui fis, à Charenton. Une vraie route de deuil. Rien de plus triste, dans le brouillard de novembre, que ces quais interminables de Bercy. Des tonneaux et de la boue, un chemin gris et sale. Puis, — située gaiement, dit le prospectus de l'administration, sur un plateau élevé — la maison nationale des aliénés. Un bois par ci, de l'eau par là. Mais alors les arbres étaient dépouillés; il pleuvait ou bruinait. Un paysage triste, un décor d'enterrement.

Gill était enfermé dans la septième section. Pendant que le gardien entrait dans sa cellule pour le prévenir de ma visite, un fou — vêtu d'un pantalon de toile bleue, les bras croisés sur la poitrine dans la camisole de force, — s'approcha de moi. Il était horrible, les yeux sans lueurs et les traits discordants. Le cerveau n'étant plus le maître des muscles et des nerfs, l'organe régularisateur étant impuissant, les prunelles tournaient de droite et de gauche, sans raison; les lèvres se plissaient et se mouillaient, aux commissures, d'un peu de bave. Il dit quelques mots incompréhensibles et ricana. Je fixai les yeux, bleus et ternes, du fou, et je ressentis l'impression pénible qu'on a devant un mort. Est-ce que Gill serait pareil

à cet aliéné ? Est-ce que sa langue ne parlerait plus à sa volonté. Est-ce j'allais voir le brillant caricaturiste ficelé dans une camisole de force ?

Il parut, à l'extrémité de la galerie, — l'air somnolent, affaissé, le regard sans bluettes, avec des plis de peau sous les yeux, ses anciennes moustaches de mousquetaire tombantes. Il avait laissé pousser toute sa barbe. Ah ! défunt le temps où je disais à Gill, au début d'une esquisse à la plume, de ne pas cambrer sa taille, de ne pas être si fier : « C'est la moustache d'un seigneur, du marquis de Bruyères, telle que la décrit Gautier. Faites saillir cette hanche ! Accentuez moins le galbe de cette jambe ! Plus de naturel, de laisser-aller ! Soyez toujours, comme vous l'êtes dans l'intimité, simple et primesautier. Vous êtes ainsi. Pourquoi vous changer. Ne bougeons plus ! Je commence. » Ses yeux semblaient maintenant noyés de brumes. Au bout de quelques instants de causerie, il dit : « Je suis très riche ; j'ai un million d'indemnité du gouvernement belge pour m'avoir incarcéré, et cinq cent mille francs de mon panorama. Venez me reclamer demain. J'ai ici mes huit chevaux qui s'embêtent. Nous partirons dans ma voiture couleur bouton d'or à raies noires. — Où est-elle, votre voiture ? — Là, dans ce pavillon. » Il me le montra par une fenêtre grillée.

Quelque temps après, quand je retournai le voir

et lui porter des oranges, des cigarettes, il s'était fait raser complètement. Elle n'était plus la fière moustache du comte Gosset de Guines. Coiffé d'une toque de loutre lui couvrant les oreilles, la figure grasse, le corps un peu engoncé, autour duquel flottaient les pans d'une gâteuse, Gill semblait un épicier retiré des affaires. Et cette fois, il parla encore de son « idée » :

— Vous savez que mon panorama va partir, la semaine prochaine, pour l'Amérique ? J'ai un bon traité avec un barnum, et... en plus de tout ce que j'ai déjà gagné... j'aurai de là, garantis, cent mille francs par an déposés, place Vendôme, chez mon banquier.

Je l'entends — peu de mois avant le coup de folie qui l'emporta — assis, avec deux camarades, sur les marches de la croix de pierre, à Vasouy, près d'Honfleur, nous parler de son « Panthéon », déjà raté cependant, mais dont l'ambition toujours le hantait :

— Hein ? Si les peintres du temps avaient songé à faire ce panorama de leurs contemporains, pour la cour de François Ier, de Louis XIV, de Louis XV, pour la Révolution, quel document pour nous, qui ne sommes même pas assurés de posséder un portrait authentique, d'après nature, de Molière !... Ah ! si les banquiers n'étaient pas si bêtes !...

Il levait son poing, et sa menace allait, par delà

les flots, — vers le Havre, vers Paris — aux hommes d'argent. Pauvre Gill! Le rêve, qui devait lui donner la fortune, au moins lui survit; avant deux années, par des artistes de talent, il sera accompli, pour cette Exposition universelle de 1889, où les peuples sourieurs verront reconstruite la Bastille démolie cent ans auparavant.

IV

Un roman à écrire : la thèse du docteur. — *Esther Guimont.* — *La chasteté de M. Labiche.*

---

18 septembre 1887

Nombre de lettres sont venues au journal à la suite de ma dernière chronique : *le Panorama du fou.* Elles prouvent que Gill n'est point disparu de la mémoire de tous ceux qu'amusa son crayon satirique Aussi bien, d'abord — aucune actualité n'étant pressante — je dirai un autre des projets de Gill, un roman bizarre que nous dûmes écrire ensemble : *la Thèse du docteur*. Il n'a composé que le premier chapitre. Le reste n'est pas encore écrit et n'a pas de chance de l'être jamais.

Tel est le scénario, ou plutôt le point de départ. —

Noël Jourdelan, poète qui a toujours été malheureux, est mort de faim, âgé de soixante-cinq ans. Arrivé en présence de Dieu, il le supplie de lui accorder la faveur de recommencer son existence à rebours.

« —... Le progrès a diablement marché, bon Dieu, depuis que vous avez crée toute chose à votre idée. Pour les voyages, par exemble, nous avons l'administration des chemins de fer, qui délivre des billets d'aller et des billets de retour, en sorte que quiconque s'ennuie à destination peut revenir à son point de départ.

— Eh bien ?

— Eh bien, Père Eternel, le voyage de la vie manque de retour ; *je demande un billet de retour* ; je suis allé de l'innocence au péché, de la force à la faiblesse, de l'enfance à la vieillesse, de l'enthousiasme à la décrépitude. Je veux repartir vieillard pour mourir enfant ; le meilleur de la vie pour la fin ; le dernier vers d'un sonnet doit être le plus beau. »

Or, le bon Dieu permet ce changement aux lois immuables. L'âme de Noël Jourdelan, poète, retourne sur la terre pour habiter son corps qu'un docteur auscultait. Ce docteur avait inventé un instrument avec lequel il pouvait dessiner le contours des organes le long d'un torse quelconque et constater l'âge exact du malade ou du mort. Il venait de déclarer

que Noël Jourdelan était décédé à soixante-cinq ans, six jours, vingt minutes, quand le cadavre se dressa sur son séant. Le docteur, sans s'étonner, tira sa montre et ausculta le ressuscité. — Il n'avait plus que soixante-cinq ans quinze minutes. *Il rajeunissait.*

C'est lè prologue.

Le livre devait être l'étude de ce cas excentrique d'une nouvelle vie. Si jeunesse savait, si vieillesse pouvait. Noël Jourdelan se mariait, et il avait un fils qui viellissait, à mesure que lui rajeunissait. Le père et le fils, à un moment avaient le même âge. Mais le fils marchait vers la sénilité, le père vers l'enfance. — Ce roman ne sera jamais achevé; et pourtant Gill a réalisé son rêve ; à quarante et quelques années au lieu d'aller vers la vieillesse, il est retourné vers « l'enfance. »

Puisque j'en suis à un disparu, je fouille dans mon cahier de notes, et j'y prends quelques esquisses. — D'abord le croquis d'une morte, Esther Guimont, l'âme damnée d'Emile de Girardin.

Un type peu banal.

Libertine, dans le sens de Labruyère et dans le sens du marquis de Sade, — elle arriva à Paris avec Désirée Rondeau, qui est devenue bigotte, sur le tard. Toutes deux furent découvertes, à l'Opéra, au « pa-

radis » par Nestor Roqueplan, qui les présenta à Girardin, avec qui Esther fit de la politique et avec Guizot. Elle avait le nez coupé par une raie disgracieuse, mais la beauté du Diable cependant. Guimont, qui disait avoir le mollet fin d'un archevêque, avait la coquetterie de ses jambes, — de même que Girardin avait la coquetterie de sa poitrine, (car il priait la plupart de ses visiteuses, princesses où cocottes, de glisser un regard ou un geste par l'ouverture du col de chemise) et avait la coquetterie de ses mains.

Etant allée en Angleterre, pour briser des fiançailles en montrant des lettres intimes au parents, elle fut adorablement courtisée par un lord qui la combla de présents. Un soir fatiguée d'être baisée seulement sur le bout des doigts, elle lui cria de sa voix éraillée :

— Mais, mylord quand faites-vous donc vos enfants ?

Cet amoureux avait quatre enfants de sa femme et notoirement, était impuissant. Il partit, sous la double ironie, en levant les bras et répondant qu'il n'en savait rien. Elle avait une voix canaille et s'exprimait en termes grossiers : mais du tas d'ordures, sortant de sa bouche, tombaient souvent des perles. Spirituelle comme l'esprit, mauvaise comme le mal, elle reçut, chaque jour, jusqu'à la fin de sa vie, M. de

Girardin. Couple, où l'un fut digne de l'autre.

Ainsi, les lettres étaient, dans les mains de Guimont, des armes puissantes. Embrassant un de ses amants, elle sentit sous la poche de l'habit, sur le cœur, un paquet de lettres. Elle les voulut, pour un quart d'heure, et les obtint malgré les résistances du gentilhomme. Désirant rompre, il avait, toutes prêtes sur sur lui, ces lettres pour les renvoyer à une femme mariée, — sa maîtresse. Guimont profita de l'heure passée en amour avec l'imprudent, pour faire réclamer à cette femme quarante mille francs, sous menace de communiquer la correspondance à qui de droit, et, lorsqu'elle rendit les lettres, il en manquait plusieurs. C'est Guimont qui, Pepita Sanchez étant tombée par accident de sa fenêtre et s'étant aplatie, les côtes brisées, sur le trottoir, où elle avait fait ses débuts, toutes les grandes « poutains », comme disait Barruci, bavardant près du lit de la morte, apostropha brutalement son amant qui croyait, le vaniteux ! être pour quelque chose dans la fin de Pepita.

— Veux-tu bien ne pas pleurer, imbécile ?

Ouvrant une armoire, elle tira d'une cassette, un tas de lettres qui témoignait de nombreuses infidélités — Dans leurs dernières années, Esther Guimont et Désirée Rondeau se querellèrent. Désirée était une élève d'Esther et elle aussi avait des correspondances importantes dont elle se servait pour le chantage.

Dans cette entrevue, les deux courtisanes vieillies, l'une sceptique, l'autre bigote, se reprochèrent leurs agissements habituels, et, dans sa colère, Désirée Rondeau, elle qui avait débuté à Paris avec Guimont, dit à la Juive, en lui montrant un crucifix, qu'elles se retrouveraient dans la vallée de Josaphat. — Après avoir pesé de telles âmes, les anges pourront essuyer leurs balances.

Sur les annonces, que les directeurs de théâtres font des pièces qu'ils doivent jouer cet hiver, je relève plusieurs comédies de Labiche. Il y a toujours eu un collaborateur avec Labiche; mais ils ne comptent pas devant la postérité. *Il n'y a que lui! Il n'y a que lui!* — Ça laisse à désirer, au moins, comme nouveauté, une comédie de Labiche ; hélas ! c'est à ce qu'il paraît, tout ce que trouvent les impresarios dramatiques à bout de ressources.

On ignore que Labiche est un chaste, comme M. Zola. Trop chaste, ce dernier ! Le troublant de la bête lui remonte au cerveau. — Pour les amateurs d'anecdotes, en voici une sur ce point délicat. En 1834, car cette chasteté n'est pas d'hier, Labiche fit, en compagnie de trois camarades, au sortir du collège, un voyage en Suisse, en Italie, en Sicile. Un soir, ils visitèrent une maison — à gros numéro et à grands tirages, comme un roman naturaliste. Une des filles

était splendide et souriait à Labiche, qui s'était laissé entraîner. Un moment, il eut peur de céder à ce sourire, à cette bouche. Bravement, il tire vingt francs et les donne à la sirène (style de l'époque) :

-- Non, vous êtes trop belle !... Prenez ce louis ! Il est à vous... mais montez, *toute seule*.

Tous les soirs, Labiche — qui ne songeait pas encore à l'Académie française — consignait ses impressions sur de petits cahiers que Nadar a recopiés plus tard sur un gros registre, en illustrant le texte de nombreux et pittoresques dessins. — Que sont devenus ces intéressants petits cahiers? Où est le gros registre, Nadar ?

Impressions littéraires

A PROPOS D'UNE AFFICHE

RACROCHEUSE

M. Henri Rochefort (deuxième portrait)

Évenement, 2 décembre 1886

Sur tous les murs de Paris — et de province sans doute — s'étale, depuis quelques jours, une grande affiche, couleur lie de vin, pour annoncer un feuilleton inédit de M. Henri Rochefort : *la Mal'aria*.

Hier, je voyais une fillette de douze à treize ans, très gentille et très blonde, au nez relevé et mutin, arrêtée devant ce placard qui rutile à chaque coin de rue et lisant un chapitre imprimé tout au long . *Au perroquet bleu*. Ce chapitre, peut le lire qui veut ; il attire avec ses gros caractères, il raccroche, ouvrant

même aux enfants, la porte d'un lieu de débauche crapuleuse; il engage à connaître la suite. Quelle sera la « suite » pour cette fillette d'ouvrier? Elle tombera peut-être un jour dans un pareil enfer. Qui sait si cette affiche n'a pas éveillé dans cette gamine les premières pensées de vice?

« Le 17 octobre 188., sur les six heures et demie du soir, on se cognait et on s'injuriait ferme au numéro 70 du boulevard de la Chapelle, dans une de ces maisons qu'on appelle bourgeoisement des « mauvaises maisons », comme si les pierres de taille elles-mêmes étaient responsables de la société qu'on y reçoit. » Ainsi débute l'œuvre nouvelle de M. Rochefort. (La fin de la phrase est, d'ailleurs, de sa meilleure manière; on peut le juger sur ces quatre lignes.) Le lanternier nous fait assister à une bataille entre les femmes et leurs consommateurs; l'une d'elles se refuse à un client au « crâne non pas seulement nu, mais congestionné par des échaulures malsaines, surmontant un nez enflé, pointillant de rougeurs incandescentes et qui s'étendaient comme un eczéma ». Oh! la pauvre esclave!

Elle hurle :

« — Non! je ne veux pas : celui-là est trop vilain, trop dégoûtant aussi. J'aime mieux faire mon baluchon! »

Le bourgeois, l'infâme bourgeois, ayant payé,

s'obstine à prendre avec l'aide de la patronne, la cuvetta-mayor, livraison de la jeune fille. La suite se trouve, à ce que dit l'affiche scandaleuse, dans le journal de M. Rochefort, *l'Intransigeant*, qui, à paatir de ce jour, ne vaudra plus que cinq centimes. — Il faudrait que la blondinette qui, hier dévorait les aventures troublantes du gros 70 du boulevard de la Chapelle n'eût pas un sou, un petit sou, pour ne pas savoir, maintenant, si la femme fut obligée ou non de consentir.

Voici la faute, pour ne pas dire plus. Ce tableau de mœurs honteuses n'est pas dans un livre qu'on achète à bon escient ou dans une feuille publique dont le genre est connu, mais sur une affiche qui, tous les deux à trois cents mètres, fait : « pst! pst! » au nom de Rochefort, pamphlétaire célèbre, ancien ministre des barricades, représentant du peuple, je m'enfichard habile, et — pour faire monter le tirage — montre, en un lupanar canaille, des cuisses nues, de la chair à plaisir, un « bourgeois » en rut, tellement laid que la bouche d'égout n'en veut pas. — La vente! voyez la vente!

C'est le seul souci de Rochefort. Il se glorifie d'avoir été forçat; il l'est toujours; son tempérament le condamne à une attitude agressive quand même. Son esprit n'est pas, pour employer son meilleur

procédé de style, celui de gouvernement. Il en donnait cette raison :

« — Je me dois à mes lecteurs, à ma situation... Je ne peux pas m'exposer à faire tomber mon journal à trois mille... »

Tel est, braves gens, le simple pourquoi de son intransigeance. Il siffle les hommes qui sont au pouvoir, même républicains sincères, comme il sifflait l'Empire, pour entretenir sa vogue, car ce merle siffle parfois, je l'avoue, avec un entrain merveilleux, une acuité pénétrante. — Le mal ne serait pas grand. Mais si, par son brio, il amuse les sceptiques, il abuse les convaincus.

Quelle étrange fortune que celle de Rochefort! Lorsqu'il était employé à l'Hôtel de Ville, à cent francs par mois, il était si timide que jamais il n'aurait osé offrir à un directeur de journal de la « copie » signée de son nom. Ayant parmi ses amis un rédacteur de ce spirituel journal à calembourgs — *le Tintamarre,* — il s'essaya à rimer pour son camarade des quatrains facétieux dont la moralité dit par exemple : « L'avenir est à qui perd ses vers. » Ces plaisanteries avaient un certain succès parmi les compagnons de sa jeunesse, si bien qu'il se décida enfin à écrire pour son compte. — Il collabore d'abord à quelques hebdomadaires illustrés ; puis, le succès venu presque aussitôt, (sous la direction de Villemes-

sant, que ses collaborateurs d'alors, devenus intransigeants, traitent de républicain avant la lettre), il chronique d'après la vie parisienne, avec une fantaisie à la hurluberlu. Il amusa; en vérité, M. Rochefort est absolument fait pour cette satire boulevardière sans conséquence. Il devait préférer les « collidors » des Variétés aux corridors législatifs.

Oui, l'étrange, l'amusante fortune ! Soudain, il se met à railler les choses politiques ; et son coup de sifflet devient un programme. — Entraîné plus loin qu'il ne s'y attendait, il n'eut pas toujours le caractère nécessaire. Sa faiblesse, dissimulée derrière des violences, apparut, par exemple, aux funérailles de Victor Noir. Un vrai politique ne se laisse point désarçonner par des circonstances faciles à prévoir; un « homme » demeure maître de ses nerfs. Rochefort était emmené à la tête de deux cent mille hommes. Épouvanté de cette responsabilité, n'ayant pas en lui la force des dompteurs de foules, il était incapable de juger le pour ou le contre de la décision à prendre.

Est-ce le fait d'un viril à solides convictions, marchant d'après une ligne qu'il s'est tracée d'avance? Flourens, mort plus tard pour sa foi, lui disait en lui serrant le bras : « Tiens-toi donc, nom de Dieu! » Non pas que M. Rochefort manque de courage; il a prouvé le contraire. Mais ce n'est pas un esprit sérieux; il était indécis, parce que n'ayant jamais eu

d'autre principe que la « blague », il était épouvanté des conséquences.

Il ne sait ce qu'il veut.

Comment le saurait-il? Ce condamné à rire se farde avec du rouge. Le sceptique est sous ce masque. De nombreuses anecdotes en témoignent. Mais pour les boulevardiers la preuve est bien inutile. M. Rochefort — duc d'Almaviva tombé, devenu Figaro — plaisante volontiers son parti. Lors d'un départ précipité de Félix Pyat, au temps de la Commune, il prononça : « Pyat fuit toujours comme un tuyau de conduite. » Ensuite : « Bonne affaire! Ses lecteurs viendront chez nous. » — Rochefort, d'ailleurs, a fui à son tour ; on l'arrêta à Meaux.

Plus tard, — lisant à haute voix, dans la salle de rédaction de son journal : *l'Intransigeant*, — une lettre d'un ancien déporté qui lui demandait vingt francs pour l'aider à passer en Angleterre, il bougonnait :

— Je la connais, l'Angleterre! C'est le marchand de vins du coin (1).

Louise Michel, il l'a représentée plus d'une fois, dans ses conversations, pouilleuse, sale comme un peigne. Quant à Blanqui, apôtre qui a élevé la prison à la hauteur d'une institution, voulant exposer ses vues sociales, il envoya un article à Rochefort ; quel-

qu'un m'a conté l'avoir vu le jeter au panier, en s'écriant nerveusement : « Est-ce qu'il ne nous laissera pas tranquilles, ce bonze gâteux? » Hélas! pauvre Rochefort! Et, puisque j'ai parlé de Blanqui, il me souvient que, lors de l'enterrement du vieux révolutionnaire, les journaux ont noté que M. Rochefort fut un instant, derrière le corbillard, entouré d'une centaine de gamins. Le spectacle devait être suggestif de ce gamin en cheveux blancs au milieu des gavroches de Paris.

M. Paul de Cassagnac s'est adressé en ces termes à M. Rochefort : « Vous voulez vous dégager de nous, de notre sympathie apparente, de l'intérêt que nous semblons vous porter. Je comprends cela, et être loué par moi, complimenté par moi, approuvé par moi vous donne des titres médiocres à la reconnaissance des républicains. Mais vous le méritez souvent, en faisant, et beaucoup mieux que moi, la besogne commune, c'est-à-dire la démolition de ce qui est. » Il est raide, cet éloge.

M. de Rochefort a écrit qu'il est une chose dont il voudrait absolument convaincre le peuple : *c'est qu'on se moque perpétuellement de lui*. Comme tout coupable, il n'a pu retenir l'aveu de son scepticisme politique, aveu échappé en un ricanement. — J'y reviens. Aux funérailles de Blanqui, ce convaincu, qui n'était que cela, M. Rochefort, escorté des ga-

vroches dont il est le type, put être un joli sujet de réflexions.

Certes, il est charmant le sourire pyrrhonien. Un aimable scepticisme, à la Renan, est une supériorité; s'il peut être affectionné des médiocres, comme nous le prouvent quelques disciples de ce philosophe, encore il faut certaine finesse d'esprit. Mais ce scepticisme gourmet n'a rien à voir avec celui de M. Rochefort, tout d'irréflexion, de bagout, de calembour et d'audace. Combien sont morts, combien sont allés, la chaîne au pied, par delà les mers pour avoir cru aux violences de M. Rochefort? Lorsqu'il parie aux courses, si les ombres de ceux qu'il a fait tuer l'entouraient tout à coup et devenaient soudain visibles, ce serait une immense clameur de reproches autour du lanternier et de sa houppe neigeuse. Il aurait peut-être encore un mot, et les boulevardiers, ses amis, s'écrieraient: « Qu'il est drôle! » ne croyant pas si bien dire.

Pour ma part, je ne serais pas choqué de lire dans un volume ou dans le journal de M. Rochefort, si par hasard il me tombait sous la main, la description du gros 70 du boulevard de la Chapelle; mais il est répugnant de la voir sur une affiche. On a écrit que cette affiche est une véritable invention, une trouvaille qui sera très imitée. Eh bien, ce sera du propre! A

M. Rochefort restera l'honneur d'avoir imaginé d'allonger sur les murs, en bonne place, l'ordure qui parfois est déposée au pied.

Il ne s'agit pas ici de son talent. Depuis quelques années, au lieu de méchancetés subtiles lestement décochées il ne trouve plus sous sa plume que des insultes. Il traite celui-ci de gredin, celui-là de voleur, d'escroc. Il a un riche répertoire. Mais ses grossièretés n'ont jamais remplacè son esprit. Cet esprit même, d'ailleurs, est bien superficiel, — qu'on essaye de relire la collection de ce pamphlet : *la Lanterne,* — l'ennui vous envahit à la deuxième page ; c'est attristant tellement c'est vide. On est étonné : « Comment ! ce n'est que cela ! » Et on comprend la justesse de cette remarque de M. Emile Zola : « L'esprit change tous les dix ans. » Oui, l'esprit de mots, mais non pas celui qui réside dans les pensées. L'esprit durable, c'est le bon sens alerte.

Au surplus, je ne veux pas le moins du monde ôter à M. Rochefort ses mérites. Et, (à part l'affiche qui, au coin des rues, s'adresse aux plus bas instincts, on ne peut le nier,) je résume tout entière mon opinion dans le petit fait suivant, très exact. — Deux mois après l'amnistie, un ami commun me présentait à M. Rochefort. M'inclinant : « Je suis heureux, monsieur, de vous connaître, et surtout de ne vous con-

naître qu'à présent. » Le lanternier leva le nez, comme une interrogation.

— Oui, repris-je, avec un aplomb de jeune homme, parce que si, en 1870, j'avais été en âge de vous lire et d'agir, ingénu, croyant certes à la sincérité de vos convictions, un an après j'aurais été ou tué dans la guerre civile, ou fusillé, ou, pour le moins, envoyé au bagne. Tandis qu'à présent, je puis vous apprécier mieux, en dilettante. Et je salue volontiers un des maîtres de l'esprit d'aujourd'hui.

Aujourd'hui, M. Rochefort, condamné à la détention à perpétuité dans une enceinte fortifiée, à la suite du général Boulanger, la connaît pour son compte l'Angleterre. — C'est pourquoi j'ai hésité à reproduire cette étude dans ce volume; mais toutes ces pages n'ont valeur que d'impression du moment; il suffit de les dater loyalement comme je date ceci. — *Jersey*, 20 août 1889.

II

NOTES SUR M. HUYSMANS

Événement, 3 juillet 1887

D'abord, je ne puis et ne veux oublier un remarquable et prodigieux travail d'érudition balzacienne : *le Répertoire de la Comédie humaine*, par MM. Cerfberr et Christophe. C'est inouï, cette sorte d'état civil de personnages imaginaires.

Et pourquoi imaginaires ?

Je suis plus familier avec le père Goriot, Rastignac, Rubembré, Vautrin, le baron Hulot et la société balzacienne qu'avec les ministres qui se sont succédé en France dans les quinze dernières années, car j'ignore le nom de la plupart. C'est la fiction qui, pour moi et pour bien d'autres, existe réellement, puisqu'elle nous

est plus présente qu'une histoire neutre, médiocre jusqu'à l'abaissement et la platitude.

Je regrette seulement (est-ce bien à regretter ?) que M. Cerfberr, qui apparaît le principal auteur de ce répertoire, se soit contenté d'énumérer les dates et les renseignements sur tous les personnages, qu'il n'ait pas, pour les héros principaux au moins, en un portrait, une synthèse, — petit Labruyère ou Meissonnier du monde créé par Balzac, — tracé des silhouettes caractéristiques. Leur livre eût été mieux qu'un registre : une résurrection.

Mais, si j'ai tenu à dire un mot de cette lecture, je prendrai à partie M. Huysmans à propos de sa dernière fantaisie : *En rade*. D'aucuns ont essayé de faire à ces trois cents pages de phrases laborieuses, d'un ennui prodigieux, comme l'effort, un succès de coterie. Un chef-d'œuvre, clament-ils.— Non pas.

M. Huysmans est pourtant un des plus remarquables parmi les disciples ou amis de M. Emile Zola. Il est vrai qu'à son tour il veut passer maître et s'indique chef de file des écrivains décadents et symbolistes ; mais son autorité n'est pas acceptée, et, dernièrement encore, les coryphées de la jeune école, M. Moréas et ses amis me prièrent de déclarer que leur art ne dépendait en rien du métier de M. Huysmans. Sans donner tort ou raison, voilà qui est dit.

Ce chef dédaigné — ce qui n'enlève rien au très haut mérite de M. Huysmans — est, tout bonnement, employé dans un ministère et patron, (car il cumule, et cette activité lui fait honneur), d'un atelier de satinage et de brochure, rue de Sèvres. Cet atelier est celui qui est décrit dans son roman : *les Sœurs Vatard*. D'origine hollandaise, Huysmans est né à Paris en 1848. Son père était peintre, là-bas, mais il vint en France et se fit naturaliser. Le jeune homme, après avoir fait ses classes au lycée Saint-Louis, où Zola fut élève aussi, commença le droit, puis l'abandonna pour entrer au ministère de l'intérieur. En 1873, sa mère mourut. Il prit alors la direction de l'atelier de satinage.

Son premier volume, assez méchant, — *le Drageoir aux épices*, — renferme une collection de poèmes en prose. M. Huysmans, avec raison d'ailleurs, est fanatique de Baudelaire et de Gautier. Au fond, ces naturalistes sont des romantiques, la remarque en a été faite il y a déjà longtemps ; ils appliquent au Paris contemporain les procédés descriptifs de Gautier, agrémentés, pour un piment qui voudrait être une originalité, de grossiers détails.

Le second livre a paru en 1876, chez Gay, à Bruxelles, et fut interdit en France par M. Jules Simon : *Marthe, histoire d'une fille*. Comme l'indique le sous-titre, c'est le roman de la première venue, roman

écrit avec ses crudités et remuant toutes les fanges qui donnent la nausée. Manon, Coralie, madame de Nucingen, Esther, la Dame aux camélias sont trop convenables pour aujourd'hui ; la fille Elisa, Marthe, Nana, sont les êtres attirants et chantés. Les femmes honnêtes, vous avez, paraît-il, autour de vous une atmosphère d'ennui. Virginie et Graziella sont des niaises qui n'ont pas été déniaisées. Elisa, Marthe, et Nana se vendent, elles, et pas cher.

Le portrait de M. Huysmans se trouve dans son livre : *les Sœurs Vatard*. L'auteur s'est caché — en beau — sous les traits du peintre réaliste Cyprien Tibaille et a mis en narration ses amours avec une des ouvrières de son atelier. Il a travaillé en regardant son modèle, il a vécu un roman, afin de pouvoir le raconter. M. Tibaille est un dépravé, amoureux de toutes les nuances du vice, frêle et nerveux à l'excès. Il ne comprend, en fait d'art, que le moderne ; il se soucie peu de la défroque des époques vieillies, il affirme qu'on ne doit décrire que ce qu'on peut fréquenter et voir. Et l'art de M. Tibaille se ressent fortement de ces tendances. Il saisit, d'ailleurs, avec une allure étonnante les postures incendiaires, les somnolences accablées des filles à l'affût, et dans son œuvre il arrive — dit M. Huysmans — « à une intensité de vie furieuse, à un rendu d'impression inouï ». Il adore les chinoiseries et s'attache surtout à peindre

les histrionnes d'amour, dans les lieux où elles foisonnent. Il peint le vice canaille, coûtant trois francs cinquante, comme ses livres.

Certes, M. Huysmans, je l'ai constaté autre part, est « un rare écrivain dont les recherches de forme et les trouvailles arrivent parfois à un infini prestige » ; cependant il semble pousser trop loin son ironie. Dans le roman, *A Rebours*, des Esseintes conspue la nature, dont Tibaille était idolâtre ; il célèbre l'artificiel et l'étrange, préfère les fleurs fausses aux fleurs vivantes, fait passer des ratés avant Virgile, Horace, Voltaire, Hugo. Tout cela est amusant et me ravit, d'aventure ; — encore il ne faut pas prendre son « fumisme » trop au sérieux, se faire d'un masque dilettante son visage quotidien et être la dupe de son propre discours.

Déjà, il y a quelques années, lorsque Huysmans publia, un curieux volume, — *Croquis parisiens* — que vient de réimprimer le bibliopole Vanier, dans le format presque perdu de quelques eucologes — il fit montre, en ses paysages, de paradoxe. Dernièrement, je relus le manuscrit du meilleur de ces « croquis » : *le Gousset*. Les changements, les ratures y trahissent le « voulu » du talent de l'auteur ; je reproduis le commencement du morceau, qui, d'ailleurs, compte parmi les meilleurs et les plus célèbres de M. Huysmans.

PREMIER TEXTE

Il est des odeurs suspectes, équivoques, comme un appel dans une rue noire. Certains quartiers du Paris misérable les dégagent lorsqu'on s'approche, l'été, d'un groupe. L'incurie, la fatigue des bras qui ont peiné sur d'accablants labeurs, expliquent le relent sûr qui s'élève des manches.

Plus puissant encore, plus rêche et plus fort, je l'ai suivi ce fleur à la campagne sur un peloton de faneuses passant en plein soleil ; c'était excessif et terrible. Cela vous saisissait le nez comme de l'ammoniaque débouchée, par sa forte odeur d'échalottes ou d'oignons.

Mais l'émanation n'avait rien de répugnant et de vil ; elle se mariait comme une chose attendue à la senteur formidable du milieu où ces femmes évoluaient, elle était la note pure complétant par le cri de la bête humaine la nature travaillée, la symphonie odorante des prés et des bois.

TEXTE DÉFINITIF

Il est des odeurs suspectes, équivoques, comme un appel dans une rue noire. Certains quartiers du Paris laborieux les dégagent lorsqu'on s'approche, l'été, d'un goupe. L'incurie, la fatigue des bras qui ont peiné sur d'accablants travaux, *expliquent l'âpre fumet de bouc qui s'élève des manches.*

Plus puissant encore et plus rêche, je l'ai suivi ce fleur à la campagne sur un peloton de faneuses passant en plein soleil. C'était excessif et terrible ; cela vous piquait les narines comme un flacon d'alcali, ou vous les saisissait, *irritant les muqueuses par une rude senteur, tenant du fauve relent du canard sauvage cuit aux olives et de l'odeur pointue de l'échalotte.*

Somme toute, cette émanation n'avait rien de répugnant et de vil ; elle se mariait comme une chose attendue à l'odeur formidable du paysage ; elle etait la note pure, complétant, par le cri de chaleur de la bête humaine, *la mélodie odorante des bestiaux et des bois.*

Je pourrais poursuivre la comparaison. N'est-ce pas inutile ? Un peu de l'originalité de Huysmans est indiquée par cette variante qui remplace, à force d'inquiétude et de méditation, de pourchas du verbe, la chanson romance « des prés et des bois » par celle « des bestiaux ».

Il ne peut le nier en vérité. — M. Huysmans s'est pourtraicturé, *lui-même*, dans une intéressante galerie — *les Hommes d'aujourd'hui,* — sous le pseudonyme de « A. Meunier ». Et voici ce qu'il pense de lui-même :

Il a « une extraordinaire main, une main de très maigre infante, aux doigts fluets et menus » ; — *le Drageoir aux épices,* c'est un « médiocre recueil » ; *Marthe,* « ça et là, renferme des observations exactes, décèle déjà de maladives qualités de style, mais la langue rappelle trop celle des Goncourt. C'est un livre de début, curieux et vibrant. mais insuffisamment personnel » ; — *les Sœurs Vatard,* « c'est une tranche de la vie des brocheuses. ordurière et exacte, c'est de la pâte du vieux Steen, maniée par une main parisienne, alerte et fine ; » — *En ménage.* reste le « livre favori » ; — *A rebours*, c'est « la haine et le mépris d'un siècle, un étrange roman en dehors de toute la littérature contemporaine ». M. Huysmans ajoute qu'un des grands défauts de ses livres c'est

« le type unique qui tient la corde » dans chacun. « Cyprien Tibaille et André. Folantin et des Esseintes ne sont, en somme, qu'une seule et même personne. transportée dans des milieux qui diffèrent. Et très évidemment cette personne est M. Huysmans, cela se sent : nous sommes loin de cet art parfait de Flaubert qui s'effaçait derrière son œuvre et créait des personnages magnifiquement divers. M. Huysmans est bien incapable d'un tel effort. Son visage sardonique et crispé apparaît embusqué au tournant de chaque page ». — Bref, après quelques admirations légitimes, « tout cela ne semble pas continuer cette belle santé de l'idée et du style qui fait les chefs-d'œuvre imperméables et décisifs ».

Si j'ai fait, en ce dernier paragraphe, ces citations, c'est simplement pour me donner la satisfaction de voir un de mes jugements anciens partagé par l'auteur ; car, encore une fois, M. Huysmans a écrit lui-même sa biographie et son étude — et dans une note très juste, même un peu trop sévère. C'est au reste, le fait des artistes sincères et véritables de se mettre eux-mêmes à la place méritée et d'être leurs plus pénétrants critiques : celui-ci est, dans la littérature présente, un cas peu banal et délicieusement malsain.

III

MENSONGES

Vie Parisienne, 12 novembre 1887

C'est le titre — pourquoi, *Mensonges ?* Suzanne et Colette croient toutes deux être sincères ; par conséquent elles le sont — du nouveau roman de M. Paul Bourget. A vrai dire, « nouveau » n'est peut-être pas bien exact. Ces précédents livres, en effet, sont-ils des romans ? M. Bourget y continuait ses exquises et fines dissertations ; seulement, au lieu d'avoir pour objet M. Dumas fils, M. Leconte de Lisle, MM. de Goncourt, Tourguéneff, Amiel, Baudelaire. M. Renan, Flaubert, M. Taine, Stendhal, tous ces plus ou moins nobles pasteurs d'intelligences, sa critique étudiait certains cas de la vie d'amour, des

« états » de cœur. Etait-ce une étude ? — De quoi ? comme dit Gavroche, qui est de Paris.

Autour d'un seul de ces actes, que l'humanité, depuis des siècles et des siècles, répète à chaque heure des milliers et des milliers de fois, d'un ces « contacts d'épidermes », selon la définition incomplète de Champfort, — où les milieux se touchent, aurait-il pu ajouter, car l'amour n'est pas une poignée de mains, — autour d'une de ces menues aventures du corps, M. Bourget jetait un voile ténu d'arguments et de rhétoriques. La subtilité des anciennes cours d'amour fut dépassée en ces livres adorables. Non seulement M. Bourget s'évertuait à pardonner, mais encore à prouver aux femmes du monde, — par toutes sortes de raisons tirées d'une haute morale, — qu'elles font bien de prendre des petits jeunes gens. Il leur démontrait que ce n'était pas du vice, du vice franc, — oh ! pouah ! — mais une poursuite de l'idéal par de pauvres âmes souffrantes, dignes de l'estime et du respect le plus profond. *Crime d'amour*, pour M. Bourget, ce n'est pas que madame Hélène Chazel ait un amant et trompe son mari, un brave garçon, un peu terne, il est vrai, — comme, dans les adultères des livres, tous les maris, — mais que l'amant soit infidèle à l'infidèle.

En vérité, on ne saurait donner l'absolution des

péchés avec plus de grâce, — en un discours habile, onctueux, lettré, d'un développement qui fait songer à Massillon, — avec plus d'abondance harmonieuse. Mais, ventregai ! le vice est le vice, le baiser est le baiser, et, à moins que ce ne soit pour un charme de plus, il me déplaît qu'on le lave dans l'eau bénite. « Que celui qui est sans péché lui jette la première pierre ! » a dit Jésus, défendant la femme adultère, et c'est tout ce qu'on peut dire de mieux, aujourd'hui que nous avons donné un synonyme dramatique au cocuage, ce vieux terme gaulois qui souriait.

M. Bourget a cessé de traiter un roman ainsi qu'une conférence et une critique, de couper en quatre, gravement — et par là il était pris pour un docteur de la pensée — un petit cheveu perdu dans une bataille d'amour, de dogmatiser en un jeu de plume, d'ailleurs bien remarquable. Il a laissé le manteau d'abbé chérubinesque aux mains de la respectable comtesse, en lui pardonnant une dernière fois pour toutes les chairs « ne boiras » présents comme à venir ; et son œuvre, *Mensonges*, — je pourrais dire chef-d'œuvre, mais ce gros mot n'est pas discret, — est enfin mieux que de l'art, mieux que de la littérature, un souvenir des autres, une transposition d'un morceau de maître, mieux qu'une impression d'après Stendhal, MM. Taine, Renan ; c'est de la vie.

Le commencement est un peu long et terne ; l'auteur insiste trop sur la naïveté de son héros, le poète René Vincy, sur les surprises qu'il a dans le monde. son étonnement de se trouver dans une antichambre « remplie de fleurs et chauffée par les invisibles bouches du calorifère » ; mais les cent et quelques premières pages passées, — des accords de musiciens, quand on arrive au spectacle avant l'heure, — l'action est entraînante, l'action de personnages qui ne sont pas, comme autrefois, mon cher Bourget, d'artistes et incertaines silhouettes, mais qui ont du sang, des passions, qui sont de vrais hommes et de vraies femmes, qui vivent enfin. Hors de la vie, point de salut ! M. Bourget, pour tels chapitres de ce livre, *Mensonges*, où vibrent des ressouvenirs sincères, a une chance, devant les siècles, d'être sauvé. Ce roman marque la fin d'une deuxième étape de talent ; il est la borne indicatrice du bon chemin. Voilà un écrivain sur ses terres. M. Bourget ne réfléchit plus, avec un geste las et distingué, sur la pensée d'autrui ; il marche, il pense aussi, et tout seul.

Un jeune poète, René Vincy, a eu un succès dans le genre de celui de M. Coppée : *le Passant*. Et ce Vincy ressemble moralement à M. Coppée, à moins que ce ne soit à l'auteur même. Un de ses amis, plus âgé, Claude Larcher, le présente chez madame Ko-

moff. Il y connaît la femme de trente ans, blonde, Suzanne Moraines. Elle s'éprend de désir pour René, puis d'amour ; elle se donne à lui, page 290, et le morceau est fort joli. Suzanne est déjà la maîtresse — une fois par semaine — du baron Desforges, un vieillard à l'effigie du duc de Morny, celui de l'empire, un cousin du baron Chevrial, d'Octave Feuillet (*Un Roman parisien*). René Vincy l'apprend par une vengeance d'actrice, de Colette, la maîtresse de Larcher, Colette, une perversité d'après Réjane ou d'après Sarah, « une créature tentatrice, capable de donner des baisers d'une saveur unique ». René apprend donc que madame Moraines ne faillit point pour lui seul, et dès lors c'est une fille, une misérable qui lui a menti. Il va le lui dire dans sa loge, à l'Opéra, puis, désespéré, il tombe malade, il manque en mourir, tandis que Claude Larcher, trompé aussi par Colette avec des hommes et des femmes, bat sa maîtresse ; mais les coups finissent toujours par d'autres.

Aux dernières lignes :

« Un élégant vis-à-vis approchait, emportant madame Moraines avec Desforges assis en face. Susanne souriait au baron, qui, évidemment, emmenait sa maîtresse et le mari au bois, — sans doute pour y dîner... » Elle est charmante et cruelle cette fin qui ne finit pas, pareille à une réalité

Certes, Desforges a dû se dire : « Comment ! voilà un pauvre garçon ! il a la chance d'être remarqué par une femme qui vient, dans sa chambre de poète du quartier latin, apporter sa beauté, son luxe, son aris-cratie, « toute sa lyre » à elle, et il ne lui est pas reconnaissant de toute sa tendresse, de toute sa ferveur ! On n'est pas plus mal élevé. Ce poète l'espionne, et prétend que c'est de l'amour ; mais c'est comme l'impiété, une indiscrétion. Mon Dieu ! les drôles de gens !.. Et puis, ce corset de satin « noir », où on prend la taille de Suzanne ! Elle n'en a jamais eu de cette couleur, mais sa femme de chambre, qui trouve que c'est plus économique et pas salissant... Oui, ça m'étonne bien de Suzon, même pour un jeune homme qui, chez madame Komoff, était épaté par l'antichambre « remplie de fleurs et « chauffée par les invisibles bouches du calorifère... » Ah ! les drôles de gens !... Enfin l'auteur ne me fait pas jouer un rôle trop ridicule, et il a tout de même bien du talent, monsieur Bourget, comme le déclare partout ce pauvre Moraines, qui ne s'est pas reconnu... »

Laissons les griefs de Desforges. Nous qui n'avons rien à démêler dans cette aventure que le très vif plaisir de la lire, disons tout simplement, sans autre critique — car il faut bien critiquer pour parler un peu longuement — que ce roman de mœurs

élégantes est d'un art très joli. — « Çà », c'est un peu plus que le talent, le souffle qui anime la statue, le frisson de loin en loin, de la vie qui circule ; aujourd'hui, « ça » y est, il semble.

IV

NOTES SUR ZOLA

Événement, 17 juillet 1887

Un peuple de lecteurs de tout sexe, plus ou moins artistes ou plus ou moins obscènes, suivent avec un intérêt pimenté les feuilletons du roman de M. Émile Zola : *la Terre*. Les lecteurs artistes — au nombre desquels je me range, et chacun avec moi — ont admiré des phrases descriptives dignes du plus beau style de Victor Hugo, des alinéas qui égalent les plus merveilleux tableaux du peintre rural François Millet; quant aux lecteurs obscènes, mis en appétit physique par l'exploit ou plutôt l'acte de César, le taureau, avec la vache que lui amène une petite fille, ils sont allés de surprise en surprise. Hier, ils en étaient à

considérer le spectacle simultané de la Coliche, la vache, en train d'enfanter, et d'une paysanne en train de vêler.

Dans le récit de M. Zola — qui me semble peu naturel — six robustes terriens, hommes et femmes, tirent de toutes leurs forces sur une corde attachée aux pieds d'un jeune veau qui ne veut pas sortir. Bien que je sois peu renseigné sur ces sortes d'événements, le fait me semble extraordinaire ; j'ai été fort surpris que le jeune veau ne fût point partagé en deux sous cette traction formidable et que la mère ne laissât point s'avancer comme un promontoire ce dont elle faisait une cangue étrange à sa progéniture. M. Zola est le pontife naturaliste ; le cas doit être vrai s'il n'est pas vraisemblable, et je m'incline devant ce veau ignorant du joli proverbe de Musset : *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée.*

Un des clous du roman de M. Zola, c'est le personnage d'une jeune fille ou jeune femme? Est-elle jeune fille? Est-elle jeune femme? Je suis excusable de me tromper ; à chaque page, on s'embrasse — pour ne pas dire plus — dans ce livre; et M. Zola ne saurait m'en vouloir si je fais erreur, n'ayant pu tenir un compte exact de tous les baisers, le registre infaillible des entrées et des sorties. Donc Mademoiselle

N'en-a-pas est un des succès, une des attractions de l'œuvre nouvelle du maître.

Savourez ce dialogue :

« — Dis-donc, est-ce qu'il lui en est venu, depuis mon départ ?

« Delphin fut secoué d'un gros rire, car le phénomène de la fille aux Macqueron restait la grande plaisanterie, entre jeunes gens.

« — Ah ! je n'y ai pas mis le nez... Possible que ça lui ait poussé, au printemps.

« — Ce n'est pas moi qui l'arroserai, conclut Victor avec une moue répugnée. Autant se payer une grenouille... Et puis, ce n'est guère sain, ça doit s'enrhumer, cet endroit-là, sans perruque. »

La fortune est vraiment amusante. J'ai moi-même, dans un roman, ainsi dénudé et tondu une petite femme. Je me cite : « Grévinette s'est mariée avec son amant, tu sais ? celui qui l'avait tant rasée partout (pauvre petit chat !) afin qu'elle ne le trompât point avec un autre... » M. Zola a pris Grévinette « N'en-a-pas ». C'est un triomphe de drôlerie. *Sic vos non vobis*, comme disaient nos anciens. Seulement, avec sa coutume d'amplifier, d'un effort brutal tout ce qu'il touche, M. Zola, qui ne se plaît qu'aux délicatesses, a élargi le sujet et mis le poing dedans, où j'avais frôlé d'un doigt légèrement.

Aussi bien, parlons de M. Zola, et transcrivons quelques notes anciennes, crayonnées. — Ce fort de la littérature est né à Paris, le 2 avril 1840, au numéro 10 de la rue Saint-Joseph. Un Méridional, tout de même. Il avait à peine trois ans lorsque son père, ingénieur italien, fut chargé de construire en Provence le canal d'Aix. Le canal a reçu le nom de l'ingénieur. Émile Zola partit avec son père pour Aix, la vieille ville nobiliaire. Les hôtels seigneuriaux y sont nombreux et forment, en lignes bizarres, des rues pittoresques. Elles sont si calmes et si tranquilles que l'herbe, par endroits, pousse entre les pavés. Là, dans cette ville, le petit fut frappé sans doute du coup de soleil provençal. — Comme il atteignait sa septième année, il perdit son père. Des procès survinrent et la gêne. Mais il restait à Zola la maman. L'existence était monotone et sereine, comme la ville où s'abritait la pauvreté de la mère et du fils. Ils demeurent à Aix jusqu'en 1858. Alors, ils viennent à Paris. Le collégien avait dix-huit ans et n'était encore qu'en seconde. Il entre au lycée Saint-Louis, en sort, ses études inachevées. La misère commence. Il n'était pas bachelier cependant.

Zola reste deux ans sans rien faire. Un jour, un 31 décembre, il n'avait pas un sou. Zola va chez un ancien ami de son père, membre de l'Académie de médecine, qui protégeait le jeune homme et lui

cherchait une position. — La détresse de Zola apparaît, sans qu'il ait besoin d'en parler. Alors, le médecin, n'osant pas lui donner ouvertement de l'argent, lui faire l'aumône, le pria de porter à leur adresse des cartes de visite, deux cents à peu près. — Le lendemain, Zola se mit en route à travers Paris, en boutonnant de son mieux un mauvais pardessus. Tel fut ce 1er janvier de sa vingt-unième année. Dans le tas de cartes, il y en avait pour les parents de quelques-uns de ses condisciples du lycée Saint-Louis. Jamais, me dit Émile Zola, il n'a plus senti l'indigence qu'en remettant ces cartes chez les parents de ses camarades. Au retour, le membre de l'Académie de médecine lui glissa vingt francs dans la main, et Zola ne se découragea pas.

Parisien pourtant, il n'est point de cette race dont Anatole France disait : « Il y a dans le tempérament méridional cette sorte d'audace qu'il faut pour surmonter les difficultés de la production, et les dégoûts de la publicité. L'homme du Midi ne doute ni de son génie, ni de son étoile ; il est politique, voit les obstacles et sait les tourner. C'est plus qu'il n'en faut pour monter haut dans la république des lettres. » Le débutant de 1862 est monté très haut. En attendant, il entra dans la maison Hachette comme employé à cent francs par mois. Il faisait, du matin au soir, des paquets dans une salle du rez-de-chaussée.

La nuit et le dimanche, il rimait des vers, oui, des vers. Il était depuis un an chez Hachette quand un samedi, à l'heure du départ, il monta au premier étage et, tout tremblant, déposa sur le bureau de Louis Hachette un manuscrit, un poème en trois parties, à la façon d'Alighieri : *l'Amoureuse comédie*. C'était du Lamartine, du Byron, du Musset. Zola n'était encore, et sans mélange, que romantique.

Que pense M. Hachette des vers de son commis? Toute la matinée du lundi, Zola était troublé en ficelant ses paquets. Enfin, dans l'après-midi, vers trois heures, le patron le fait appeler et le fait asseoir. M. Hachette avait trouvé très beaux les vers de son employé. Il le prend pour son secrétaire et augmente ses appointements. L'année suivante, en 1864, paraissait un recueil de contes charmants : *la Confession de Claude*. Zola, dès lors, se sentit assez solide de reins pour courir le grand chemin littéraire. Le 3 janvier 1866, après quatre ans, il envoie à M. Hachette sa démission.

Et il va dans les bureaux de journaux. On y lit souvent sur la porte, comme sur les omnibus : *complet*. Toutefois, le 1er janvier, Villemessant le prend pour « faire » les livres. — C'est le premier pas. Depuis, il a collaboré à presque tous les journaux dits parisiens. Dans l'intervalle, le journaliste n'avait pas tué le romancier. Au contraire, l'un servait l'autre ; le biblio-

graphe s'introduisait chez les éditeurs. En 1867 : *Thérèse Raquin.* Zola y est tout entier avec son observation détaillée, ses paragraphes descriptifs faisant songer aux tableau de Courbet, un vrai peintre.

Ou je me trompe fort, ou le romancier « arde » souvent en composant ses livres. Ce doit être son unique façon d'aimer, à ce laborieux. Chez Daudet, il disait à un groupe d'écrivains à qui il parlait de son prochain ouvrage :

— J'ai peu travaillé ce matin, je n'étais pas en veine. Je voulais finir un chapitre, mais les expressions ne venaient pas. Et pourtant je b......

Le mot dont il s'est servi ne peut être imprimé, mon œuvre n'étant pas la sienne. Qu'on se rappelle dans la deuxième églogue de Virgile l'idée de tension voluptueuse qui est dans ce verbe : *ardebat.*

Un travailleur, M. Zola a pris la devise de Littré et de Hugo : *Nulla dies sine linea.* Voici comment il fait un livre. Je mets à part, d'abord, le travail préalable par suite duquel chaque roman rentre dans l'ensemble. Les Rougon-Macquart sont le développement d'une série de déductions expérimentales et physiologiques. Zola écrit un livre pour étudier tels et tels états morbides, tels et tels tempéraments. L'intrigue, ordinairement, est nulle, ou presque nulle. « Il n'y en a pas, » dit-il lui-même. Il écha-

faude son roman en deux ou trois heures, comme on ferait pour une nouvelle. Puis commence un métier de reporter. La scène du roman bien arrêtée, Zola va visiter, minutieusement, chaque rue où passent et habitent ses personnages, parcourt toutes les chambres de la maison où il les loge, du bouge où il les peindra, étudie les métiers qu'il leur donnera, apprend la langue qu'il leur fera parler, observe leurs mœurs, leurs habitudes. — Il se promène dans tous les endroits où ils se promèneront, compte les fentes sur les vieilles murailles, mesure la couche de graisse sur la corde de l'escalier, photographie les moisissures des plafonds, trace le plan des appartements, des boutiques, de la rue, du quartier. A mesure, il fait de petits cahiers de quelques pages. Ainsi, par exemple, pour ce roman — *la Faute de l'abbé Mouret*, — un petit cahier où est écrit sur la première feuille toute blanche : « Ornements d'église » ; ce sont des notes cueillies çà et là dans des ouvrages ecclésiastiques. J'en connais un autre où sont ramassés des dogmes, des fragments de sermon, des extraits des bollandistes. Enfin, pour le chef-d'œuvre — *l'Assommoir*, — il y a des cahiers et des plans pour la rue de la Goutte-d'or, pour la promenade de la noce dans le Louvre, pour tous les endroits témoins de cette chute d'une famille du peuple. De plus, chaque personnage a un cahier à part renfermant ce que

j'appellerai sa physiologie. Ainsi pour Gervaise, pour Coupeau, pour Nana, pour Mes Bottes. pour Lantier, pour Gouget; joignez d'autres cahiers où sont des notes prises dans un curieux livre de Denis Poulot : *le Sublime* — et dans le dictionnaire d'argot de Lorédan Larchey. Ajoutons de nouveaux cahiers où chaque chapitre du livre est condensé dans les quatre pages. La couverture de chacun de ces cahiers porte ce mot : « Ebauche ».

Ce sont tous les matériaux d'un livre. Chaque livre a ainsi une vingtaine de cahiers qui font la valeur d'un volume. Cela est étiqueté, casé, ordonné. Enfin, Zola se met à la tâche. Il travaille alors quatre heures par jour, à partir de neuf heures du matin. Il écrit de sa bonne grosse écriture trois pages serrées, trois pages d'impression. Il écrit de cette façon, régulièrement, sans se relire. Chaque jour il emplit les trois pages et les empile sur les précédentes, comme un ouvrier qui donne chaque jour la même somme de labeur. Quand il est au bout, quand les ébauches sont devenues des chapitres, il relit le tout, fait quelques ratures, très peu, porte le livre chez l'éditeur Charpentier, et l'on a un chef-d'œuvre, *les bonnes années*.

Certes, le présent article n'a guère la prétention de porter un jugement sur M. Zola et sa dernière imagi-

nation : *la Terre*. A côté de paysages d'une facture supérieure, des grossièretés inutiles et inouïes ; (il sera mieux d'en causer lorsqu'aura paru le volume.) J'ai voulu seulement, aujourd'hui, marquer quelques détails documentaires, esquisser certaines critiques générales. M. Zola est un observateur, sans doute. Qu'il entre dans un restaurant, s'il voit dans le menu un mets qu'il ne connaît pas, il le demande pour savoir ce que c'est ; il regardera, il inscrira sur un carnet sa couleur, son goût, les nuances. Mais l'observation de Balzac, comme celle de Molière, plus indifférente à l'extériorité, pénétrait profondément. C'est au théâtre surtout, — jusqu'aujourd'hui — que s'est montré ce côté superficiel de M. Zola. On a joué de lui quatre pièces et toutes sans succès, sauf peut-être la dernière : *Thérèse Raquin*, drame en quatre actes, à la Renaissance, en 1873 ; *les Héritiers Rabourdin*, comédie, à Cluny, en 1874 ; *le Bouton de rose*, au Palais-Royal, en 1878 ; *Renée*, au Vaudeville, en 1887. Même on a, au Palais-Royal, un peu joué l'auteur. Les personnages ne vivent pas assez, on ne voit pas des hommes, on voit des milieux. Peu d'intrigue comme dans les romans ; mais le roman a de magnifiques descriptions romantiques, et la pièce n'a que les décors. Une action simple dans un milieu vrai, — toujours les milieux, (pour lesquels il s'en remet aux décorateurs) c'est la défense de

M. Zola —, tel est son programme, au théâtre. Il n'y a qu'à le tenir.

En somme, l'écrivain de Médan est le chef d'une école brutale, et il a composé des épopées dont plusieurs dureront : *l'Assommoir*, *Germinal*. Ayant la vigueur calme, le relief, la valeur, la vie, il excelle surtout à peindre le peuple et la classe moyenne. D'ailleurs, lui-même est un bourgeois. Il habite, dans la tranquillité, l'hiver à Paris, l'été à sa campagne de Médan. Il vit en bon plébéien, près de sa femme, heureux du produit de ses bouquins, dans une gloire méritée. Tête carrée, la face barbue, le regard loyal et profond, le cou bien planté, le port énergique, c'est un patron de lettres consciencieux. Il fait sa tâche chaque jour, avec des procédés de bon ouvrier ; il la fait solide, résistante. Tels écrivains, Homère, Sophocle, Corneille, Shakespeare, Hugo, sont comme les architectes de villes de marbre où se dressent les temples, les colonnades, les clochers, les dômes. M. Zola a fait une œuvre qui est une cité aussi, mais une cité ouvrière pareille à certains faubourgs de Paris, à tels quartiers de Londres. C'est un maître maçon, un peu saligaud, et populacièrement, mais tout de même bien considérable.

V

FORT COMME LA MORT

15 juin 1889

C'est le titre énigmatique du premier roman, j'oserais dire, de M. Guy de Maupassant, si on pouvait, sans un regret d'artiste, regarder comme des œuvres moyennes les romans précédents de ce remarquable écrivain, le plus doué sûrement de la génération littéraire qui précéda la nôtre et qui a aujourd'hui la quarantaine. Certes, de telles œuvres — *Une Vie*, *Bel-Ami*, *Mont-Oriol* — ne sont pas négligeables pour des gourmets; cependant, on ne pourrait, sans flatterie particulière ou sans erreur de goût, les regarder comme parfaites et les classer, par exemple, au rang d'un certain nombre de nouvelles

du même auteur et qui sont incomparables. Guy de Maupassant était surtout, jusqu'à la publication de ce ce livre, *Fort comme la mort*, un nouvelliste ; et dans ce genre, il s'est, depuis longtemps, révélé un Maître ; vingt ou trente petits récits de lui peuvent prendre place dans les anthologies, parmi les classiques ; ce sont des tableaux achevés, qui ne laissent rien à souhaiter aux ouvriers les plus délicats et aux rêveurs les plus difficiles ; ce sont des chefs-d'œuvre ; il n'y a qu'à admirer leur belle santé.

Dans le roman, il semblait que Maupassant manquait de la puissance continue ; ses qualités solides y étaient atténuées. Des morceaux savoureux, sans nul doute ; l'ensemble éveillait un regret. Tandis qu'aujourd'hui ce roman, *Fort comme la mort*, s'épanouit en ses trois cents pages, avec une sûreté, une force merveilleuses ; on a, le livre terminé et fermé, la persuasion que M. de Maupassant a écrit, sans aucune défaillance, et ainsi qu'il l'a voulu, le sujet qu'il lui a plu de traiter. Jamais, même un seul instant, la forme ne l'a trahi. — En vérité, s'il y a des années pauvres, on ne peut le dire de la semaine dernière, qui nous a apporté en même temps : *Ma vocation*, par Ferdinand Fabre, une confession pittoresque et d'un charme de sincérité ; *Quelques fous*, par Harry Alis, des histoires bizarres et ironiques, dont le souvenir nous hante ; *Un Homme libre*, par Maurice

Barres, un Renan plus jeune et qui séduit les arrivés d'hier, ses camarades ; *La Littérature de tout à l'heure*, par Charles Morice, dont les doctrines discutables sont parfois un peu étranges et complaisantes, mais dont le talent, tout nourri de pensées rares, de réflexions parfois suggestives, prouve un critique original et, mieux encore, capable d'une belle œuvre personnelle ; enfin, une sorte de poème en prose, par M. Georges Rodenbach — *l'Art en exil* — où le lecteur est lentement saisi par un enjôlement gris de phrases aux rythmes heureux et qui pénètrent l'âme, par la caresse d'un style dolent aux comparaisons vues, ou exprimées du moins, pour la première fois, par l'apparition, dans un jour doux et délicieux comme un crépuscule, d'images de cloches, de béguinages, d'eaux endormies, de tout un décor inoubliable.

Ces livres sauf celui de M. Ferdinand Fabre — sûr du public choisi qui suit depuis quelques années « ce Balzac du clergé » — ne seront guère lus que de quelques-uns, un groupe à côté de la foule qui suit déjà Maupassant. Il a pris rang parmi les rois de la librairie, à côté de Zola toujours installé. Daudet descend ; piteux, il s'en va de la chapelle de Panthéon qu'il avait usurpée ; il s'en va, chassé par la génération nouvelle.

Maupassant monte.

Pourquoi son livre a-t-il tout le succès? Pourquoi les autres n'obtiennent-ils pas leur part et sont-ils les enfants avec qui on ne joue pas? Chacun de ces ouvrages renferme des pages supérieures; il témoigne d'une abondance de pensées et d'observations. Oui, mais ils ont des taches, ils sont incomplets peut-être; en tout cas, leur lecture est, pour des raisons diverses, moins empoignante.

Et puis, qui sait pourquoi le succès vient, un jour, et pourquoi un vent favorable souffle sur un livre et en éparpille les éditions à travers le monde? M. Émile Zola travaillait depuis des années; il avait écrit, par exemple: *la Curée, le Ventre de Paris*, *la Faute de l'abbé Mouret.* Et Zola restait inconnu. — M. Guy de Maupassant, lui, a eu la chance d'être fêté tout de suite; et ce fut justice. Après avoir donné des nouvelles, dont la perfection vaut qu'on le cite à la suite des meilleurs et des plus purs écrivains de la langue française, il publie ce roman: *Fort comme la mort*. Et les artistes, — en dehors de la sympathie et de l'estime qu'on devait aux autres romans de ce petit conteur chef-d'œuvral, — applaudissent, sans réticences, ce livre, qui donne l'impression balzacienne,

Non pas que l'intrigue puisse satisfaire complètement ceux qui sont épris, avec passion, de vérité. Mais Maupassant a voulu, ce n'est point douteux,

faire un livre qui plaise aux nobles sentiments que les spectateurs, au théâtre, sont toujours ravis d'applaudir, surtout les gens aux âmes malpropres et troubles, afin de témoigner qu'ils sont capables de fières actions, et qu'en ces héros ils se reconnaissent. Se souvient-on d'une histoire contée par Maupassant ? *l'Ermite ?* Un boulevardier va, un soir, chez une fille du quartier Latin qu'il a trouvée jolie, et y passe deux heures comme amant ; au moment de payer, il voit un portrait de lui sur la cheminée, le premier qu'il avait fait faire autrefois, quand il était étudiant.

« ... Je demandai : « Qu'est-ce que c'est que ce monsieur-là ? » — Elle répondit : « C'est mon père, que je n'ai pas connu. Maman me l'a laissé en me disant de le garder, que ça me servirait peut-être un jour... » Le narrateur poursuit : « Lorsque je sortis, *dehors*, je m'aperçus qu'il pleuvait et je partis à grands pas, par une rue quelconque. J'allais devant moi, affolé, éperdu, cherchant à me souvenir ! Était-ce possible ? — Oui. — Je me rappelai soudain une fille qui m'avait écrit, un mois environ après notre rupture, qu'elle était enceinte de moi. J'avais déchiré ou brûlé la lettre et oublié cela... »

Pour expier son erreur, ce boulevardier quitte Paris, se retire sur une montagne, loin des humains, et se fait ermite. Là, franchement, c'est un peu romantique, et je ne vois pas Scholl, Rochefort et même

Maupassant, reclus dans les Alpes, sur les cîmes, pour une pareille aventure. — Le cas du roman, *Fort comme la mort,* est certes moins vif. Un peintre célèbre, Olivier Bertin, a pour maîtresse, depuis douze ou quinze ans une femme du meilleur monde, madame de Guilleroy. (Il est entendu, et l'auteur l'explique très bien, que la comtesse a été victime d'une minute d'égarement, d'une surprise de tout pendant une des séances où le peintre travaillait à son portrait, qu'elle en a eu du remords pendant deux ou trois jours, qu'elle a failli ne pas retourner à la tentation du péché; que, si elle a gardé son amant, elle s'est tenue à lui seul et à son mari, et qu'elle n'a pas cessé, par conséquent, d'être la plus honnête des femmes.)

Mme de Guilleroy, quand elle aima Olivier Bertin, avait une fillette; cette fille a grandi, et elle ressemble à sa mère de façon surprenante. Olivier Bertin, vieux Parisien, sceptique, habitué des grands clubs, membre de l'Institut, aime cette jeune fille, qui n'est pas la sienne, et qui ressemble à sa jeunesse. Pour ne pas trahir sa vieille amie, il se fait écraser par un omnibus et il meurt, à ce que tout le monde croit, victime d'un accident. — C'est très délicat. « Oh! adorable! charmant! » s'écrient les belles madames.

Oui délicat, adorable, charmant; peut être d'aucuns pourraient aimer mieux, estimer plus naturel que le

peintre souffrit, qu'il restât fidèle à son amour ancien, qu'il gardât son secret, comme le sonnet d'Arvers, et, pour se distraire de son mal, pour oublier, qu'il voyageât, ou, tout simplement, puisqu'il est artiste, qu'il analysât cette passionnette charmante que beaucoup de Parisiens un peu sur le retour ont pu avoir l'occasion de savourer avec la mélancolie remontante et délicieuse du souvenir; et ç'aurait été pour Olivier Bertin, qui sait? pour ce membre d'Institut, l'émotion susceptible de renouveler son talent. Je cite: «Ces quelques mots, à la fin d'une phrase, le frappèrent, comme un coup de poing en pleine poitrine: l'Art démodé d'Olivier Bertin... »

Un attrait de ce livre triomphateur : l'amour seul l'amour séraphique, l'amour voluptueux, tous les amours ne suffisent pas à unir, pendant des années, ces deux êtres. Le peuple dit de quelqu'un qui est très bon «qu'il a le cœur sur la main». Les femmes de Balzac, elles, ont l'argent sur la main; elles n'aiment pas à demi. Maupassant, dans ce livre, ne va pas si loin; mais il donne à la tendresse d'Olivier Bertin pour Mme de Guilleroy d'autres arguments que la beauté de la comtesse. En passant, qu'il me soit permis de copier une bien jolie phrase qui évoque si bien cette femme: «Plus toute jeune, mais encore belle, pas très grande, un peu forte, mais fraîche avec

cet éclat qui donne à la chair de quarante ans une saveur de maturité, *elle avait l'air d'une de ces roses qui s'épanouissent indéfiniment jusqu'à ce que, trop fleuries, elles tombent en une heure.* » Pour ne pas perdre celui qu'elle aime, cette maîtresse exquise eut « la préoccupation de lui plaire toujours, plus qu'aucune autre... d'une façon discrète et continue... elle le berça d'admiration... afin que partout ailleurs il trouvât l'amitié un peu froide et incomplète... afin que, si d'autres l'aimaient aussi, il finit par s'apercevoir qu'aucune ne le comprenait comme elle... Elle apprit à découvrir tous ses goûts.., elle sut en faire naître de nouveaux, lui créer des gourmandises de toute sorte, matérielles ou sentimentales... Elle s'efforça de séduire ses yeux par des élégances, son odorat par des parfums, *son oreille par des compliments et sa bouche par des nourritures.* » M. de Maupassant m'excusera d'avoir, par crainte d'être trop long, coupé ainsi cette page de subtile et profonde analyse, et qui nous sort des romans prétendus psychologiques d'aujourd'hui où l'on vit trop d'ambroisie et où la passion, angélique ou bête, avec sa phraséologie éternelle, explique tout.

Dans le livre de M. Georges Rodenbach — *L'Art en exil,* — il y a, entre autres, une scène très poignante. Jean Rembrandt, un vrai poète, lit à sa mère et à sa jeune femme « des poèmes d'impressions, des

choses ciselées et raffinées qu'il considérait, lui, comme les meilleures de son œuvre». La jeune femme résiste à peine à l'ennui et fixe ses yeux sur le feu, la vieille maman s'endort. Et on comprend le cri du malheureux : « Qu'importe l'indifférence de la foule, des autres ! mais les siens, ceux de son âme et de son sang, les avoir là tout près de soi, sans que leurs nerfs soient vibrants, sans que leur cervelle ait des rêves. Oh, douleur, la plus grande douleur qui fait que le poète! s'étant ouvert les flancs comme le pélican symbolique, — ce n'est pas même à ceux qu'il aime qu'il pourra donner son cœur à manger! » — Olivier Bertin, le peintre dont M. de Maupassant a fait, dans un beau style net et classique, le magnifique portrait en pied, n'a pas lui, souffert cette souffrance. Mme de Guilleroy est une maîtresse, à la manière des femmes de Balzac; elle est aussi la plus intelligente, la plus douce, la plus caressante, la plus consolatrice, la plus gracieuse, enfin la meilleure des amies, — une sœur de charité continue et admirable qui donne, avec tous les dévouements du camarade le plus sûr et le plus près de votre rêve, tous les baisers.

Aussi bien, on comprend presque qu'il meure, pour ne point la trahir, même dans sa pensée. (Mais alors, — arrêtons-nous — c'est détruire ma seule critique.)

VI

ALPHONSE DAUDET

(L'Immortel)

---

4 août 1888

Ah ! nous a-t-on assez étourdis, assommés depuis une quinzaine, avec le nouveau livre de ce quart d'agent de change naturaliste ! Les pluies quotidiennes qui sont en train de noyer l'été charmant ne suffisaient pas. Pour un ennui plus grand, ce pamphlet — *l'Immortel,* — est venu, et un journal roi, *Figaro,* quotidiennement, comme la pluie, suivi d'un chœur de journaux de moindre marque, nous a parlé de l'Académie, de son utilité, de ses membres, de ses candidats. Daudet avait-il tué l'Académie ? Non, elle respire encore, la distinguée douairière, malgré

le poids du « chef-d'œuvre » jeté à la tête. Un chef-d'œuvre ! quelle misère ! La critique en est à ce point d'aplatissement et de servilité, qu'au lieu de juger, de montrer les voies nouvelles frayées par les esprits nouveaux, elle s'aplatit les pieds — car elle a des « pieds », la critique — et s'use les genoux sur les pavés disjoints, effondrés des anciennes grandes routes que chaque jour, de plus en plus, le public abandonne. — Personne. parmi ceux qui tiennent une plume, n'ose donc plus être sincère?

Personne n'ose dire — dire, non pas; car chacun constate cette déchéance de M. Daudet — mais écrire que ce livre — *l'Immortel* — est le plus terriblement morne qui soit, le plus sans intérêt d'art, d'observation même banale, ou d'intrigue, cette charade des romans. Ce n'est pas une besogne médiocre mais mauvaise, un gâteau rance dressé par menus placages d'un pâtissier autrefois habile, c'est le bâillement intellectuel de l'acheteur qui n'a rien à y croquer, — c'est aussi une pitié pour cet écrivain en vedette qui consacre, passé la cinquantaine, deux ans de sa vie à élucider ce rébus de salon : « Doit-on être ou ne pas être de l'Académie ? » — Mais qu'est-ce que cela fait au genre humain ? Disséquez des mouches, « Petit chose » bien vieilli, hélas ! vous y trouverez peut-être quelques impressions restées dans leurs yeux à cent facettes, vous les utiliserez — sans collaboration —

en des « lettres de mon moulin » de septuagénaire avant l'heure, qui ressasse les batifolages de sa brillante jeunesse.

Ce sera moins puéril.

Après l'habit brodé du sous-préfet qu'il plaisanta gentiment dans une ballade en prose, au temps de bohême, l'immortel manqué s'acharne sur le tard, en 382 pages, contre l'habit brodé — acceptable et si peu important pour une ambition sérieuse — des pauvres académiciens. Est-ce que toute la philosophie d'Alphonse Daudet, du petit Daudet, comme disent ses compagnons d'âge, tiendrait dans une poche de ces défroques?

M. Zola vient de manifester l'intention de se présenter à l'Académie, et M. Daudet, paraît-il, en est furieux. Il s'indigne sincèrement — entre intimes — de cette trahison. Certes, je serais très heureux que M. Zola prit place, puisqu'il en manifeste le désir, parmi les quarante ; et aucun lettré ne me contredira. Mais il ne consacrera pas à cette juste fantaisie plusieurs années de son existence ; il attendra que des camarades de l'Institut fassent une démarche près de lui, et il ne se refusera pas à livrer bataille. Voilà qui est bien. Certes, je n'ai, *jamais*, fréquenté à Médan, je n'y suis jamais allé, et il se pourra que j'attaque ce Hugo des bas instincts, le dernier des grands roman-

tiques ; mais je salue son puissant effort, son travail incessant et remarquable, ses attaques loyales. L'œuvre de M. Zola est une des plus robustes et des plus inintelligentes de ce temps ; on y sent une brute formidable, à chaque page. Les raffinés peuvent passer ; ils doivent, quand même, regarder avec respect ce sanglier dans sa bauge.

Oui, il s'exclame, à ce qu'on nous raconte, il crie à la félonie, le petit Daudet, lui qui a eu du talent, mais encore plus d'adresse. Au temps où il était en quête d'un dîner, il fut accueilli à la table de camarades ou d'ainés ; de là un livre est résulté où la porte est ouverte sur le ridicule de méchants ménages : *les Femmes d'artistes*. Puis, il a écrit, par moitié seulement, et signé seul : *les Lettres de mon moulin*. Et on échange de ces dialogues :

— Est-ce que tu as lu le roman de Daudet ?

— Oui, il n'y a pas beaucoup d'imagination.

Et un troisième ajoute :

— On voit qu'il ne s'adresse plus à ceux qui en ont.

M. Daudet, peut-il affirmer encore qu'il n'a pas empêché de jouer, à l'Odéon, le drame d'Aubanel : *le Pain du péché ?* Il a craint que, si on entendait, en un joli décor, cette poésie de lumière, on se demandât : « Tiens ! il y a donc, là-bas, d'autres Arlésiennes que celles de ce butineur ? »

Et l'Odéon, aux ordres de Daudet, a refusé le drame provençal ; et Daudet a, dit-on, fait tout pour en empêcher la représentation au Théâtre Libre. (Combien là pourtant, écourtée de son décor et de son pittoresque !)

Certes, l'auteur du roman — *l'Immortel* — a cru ramasser des documents en prenant une histoire de faux autographes, en pillotant çà et là quelques traits superficiels, en colligeant des faits minimes sur de petits papiers, sur de petits cahiers, en agglomérant des croquis notés au petit bonheur, sur un petit bureau, — car tout est petit avec M. Daudet. Seulement le frisson manque, le souffle. Aucun des personnages n'existe, émouvant par son humanité ; il n'y a à travers toute l'œuvre qu'une apparence de vie ; ce sont, dessinées sans ampleur ni maîtrise, des poupées, ciselées imparfaitement par un myope, étriquées et fausses, qui semblent vibrer par à coups, et presque toujours défaillantes. — Astier-Réhu, le héros du livre, quel Polichinelle pédant et empesé, conception de collégien ! Et sa femme, d'une si prétentieuse sottise, dont les invectives poussent au fond de la Seine le pauvre diable de secrétaire perpétuel ! Et ce fantoche gesticulant de Védrine, le sculpteur ! Tous, dans un aspect théâtral, une préoccupation de l'effet où le peu de vérité s'évanouit. Il y a bien Paul Astier,

le jeune « struggle-for-lifeur », comme écrit en un barbarisme, M. Daudet, ce qui signifie : le jeune « lutte-pour-viveur » ; mais sa silhouette automatique est trop banale et convenue. Comme art, elle sort de la Belle-Jardinière. — Héros ou comparses. nul ne vous empoigne de sa passion ; c'est affaissé. distendu, flasque, déjeté, vieillot, avec çà et là des intentions de gentillesses.

Voilà ce que les journaux parisiens célèbrent à qui mieux mieux depuis deux semaines. Les étrangers sont plus avisés, et ici ne voulant parler que d'après des témoignages certains, je reproduirai, par exemple, cette lettre du directeur d'une revue américaine, tirant à plus de cent mille exemplaires, à un de mes distingués confrères, M. Frédérie Loliée, qui a bien voulu m'autoriser à la citer : « Nous n'aimons, — c'est-à-dire nous, les Magazines, — point les articles trop élogieux. Chez nous, comme en Angleterre, comme en Allemagne, Daudet n'occupe qu'une place très secondaire. (J'ai écrit à plusieurs de nos directeurs de revues, et vous donne un résumé de leurs réponses.) C'est un esprit essentiellement latin, très féminin et dont toutes les créations sont latines, et latines au point de vue français. Son horizon, à notre idée, est étroit : il manque de virilité. Votre article, tel qu'il est, n'aurait jamais été goûté par notre public auquel il faut une cuisine plus simple et plus rude.

Daudet est passé, c'est un nain à côté des grands Russes, de Toistoï, etc. » — Quant au style, lilliputien et sans précision, une phrase. cueillie au hasard dans la description du dîner de gala chez la duchesse Padovani : « On se parle de haut, de loin, et des choses qui se disent pas une qui ne retombe sur la nappe banale et convenue parmi les facticités du dessert. » (Page 115.) Pourquoi retombent-elles les choses qui se disent? Est-ce qu'elles étaient déjà sur la nappe, sur cette nappe banale et convenue, *parmi les facticités?*

Il y a cinq cents daudetmatias de ce genre : « après avoir réflexionné » (p. 59) ; — « exploser sa colère » (p. 221). Mais c'est de la petite guerre. et pédante après tout. *La Vie Parisienne*, qui seule a eu le courage et l'esprit de quelques réticences parmi le concert d'enthousiasmes, a signalé une centaine de ces gaffes contre le dictionnaire, la clarté, l'exactitude même du menu détail des mœurs élégantes. Paul Astier, le gommeux, se fait « coudre » un œillet à la boutonnière. Où donc s'informe M. Alphonse Daudet? Est-ce les gommeux de Champrosay qu'il observe? Ou bien qui a écrit pour lui ce roman, à part quelques légères mosaïques personnelles ?

Ce ne peut pas même être son frère

Au dîner offert, en janvier, pour fêter leurs déco-

rations simultanées, au peintre Besnard et au sculpteur Rodin, M. Alphonse Daudet disait, pendant le café, — après les « facticités » du dessert : « Ah ! mon roman ! Vous verrez ! Il est mondain, mondain ! Il n'y a que des princes, des ducs, des ambassadeurs, des duchesses, des princesses, des membres de l'Institut. » Il souriait, content de lui, se rengorgeant d'en être arrivé là, le « Petit Chose », rejetant en arrière deux mèches de sa chevelure de violoniste tzigane, et assurant son monocle.

Il ajouta.

« — L'écriture, tout ce qu'il y a de plus simple, de plus limpide !... A mon âge, vous verrez, on ne s'amuse plus aux fioritures. C'est bon pour les décadents... ces Aïssas-Ouas de la littérature (M. Daudet rit de son mot qu'il faisait sans doute pour la vingtième fois)... A mon âge, on est pressé ; on s'occupe seulement de dire, bien net, ce qu'on a gardé jusqu'alors, *le fond de sa pensée...* »

C'est ainsi qu'il avouait publiquement, avec une remarquable inconscience. — Lorsque, au bout de sa carrière, M. Alphonse Daudet pouvait travailler à son aise, en toute tranquillité, avec du temps à lui, se recueillir pour une œuvre définitive, alors qu'il n'avait besoin de rien sacrifier au succès, sa vie étant arrangée et célèbre, alors qu'il a voulu dédaigner la forme pour ne voir plus absolument que la pensée (comme

si d'ailleurs on pouvait séparer l'idée de son expression gracieuse ou noble), il a employé deux années de sa vie, deux années précieuses pour un homme qui s'en va, à écrire un énorme et indigeste pamphlet contre l'Académie! Un grand écrivain, selon notre humble avis, doit être un croyant qui enseigne l'idéal, un confesseur de la réalité, un prêtre de la Vie. — « Pôvre » petit Chose! papillon de novembre aux ailes bleu et or déchiquetées par la bise, pareilles aux feuilles qui tourbillonnent et qu'emporte le vent, plus âpre ! Ça s'appelle : *l'Immortel*. Et le public répond : *De profundis*.

L'Académie, c'est une institution, et bien inoffensive, pour des officiers de la littérature, généralement retraités. Il faut que, dans le crâne de M. Alphonse Daudet, une idée fixe se soit engraissée aux dépens de tout le reste de la cervelle, pour avoir consacré plusieurs années à un pamphlet contre cette institution, surtout lorsqu'on guigne la présidence d'une autre Académie, celle des Goncourt, qui sera également une coterie, mais plus étroite.

« Doit-on être, ou ne pas être de l'Académie? » Voilà le fond de la pensée de M. Alphonse Daudet. On nous a raconté que, dégringolé de son fauteuil, il se roulait sur les tapis, en hurlant, qu'il disait à son éditeur : « Non, je ne le finirai jamais ce livre! Je crois

que je deviens gâteux. » Dans les intervalles, je vois le « pôvre » petit Chose — qui fut trop retors pour être sincèrement plaint, s'il n'avait écrit une centaine de belles pages dans un roman : *Sapho* — assis devant son « petit » bureau, extrayant la substance de « petits cahiers », et, veuf morne de sa verve en allée, écrivant sur son « petit » bureau, d'une « petite » calligraphie, sur de « petits » feuillets; il y entasse les erreurs que pourrait éviter l'attention la plus grossière, les fautes de français, et parachève, le cerveau brouillé avec toute grammaire et toute syntaxe, une œuvre détestable de fond et de forme. — Mais il joue encore de ses « petits » documents, avec l'habitude d'autrefois, comme un « petit » vieillard qui s'amuse et croit, avec des cartes et des dominos, édifier un monument.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

PEINTRES ET GRAVEURS

LES DÉCORS DE PARIS

CROQUIS ANGLAIS

AVANT LA PREMIÈRE REPRÉSENTATION

IMPRESSIONS DE THÉATRE

STATUES A DÉMOLIR

PHYSIOLOGIES PARISIENNES

LES FÊTES CIGALIÈRES

ZIGZAGS

IMPRESSIONS LITTÉRAIRES

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

CORBEIL. — IMPRIMERIE CRÉTÉ-DE L'ARBRE.

